



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Roger  
Senhouse

2/ 00.

Vet. Fr. III B. 3416



ZAHAROFF  
FUND



£4

173

173. Bought from Peter Eaton

Bought from Peter Eaton



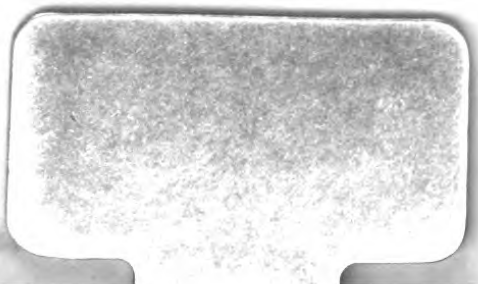
Roger  
Senhouse

E/ Du.

Vet. Fr. III B. 3416



ZAHAROFF  
FUND



£4

17

22. 2nd to am 1890. 1/2 mile. 1/2 way to a place  
near the river

Bought from Peter Eaton







UN  
**MONSIEUR**

TRÈS TOURMENTÉ

PAR

**CHARLES PAUL DE KOCK.**



PARIS  
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,  
37, RUE SERPENTE.

—  
1854





TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY

16 DEC 1975

OF OXFORD

LIBRARY

# I

## **Dans l'escalier.**

Un jour..., non, c'était une nuit ; mettons cela au lever de l'aurore, de peur de nous tromper, dans une maison située tout au fond du faubourg Saint-Martin, et quand nous disons tout au fond, nous entendons par là que c'était tout près de la barrière, il est toujours bon de s'expliquer, un monsieur entre deux âges, mais plus près du second que du premier, courait dans son escalier, s'arrêtait à chaque palier, sonnait aux portes de ses voisins, descendait dans la cour, cognait à la loge du portier (ce n'était point

un concierge), et faisait son possible enfin pour réveiller tout le monde, en criant :

« — C'est pour à présent ! c'est pour tout  
» de bon, cette fois ! ça y est, c'est à dire, ça  
» veut y être... O mon épouse ! enfin, je vais  
» donc l'être !... Après dix-huit ans de ma-  
» riage ! ça n'est pas malheureux !... Il y en a  
» qui le sont la première année ; mais comme  
» dit le proverbe : Il vaut mieux tard que  
» jamais... Voyez un peu s'ils se réveille-  
» ront... Il faut pourtant que l'on vienne à  
» mon aide... Je ne m'en tirerai jamais tout  
» seul. »

Et M. Tamponnet (c'est le nom de ce particulier) continuait d'aller, de venir, de courir, de crier, de se lamenter, de beugler. Dans le désordre de son esprit, dans le trouble, la joie où le jetait l'événement qui lui arrivait, après avoir sonné à un étage, il ne se donnait pas le temps d'attendre que l'on passât un vêtement pour venir lui ouvrir ; il s'impa-

tientait et descendait ou montait à un autre , de façon que déjà quelques voisins étaient venus ouvrir leur porte, et n'y trouvant personne, l'avaient refermée avec humeur en se disant :

« — J'ai donc rêvé que l'on sonnait. »

Cependant, au cinquième, tout près des greniers, M. Tamponnet a cogné, et avant qu'il n'ait le temps de redescendre, on lui a ouvert. C'est que la porte qui vient de s'ouvrir à lui est celle d'un vieux poète. Dans ce temps-là, les poètes logeaient assez souvent près des greniers. C'est sans doute pour cela que Béranger a dit :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Mais le vieux poète, qui avait passé la soixantaine, et qui était maigre comme le chevalier de la Triste-Figure, ne paraissait point se trouver très-bien dans son grenier ; il ouvre donc en grommelant, se présente,

non pas *dans le simple appareil...*, mais enveloppé dans une vieille houppelande qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une couverture de laine, et qui, probablement, en faisait aussi les fonctions. Dans ce négligé, qui n'avait rien de galant, la tête coiffée d'une serviette qui jouait assez bien le turban, et donnait à ce monsieur, l'aspect d'un marchand de dattes, il dit brusquement à celui qui vient de cogner à sa porte (où il n'y a pas de sonnette) :

« — Que me voulez-vous ? Pourquoi venir si matin ? Vous faites un tapage insupportable !

» — Ah ! monsieur Muséum ! si vous saviez... Je suis si content... C'est bien aimable à vous de m'avoir ouvert.... Je ne sais pas ce qu'ils ont dans cette maison ; ils dorment comme des marmottes... Personne ne me répond, pas même Dupont, le portier... Il me semble cependant qu'il ne

» devrait plus dormir, voilà l'aurore qui se  
» lève.

» — C'est que probablement le portier  
» n'a pas toujours été vertueux.

» — Je ne comprends pas.

» — Vous n'y êtes pas obligé...; enfin,  
» voisin, pourquoi venez-vous me réveil-  
» ler?... Quand je dis me réveiller, je ne suis  
» pas absolument dans le vrai; j'avais déjà  
» un œil ouvert, parce que je cherchais le  
» quatrième couplet de la romance que j'en-  
» voie cette année à l'*Almanach des Muses*...  
» Le sujet est la mort de *Pyrame et Thisbé*...  
» vous savez, ces deux amants qui ont  
» changé la couleur du fruit du mûrier...

» — Non, voisin, je ne sais pas....; mais  
» ce n'est pas du fruit du mûrier qu'il est  
» question en ce moment, c'est du mien...  
» Ah! monsieur Muséum! après dix-huit  
» ans de ménage!... Je le suis!

» — Vous l'êtes... Quoi?



» — Eh parbleu ! je suis père... Il me  
» semble que cela se comprend tout de suite.

» — Mais non... Quand vous dites : « Je le  
» suis ! » on pourrait penser autre chose...  
» Enfin, vous êtes père, c'est très-bien, et je  
» vous en fais mon compliment ; mais je  
» ne vois pas trop qu'il fût nécessaire de  
» venir cogner chez moi si matin pour me  
» dire cela.

» — Vous ne voyez pas ? Mais je ne vous  
» ai donc pas dit ? ça n'est pas encore fini...  
» Ma chère Aldegonde est dans les douleurs,  
» et je suis seul.... Elle a voulu renvoyer sa  
» bonne avant-hier, parce qu'elle lui avait  
» fait un potage aux croûtons sans croûtons.  
» J'ai eu beau lui dire : « Aldegonde, tu as  
» tort ; ne renvoie pas ta bonne ; si elle n'est  
» pas forte sur les potages, en revanche,  
» elle fait supérieurement les omelettes  
» soufflées... » et c'est une gourmandise que  
» j'affectionne. On assure que c'est devenu

» un plat de grisettes , cela ne m'empêchera  
» pas de l'aimer.

» Ma femme ne m'a pas écouté ; bref , je  
» suis seul avec elle ; moi, qui ne peux pas  
» entendre un chat miauler , jugez si je suis  
» en état de lui porter secours... Il nous faut  
« l'accoucheur , une garde... , du monde ,  
» enfin... Si vous étiez assez bon, monsieur,  
» Muséum, pour donner un coup de pied  
» chez l'accoucheur...

» — Il me semble que le portier pourrait  
» bien y aller...

» — Mais il dort , monsieur , il ne veut  
» pas s'éveiller... cette brute , cet animal !  
» monsieur Muséum, vous serez le second  
» père de mon enfant ; il vous devra aussi le  
» jour.

» — Allons, puisque ça vous oblige tant, je  
» vais passer une culotte (dans ce temps-là  
» on portait des culottes) ; je vais me chaus-

» scr, je descends... Attendez-moi en bas, je  
» ne serai pas long. »

Le vieux poète est rentré chez lui. M. Tamponnet redescend, et sur son chemin, tire encore tous les cordons de sonnettes, absolument comme ces gamins qui se laissent couler sur la rampe d'un escalier.

Au second étage, on ouvre tout à coup une porte, et une grosse dame, cuirassée dans une camisole et trois peignoirs, se présente armée d'un balai, qu'elle lève sur la tête de M. Tamponnet, en s'écriant :

« — Quel est le polisson qui sonne chez  
» moi avant le jour? »

Mais en reconnaissant son voisin, cette dame laisse retomber son balai, lequel ayant déjà ramassé plusieurs toiles d'araignées, avait presque l'air d'un drapeau.

« — Quoi! monsieur Tamponnet, c'est  
» vous qui...

» — Oui, chère voisine; mon épouse est

» en mal... de ce que vous savez bien... Je  
» suis seul ; je ne sais où donner de la tête ;  
» soyez assez bonne pour monter près de  
» ma femme... vous serez le second père... ;  
» je veux dire la seconde mère de mon en-  
» fant... Il vous devra le jour.

» — Ah ! il faut que ce soit pour vous  
» obliger, mon voisin, car j'avais encore  
» très-envie de dormir. Ordinairement, je  
» sommeille jusqu'à neuf heures, il en est  
» tout au plus cinq, c'est quatre heures qui  
» me manquent, cela me donnera la  
» migraine.

» — Vous rattraperez cela demain, voi-  
» sine ; vous dormirez deux jours de suite,  
» si cela vous amuse...

» — Je vais m'habiller, voisin... Je vais  
» mettre un corset et je monte chez vous.

» — De grâce, voisine, ne mettez pas  
» de corset ; vous êtes si bien comme  
» cela.

» — Ah ! monsieur Tamponnet, ne me  
» regardez pas, je vous en prie, vous me  
» feriez rougir.... Un homme ne m'a jamais  
» vue sans corset... Je rentre, voisin ;...  
» ne me regardez pas , je vous en supplie ;  
» ne me regardez pas, vous allez me faire  
« devenir comme une cerise ! »

La grosse voisine est rentrée chez elle.  
M. Tamponnet sourit malignement, en se di-  
sant :

« — Elle m'a répété trop de fois : « Ne  
» me regardez pas ! » C'était pour que je la  
» regardasse, au contraire ; mais je n'en étais  
» pas tenté,... elle a trop d'embonpoint ;  
» elle en abuse ;... et quand elle marche,  
» elle me rappelle ces gelées au rhum que  
» l'on apporte au dessert , et qui ne veulent  
» jamais se tenir en repos... Mais à quoi  
» vais-je penser, malheureux !... Lorsque  
» mon épouse souffre pour me rendre père !

» Ah Dieu ! je suis un drôle ! Voyons si  
» ce portier se réveillera enfin. »

M. Tamponnet est redescendu dans la cour. Il frappe au carreau de la loge du portier. M. Dupont, c'était le nom de ce faux suisse, montre enfin son chef orné du bonnet de coton de rigueur, et dit en bâillant :

« — Est-ce que le feu est à la maison ?...  
» Où allez-vous ?... Que me demandez-  
» vous ?... Il n'y a personne... Ils sont sortis !

» — Allons, honnête Dupont, éveillez-  
» vous tout à fait... Vous êtes encore à  
» moitié endormi... Grande nouvelle, Dupont !  
» grande nouvelle !..

» — Tiens, c'est M. Tamponnet, le loca-  
» taire du troisième... *De quoi qu'il y a donc,*  
» monsieur Tamponnet, que vous faites un  
» tintamarre de mardi gras ?

» — Mon épouse est en train d'accoucher,  
» portier.



» — Oh ! oh ! et de quoi ? et de quoi ?

» — Vous me faites l'effet d'un perroquet,  
» en ce moment, avec vos :... et de quoi ?

» — Dame, monsieur, c'est qu'il y a  
» quinze jours, la mercière d'en face, qui se  
» croyait enceinte, a fini par accoucher  
» tout bonnement d'un fromage.

» — En vérité, Dupont, on croirait que  
» vous avez déjà bu ! Vous dites des choses  
» stupides.

» — Il n'y a rien de stupide là-dedans,  
» monsieur, le pharmacien d'en face, qui se  
» fâche quand on l'appelle apothicaire, et qui  
» est pourtant un homme très-savant, a dit  
» comme ça que les femmes étaient suscepti-  
» bles d'accoucher de tout plein de choses...  
» depuis des nègres jusqu'à des lézards. Je  
» trouve ça plus fort qu'un fromage !

» — Vous me rendez très-malheureux en  
» ce moment, Dupont, avec vos histoires !...  
« Mais je vous en supplie, courez chez l'ac-

» coucheur, chez la garde... vous savez  
» où tout ce monde demeure... Allez, portier,  
» et si vous êtes prompt, si vous êtes bien-  
» tôt de retour, je vous donnerai un petit  
» verre de kirch en sus de votre commis-  
» sion ; vous savez, de ce vieux kirch qui  
» a vingt ans de bouteille. »

Le portier, qui avait une grande faiblesse pour le kirch, se hâte alors de s'habiller et sort en disant : « Vous me tirez le cordon. Je vais ramener en deux temps l'accoucheur et la garde. »

Et très-heureusement, Dupont se chargea de cette commission ; car la grosse voisine du second, ayant eu la malheureuse idée de se lacer sur son lit, ne tarda pas à laisser sa tête retomber sur l'oreiller, et à se rendormir pour rattraper les heures de repos qui lui manquaient.

Quant à M. Muséum, en rentrant dans sa chambre, il avait trouvé le premier

vers du quatrième couplet de sa romance sur *Pyrame et Thisbé*, et en cherchant le second, il avait totalement oublié qu'il devait servir de second père à l'enfant de son voisin.

## II

### **Le choix d'un nom.**

Maintenant, passons sur la première enfance de notre héros, et notre héros, c'est le fils de ce monsieur que vous avez vu courir dans son escalier.

Nous vous dirons seulement qu'on l'avait appelé *Théophile*. Malgré les réclamations de sa mère, qui voulait à toute force que son fils se nommât Ludovic, comme un de ses cousins qui était fort joli garçon.

Mais M. Tamponnet, qui avait la prétention d'être lettré, voulut absolument que son rejeton portât ce nom confectionné

avec du grec , en disant : « Cela portera  
» bonheur au petit ; il sera aimé des dieux !  
» son nom a cette signification. »

M. Muséum essaya vainement de faire comprendre à son voisin que Théophile signifiait , en grec , ami des dieux , et non pas aimé des dieux. M. Tamponnet persista dans son opinion ; le vieux poëte avait conseillé de donner à l'enfant le nom de *Félix* , en disant : « Cela signifie heu-  
» reux en latin , et le latin vaut bien le grec ;  
» d'ailleurs , Félix est un joli nom , doux à  
» prononcer , harmonieux à l'oreille , et pas  
» trop long : ce qui est bien avantageux pour  
» un nom , et ne l'expose pas à être défi-  
» guré , surtout par les domestiques qui l'an-  
» noncent dans un salon. »

Et il citait pour exemple un monsieur que l'on avait baptisé du nom de Vercingetorix , et que toute sa vie les bonnes

et les portières avaient appelé M. Viens-Saint-Jean-Tu-Ris.

Mais M. Tamponnet avait répondu au vieux poète : « Laissez-moi donc avec votre Félix, qui est un nom heureux ! J'ai connu deux Félix, il y en a un qui, après avoir été courtier de commerce, a fini par aller ouvrir les portières des fiacres, et l'autre, à trente ans, avait une jambe de bois et un œil de moins. Si c'est cela que vous appelez être heureux ! j'ambitionne autre chose pour mon fils. »

La grosse voisine se rappelant qu'on l'avait éveillée pendant que l'enfant venait au monde, avait proposé de lui donner le nom de *Morphée*.

Enfin, comme le portier se rappelait les évolutions de M. Tamponnet dans l'escalier, il prétendait que l'enfant aurait dû se nommer *Carré*.

Le nom de Théophile prévalut ; M. Tam-



ponnet était heureux et fier lorsqu'il disait :  
 « Où est mon fils Théophile ? Faites-moi le  
 » plaisir de venir ici , mon fils Théophile. »

Et pourtant , comme il n'avait pas d'autre enfant , il aurait pu se borner à dire :  
 « Où est mon fils ? Venez , mon fils ! » Mais il y a des personnes qui ne seraient point heureuses , si elles ne prononçaient pas le nom , en s'adressant à quelqu'un , lors même que ce *quelqu'un* les touche de fort près.

Ecoutez beaucoup de ces dames qui tiennent un comptoir , lorsqu'elles parlent à leur mari :

« Monsieur Benoît , veux-tu venir dîner.  
 » — Monsieur Bertrand , il y a là quelqu'un  
 » qui veut te parler. »

C'est à la fois tendre et respectueux.

### III

#### **Monsieur Muséum.**

Le jeune Théophile avait de petits yeux , une grande bouche, un gros nez, un front bombé, les dents un peu courtes, les oreilles un peu longues, et les cheveux un peu crépus.

Tout cela ne pouvait pas former un ensemble bien séduisant ; il n'est pas probable que les peintres qui voyaient cet enfant demandaient à ses parents la permission de le faire poser pour un amour. Cependant , comme il y avait dans la physionomie du petit garçon quelque chose qui annonçait de la

bonté, de la douceur, enfin, ce qui constitue, en général, un agréable caractère, le jeune Théophile ne semblait pas trop laid, et même, il ne déplaisait pas. Tant il est vrai que l'expression de la physionomie séduit bien plus que la perfection ou la régularité des traits ; nous pourrions vous citer cent preuves à l'appui, nous ne vous les citerons pas.

Quant aux parents de Théophile, inutile de dire qu'ils trouvaient leur fils superbe, charmant, magnifique.

Heureux privilège de l'amour paternel et maternel ! qui donne la beauté, qui prodigue les attraits, les grâces à ceux auxquels nous avons donné l'existence. Et cet amour-là est le seul vrai, le seul bon ; car le temps ne lui ôte rien de sa force ; nos enfants grandissent, embellissent, vieillissent, mais ils n'enlaidissent jamais... pour nous, cela s'entend.

A six ans, le petit Théophile perdit son

père. Madame Tamponnet, qui avait toujours eu une honnête affection pour son mari, dut alors concentrer sur son fils toute sa tendresse ; madame Tamponnet, qui n'avait été mère qu'à trente-neuf ans, en avait donc quarante-cinq à la mort de son époux ; n'ayant jamais été coquette, il ne lui vint pas à l'idée de commencer à l'être aussi tard ; ce qui arrive quelquefois à des dames qui regrettent de ne l'avoir pas été plus tôt.

Madame Tamponnet ne s'occupa donc que de son fils, qui était son bijou, son idole, sa gloire. Elle commença à se promettre à elle-même de ne jamais s'en séparer, par conséquent de ne point le mettre en pension, ni même en demi-pension. Il y avait peut-être dans cet amour un peu d'égoïsme, car il est rare que les éducations particulières valent celle que l'on reçoit dans un collège. Ensuite, les jeunes garçons, en vivant entre eux, apprennent plus tôt à devenir des hom-

mes. Mais ce n'est peut-être pas cela qu'il serait urgent de leur apprendre si vite.

Cependant, comme madame Tamponnet ne voulait pas que son fils fût un ignorant ; comme elle espérait, au contraire, qu'un jour par son esprit, ses talents, ses connaissances, il rendrait son nom célèbre, et qu'elle n'était nullement en état de faire elle-même son éducation, parce que la sienne ayant été très négligée, elle se permettait parfois des liaisons bien dangereuses, elle songea à donner à son fils un précepteur, ou plutôt un professeur.

Le vieux poète, M. Muséum, demeurait toujours au cinquième étage, dans la même maison que madame Tamponnet, Les muses n'avaient pas traité favorablement ce vieux nourrisson du Pinde, qui pourtant s'était logé le plus près possible de l'Empirée, espérant sans doute que les inspirations lui arriveraient là de la première main.

M. Muséum n'avait jamais pu terminer le quatrième couplet de sa romance sur Pyrame et Thisbé, et il en accusait son voisin Tamponnet, qui l'avait interrompu lorsque sa verve était échauffée. Ne gagnant pas avec ses vers de quoi s'acheter une robe de chambre, et s'apercevant que sa couverture de laine menaçait de ne plus draper qu'une demi portion de son individu, le vieux poète avait dû songer à faire autre chose que de la poésie ; il avait donc annoncé au portier Dupont qu'il donnait des leçons de français, de latin, d'histoire et de versification aux enfants des deux sexes, en le priant de répandre cette nouvelle dans sa maison et dans le quartier, afin de lui procurer des élèves.

Puis en rentrant chez lui, le vieux poète avait écrit sur le dos d'une carte :

« *Muséum, professeur de belles-lettres, fait des éducations, montre le français, le latin, la prosodie, la versification ; montre une*



foule de choses chez lui ou dehors, au cachet ou au mois ; le tout à des prix modérés. »

Puis il avait cloué cette carte à la porte de son grenier , en se disant : « Maintenant, attendons des élèves ; il ne saurait manquer de m'en venir en foule. »

Cependant, le temps s'écoulait et les élèves ne venaient pas ! Il est si rare que l'on croie au talent, quand il faut aller le chercher dans un grenier !

Mais lorsque madame Tamponnet, devenue veuve, pensa à faire donner de l'éducation à son fils, elle se rappela le vieux poète, son voisin, qui demandait des élèves, et se dit : — « Je n'ai pas besoin de chercher plus loin un professeur pour Théophile, puisque j'en ai un sous la main ! »

Sous la main, n'était pas le mot bien juste, puisque cette dame demeurait au troisième étage, et le professeur au cinquième ; mais il y a comme cela une foule de locutions que

l'on emploie mal à propos. Il faudrait, dit-on, pour ne jamais avancer une bêtise, tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler ! Convenez cependant, que cela deviendrait bien incommode en société, et que cela exposerait à faire une foule de grimaces dans la conversation.

Madame Tamponnet ayant fait prier M. Muséum de vouloir bien venir lui parler, le vieux poète brossa sa culotte, brossa son habit, brossa son chapeau ; mais le tout avec ménagement, parce que chacun de ces objets était si mûr, qu'un coup de brosse imprudent aurait pu en emporter un morceau ; ensuite, il se frotta le visage avec de l'eau, mais, dans cet exercice, il mit de la vigueur, afin de se rendre le teint frais et rosé ; sa toilette achevée, M. Muséum descendit chez madame Tamponnet, qu'il salua jusqu'à terre, puis le dialogue suivant s'établit entre cette dame et le vieux poète, en présence du



jeune Théophile, qui était assis dans un coin, et jouait avec des petits soldats de plomb :

MADAME TAMPONNET.

« Monsieur Muséum, notre portier m'a dit  
» que vous aviez changé d'état, et que mainte-  
» nant, au lieu de faire des... choses... des...  
» Comment appelle-t-on ce que vous faisiez ?  
» monsieur ?

MUSÉUM.

» Des poèmes, des romances..., des idyles,  
» enfin, des vers, madame.

MADAME TAMPONNET.

» Eh bien, oui... des machines. Bref, que  
» vous aviez lâché tout ça, et que vous cher-  
» chiez des élèves pour les éduquer.

MUSÉUM.

» Madame, j'en'ai point renoncé... ce qui est  
» plus convenable que lâché... au bonheur de  
» versifier. Quand on est né poète, voyez-vous,

- » madame... c'est plus fort que soi... on ferait
- » des vers même en dormant, si on rêvait. On
- » en ferait sur n'importe quoi, sur n'importe
- » qui...

## MADAME TAMPONNET.

- » — C'est comme feu M. Tamponnet... il
- » faisait des cornets avec tout ce qui lui
- » tombait sous la main... une manie, quoi!...
- » Monsieur ! voilà mon fils Théophile ; com-
- » ment le trouvez-vous ? il a bientôt sept
- » ans.

## MUSÉUM.

« — Il en est bien capable !

## MADAME TAMPONNET.

- » — Il y a un de nos amis qui m'a dit
- » qu'il avait quelque chose de Voltaire...

## MUSÉUM.

- » — Je ne vois pas trop... les jambes ,

- » peut-être... Il joue avec des petits sol-
- » dats... aurait-il le goût des armes ?

MADAME TAMPONNET.

- » — Je le croirais assez... Cependant, il
- » joue aussi avec des petits moutons ou des
- » haricots. Monsieur Muséum, je veux que
- » mon fils soit très-savant.

MUSÉUM.

- » — Et vous avez bien raison, madame.
- » *Socrate*, que l'oracle de Delphes avait dé-
- » claré le plus sage des hommes, voulait
- » que la science seule fût un bien, et l'igno-
- » rance un mal. Né dans l'obscurité, son
- » savoir le fit briller au-dessus des autres
- » hommes ; sa perspicacité allait jusqu'à
- » prévoir ce qui devait arriver, en sorte
- » qu'on lui attribua un démon familier qui
- » prenait soin de l'instruire, qui...

MADAME TAMPONNET.

- » — Permettez-moi, monsieur..., d'abord,

- » mon fils n'est pas né dans l'obscurité...,
- » il est venu au monde en plein soleil...
- » Ensuite, je ne me soucie pas qu'il ait les
- » moindres familiarités avec un démon...
- » Ce pauvre cher ange ! je suis sûre qu'il se
- » laisserait battre sans le rendre.

## MUSÉUM.

- » — Madame, vous ne m'avez pas com-
- » pris... Je vous citais Socrate... un sage...
- » un savant...

## MADAME TAMPONNET.

- » — Je ne connais pas ce monsieur-là...
- » Finalement, monsieur Muséum, voulez-
- » vous apprendre à Théophile à lire, écrire,
- » compter, et parler de tout ce qu'il est
- » possible, sans jamais être embarrassé ?

## MUSÉUM.

- » — Alors, madame, vous voulez que j'en
- » fasse un second *Pic de la Mirandolle*, qui
- » publia à Rome un programme de neuf

» cents propositions *de omni re scibili*, qu'il  
 » s'engagea à soutenir contre tous les sa-  
 » vants qui se présenteraient pour les com-  
 » battre.

## MADAME TAMPONNET.

» — Un Pic !... Ah bien ! elle est bonne  
 » celle-là... Faire un Pic de mon fils... Merci,  
 » ce serait gentil ! Qu'il soit aimable en so-  
 » ciété, monsieur, et susceptible d'être  
 » commis dans n'importe quoi... même chez  
 » un huissier, mais qu'il ne pique personne..  
 » Voilà ce que je vous demande... Des le-  
 » çons très-longues... Quarante sous le ca-  
 » chet... Cela vous convient-il ?

## MUSÉUM.

» — Eh ! madame, est-ce que je suis en  
 » position de refuser?... Il faut vivre, et la  
 » fortune est si rarement compagne du mé-  
 » rite... Homère récitait des vers pour avoir  
 » du pain ! Plaute tournait la meule d'un

- » moulin !... Vaugelas était fort pauvre...
- » Le Tasse n'ayant pas même de quoi s'a-
- » cheter une lampe, pria sa chatte de lui
- » prêter pendant la nuit la lumière de ses
- » yeux, et fit sur ce sujet un joli sonnet qui
- » commence ainsi :

Non avendo candele per iscrivere i suoi versi.

## MADAME TAMPONNET.

- » — Excusez, monsieur Muséum, mais
- » tout cela veut-il dire que vous acceptez
- » les quarante sous par cachet ?

## MUSÉUM.

- » — Positivement, madame, et demain je
- » viendrai donner une première leçon à
- » mon intéressant élève. »

M. Muséum salua et partit. Alors madame Tamponnet prit son fils dans ses bras et l'embrassa tendrement en s'écriant :

« — Ah ! cher enfant ! tu peux te flatter

- » que tu auras pour professeur un **savant**
- » de la première force... Mais s'il **voulait**
- » encore faire de toi un Pic, tu lui **dirais**
- » que ta maman l'a défendu. »

## IV

### **Éducation de Théophile.**

M. Muséum, devenu professeur du jeune Théophile Tamponnet, mettait de l'amour-propre à bien remplir la tâche qu'il avait acceptée. Malheureusement, son élève en mettait fort peu à s'instruire ; et dès qu'il voyait entrer son professeur, il poussait un gros soupir en se disant : « Ah ! quand je » serai mon maître, je n'en aurai pas !... » On doit être bien heureux quand on est » libre de faire ce qu'on veut. »

Chez un enfant, libre de faire ce qu'on veut, signifie : libre de ne rien faire.



Et pour beaucoup de grandes personnes, cela a encore la même signification. Nous en avons eu de nos jours de nombreux exemples.

Peut-être le vieux poète voulait-il apprendre à son élève trop de choses à la fois, ce qui embrouillait le petit Théophile, qui appliquait à une chose ce qui allait à une autre. Mais M. Muséum croyait, au contraire, sa méthode excellente ; lorsqu'il avait fait réciter à son élève quelques pages de son rudiment, il lui disait :

« — Nous allons passer du grave au  
» doux !... Vous allez apprendre par cœur  
» quelques jolis vers que vous répéterez à  
» votre maman, à table, au dessert... Et  
» comme vous pourriez manquer de mé-  
» moire, vous tâcherez que l'on m'invite à  
» dîner, parce qu'alors je serai près de vous  
» et je vous soufflerai si vous ne saviez  
» plus. »

Quoique le petit Théophile n'eût guère plus de penchant pour le doux que pour le grave, il ne manquait pas, cependant, de dire à sa mère :

« — Invite donc M. Muséum à dîner, ma-  
» man, il me soufflera au dessert quelque  
» chose dans l'oreille que je te dirai par  
» cœur pour te surprendre. »

Madame Tamponnet, enchantée d'entendre son fils lui réciter quelque chose, ne manquait pas d'inviter le professeur à dîner ; celui-ci mangeait comme quatre, le petit Théophile ânonnait au dessert une devise de mirliton, sa maman pleurait dans son assiette et tout le monde était content.

Lorsque madame Tamponnet donnait un grand dîner ou recevait nombreuse société, ce qui n'arrivait guère qu'à sa fête ou au jour de l'an, on ne manquait pas d'inviter M. Muséum, car alors on voulait que l'ins-

truction précoce de Théophile brillât du plus vif éclat.

Il arrivait assez souvent dans ces circonstances, que l'élève de M. Muséum restait court au moment de réciter un sonnet ou une fable ; mais alors son professeur le soufflait depuis le commencement jusqu'à la fin ; les auditeurs se croyaient au spectacle, où il n'est pas rare d'entendre la voix du souffleur couvrir celle de l'acteur, et ils se montraient aussi satisfaits que les claqueurs du parterre.

Un jour, cependant, un parent éloigné de madame Tamponnet, vieux garçon caustique, goguenard, prétentieux, et qui était de fort mauvaise humeur vers la fin du dîner, parce qu'au lieu de lui donner un morceau d'aile de volaille, on lui avait servi la carcasse, se permit de dire au dessert :

« — Votre fils est déjà fort instruit, dites-  
» vous, ma chère madame Tamponnet, je

» voudrais pourtant bien qu'il nous donnât  
» quelques preuves de son... érudition...  
» Car, enfin, tout à l'heure il ne savait pas  
» deux vers de sa fable !...

A cette demande impertinente, madame Tamponnet devint rouge comme une crevette et s'écria : « — Ah ! vous doutez de  
» l'instruction de mon fils, monsieur Morillon... Voilà qui me semble étrange, après  
» ce que vous avez entendu tout à l'heure. »

» — C'est justement parce que je n'ai rien  
» entendu tout à l'heure, si ce n'est son professeur qui soufflait comme un bœuf, que  
» je désirerais maintenant que l'enfant répondît lui-même.

» — Vous entendez, monsieur Muséum ! »  
s'écria la maman, « on doute des progrès,  
» des connaissances de votre élève !... C'est  
» un affront que vous recevez ! »

Le vieux poète, qui, pendant le repas, avait un peu abusé du vin de pomard, en

feignant de verser fréquemment à ses voisins, répondit aussitôt :

« — Eh bien que ce monsieur interroge  
» le jeune Théophile sur tout ce qu'il voudra,  
» et il saura bien lui répondre ! »

M. Muséum s'avavançait beaucoup, mais le pomard rend imprudent ; heureusement pour son élève, que M. Morillon ancien marchand de bas, avait plus de jactance que d'instruction, et quand on lui dit d'interroger Théophile, il sembla lui-même aussi embarrassé que le petit garçon pour réciter sa fable.

Mais madame Tamponnet, enchantée de la réponse du professeur, n'était pas femme à laisser la chose en cet état. Elle regarda son parent qui se grattait le nez, le front et l'oreille, et lui dit :

« — Allons, monsieur Morillon, interrogez  
» mon fils, je vous y autorise... Je dirai plus,  
» je vous le permets. »

M. Morillon, après avoir rassemblé tous ses souvenirs scholastiques, prit un air sévère pour imposer au petit garçon, et lui dit :

« — Qui fut le plus grand homme de César » ou d'Alexandre? »

Le petit Théophile répondit sans hésiter :  
» C'est *Goliath* que le roi David tua avec une » pierre. »

Des applaudissements accueillirent cette réponse ; M. Muséum se reversa du pomard, et M. Morillon sembla surpris, mais il continua :

« — Quels sont les vers les plus agréables » et les plus coulants dans la bouche ?

» — Ce sont les verres de Champagne? »

Les applaudissements de la société redoublent. M. Morillon a l'air abasourdi ; cependant, il pose encore une question à l'enfant :



« — Qui est-ce qui a inventé la poudre? »

» — Oh ! ce n'est pas vous ! » répond Théophile en tirant la langue au vieux garçon.

Ici les applaudissements devinrent si bruyants, que le portier monta pour savoir si l'on ne se battait pas chez la locataire. Madame Tamponnet embrassa son fils avec fierté et lui donna dix sous ; M. Muséum se reversa du pomard, et le vieux parent s'en alla de fort mauvaise humeur en disant : « Je crois qu'il sont tous gris. »

Cette journée acheva de donner à madame Tamponnet la plus grande confiance dans le professeur de son fils ; elle lui laissa carte blanche dans le choix des sciences qu'il devait enseigner à son élève ; elle augmenta le prix des cachets, et invita presque chaque jour le vieux poète à dîner.

Cependant, lorsqu'elle arrivait sans y être

attendue dans la chambre où Théophile prenait ses leçons, madame Tamponnet trouvait souvent son fils en train de jouer au bilboquet, tandis que le professeur, assis devant une table, la tête appuyée dans une de ses mains, s'obstinait à vouloir terminer le dernier couplet de sa romance sur Pyrame et Thisbé.

Mais un jour, la mère de Théophile ayant paru surprise du genre d'occupation de son fils, M. Muséum lui répondit aussitôt :

« — Madame, les gens les plus lettrés ,  
» les gens les plus instruits, pour se relâcher,  
» pour détendre un peu la contention ordi-  
» naire de leur esprit, se font presque tous  
» des divertissements suivant la diversité de  
» leur génie, de leur goût et de leur carac-  
» tère. Ticho-Brahé faisait des verres de lu-  
» nettes ; Barclay élevait des plantes et des  
» fleurs ; Balzac s'amusa à faire des pastil-  
» les ; Galilée lisait l'Arioste ; Bussy-Rabutin



» se jouait avec Catulle, Ovide et Pétronne ;  
» Guy Patin écrivait des choses légères à ses  
» amis ; le cardinal de Richelieu jouait avec  
» des chats ; le grand Frédéric jouait de la  
» flûte ; M. votre fils peut, il me semble, jouer  
» au bilboquet. »

Lorsqu'on lui faisait de telles réponses, Madame Tamponnet restait muette, confuse, humiliée par le savoir du professeur ; elle s'en allait à reculons pour ne lui montrer que son visage, et envoyait des baisers à Théophile, en lui disant :

« — Profite, mon ami, profite!... Tu es  
» entre bonnes mains... Ah! Dieu! comme  
» ton maître en sait long! »

L'élève profita si bien, qu'à quinze ans il savait à peine écrire et pas du tout calculer ; mais en revanche il connaissait les règles de la versification et faisait assez bien un alexandrin ; par exemple, il n'en faisait jamais qu'un.

## V

### **L'excès en tout est un défaut.**

M. Muséum mourut, en disant à son élève, qui lui répétait souvent qu'il voudrait bien être son maître : « — Mon cher ami, on n'est » jamais bien sûr d'être son maître ; en gé- » néral ce sont les évènements qui nous font » agir et qui, par conséquent, sont les maî- » tres de nous , tandis que nous ne som- » mes jamais maîtres des évènements. Ce- » pendant, avec une bonne santé, une hon- » nête aisance et point d'ambition, on est » assez ordinairement maître de l'emploi de » sa journée... Ne faites jamais de projets » au-delà. »

Le vieux professeur étant défunt, madame Tamponnet voulut un jour faire vérifier à son fils le mémoire de sa blanchisseuse ; mais Théophile, après être resté trois quarts d'heure sur l'addition, avoua qu'il lui était impossible de s'en tirer quand il y avait plus de deux chiffres l'un sur l'autre.

Plus tard, la maman pria son fils de lui écrire une recette pour faire du plumb-pudding. Théophile écrivit sans faire de faute ; mais il était absolument impossible de lire son écriture, et la cuisinière, à qui on avait donné la recette, fit un civet au lieu d'un plumb-pudding.

A quinze ans et demi, il fallut donner à Théophile un maître d'écriture et de calcul. Mais comme celui-là n'apprenait que des choses utiles, on ne lui donna que vingt sous par leçon, et on ne l'invita jamais à dîner...  
*Vanitas vanitatum ! Omnia vanitas !*

« — Oh ! » se disait tout bas le jeune Tam-

ponnet humilié, à près de seize ans, de faire des pages de pleins et déliés, « quand je serai mon maître, il faut espérer que je n'aurai plus besoin de professeur et que je ferai enfin mes volontés. »

Cependant, à l'âge de dix-huit ans, Théophile était parvenu à écrire assez lisiblement et il faisait ses quatre règles ; car, en avançant en âge, il avait été lui-même honteux de son ignorance ; et c'est souvent lorsque l'on cesse d'avoir des professeurs que l'on commence seulement à étudier avec fruit, car les leçons que l'on se donne soi-même sont celles dont on profite le plus.

Mais à dix-huit ans, les jeunes gens veulent s'instruire de toutes les façons ; il y a surtout le chapitre des amours, des femmes, dans lequel ils ne demandent qu'à devenir savants. A dix-huit ans, tant de plaisirs s'offrent à la jeunesse ; il faut dire aussi que la jeunesse de ce temps-là avait encore toutes ses illusions,

qu'on n'entendait pas alors des hommes de vingt-quatre ans, s'écrier :

« — Je connais tout, j'ai usé de tout, je suis dégoûté de tout !... La vie n'est que mensonges ! trahisons ! déceptions !... A quoi bon vivre encore... j'en ai assez. »

A ces jeunes vieillards... si dégoûtés, on pourrait répondre qu'ils sont très dégoûtants, que ce n'est pas la faute du siècle, s'ils ont perdu dans la débauche leurs dents, leurs cheveux, leur appétit et leurs illusions ; mais comme nous n'avons pas la prétention de corriger personne, nous nous contenterons de féliciter les jeunes gens assez simples pour avoir encore des illusions, fussent-ils en être la dupe. Celui qui est trompé est bien plus heureux que celui qui ne croit à rien.

Théophile Tamponnet avait pour voisin un jeune homme de son âge, nommé Adolphe Badinet ; cet Adolphe Badinet courait

les spectacles, les promenades, les bals champêtres; il connaissait des fleuristes, des couturières, des brodeuses et même des modistes; enfin, il était lancé dans les amours et les plaisirs, et, sans être joli garçon, trouvait très facilement le placement de son cœur.

Plus d'une fois, Badinet avait dit à son voisin Théophile :

« — Voulez-vous venir avec moi ce soir, j'irai à Tivoli. » (Dans ce temps là il y avait un fort beau jardin de ce nom où se donnaient de brillantes fêtes, terminées par des pantomimes pyrotechniques.)

Théophile poussait un gros soupir et gardait le silence, son jeune ami reprenait pour le décider :

« — Venez donc, nous nous amuserons beaucoup; d'abord, je suis certain d'y rencontrer plusieurs fleuristes de ma connaissance, nous les ferons danser et valser,



» nous leurs paierons des bavaroises... Avec  
» une bavaroise au chocolat, si vous saviez  
» comme on se fait vite aimer d'une gri-  
» sette... Venez donc ! vous qui me répétez  
» souvent que vous brûlez de faire une pe-  
» tite connaissance, vous n'aurez que l'em-  
» barras du choix... Eh bien ! voyons... qui  
» vous retient ?...

» — Qui me retient, » répondait Théo-  
phile en levant les yeux au ciel. « Ah ! mon  
» cher Adolphe ! si j'étais mon maître com-  
» me vous, je n'hésiterais pas une minute...  
» mais, hélas !..

» — Je ne vous comprends pas.

» — Je vais m'expliquer. Vos parents lo-  
» gent dans cette maison, mais leur appar-  
» tement est au premier ; tandis que vous  
» occupez, vous, une petite chambre au  
» sixième...

» — Oui, dans les mansardes, avec une  
» fenêtre en tabatière, mais cela m'est égal,

» j'y suis mon maître ; mon lit est rarement  
» fait deux fois par semaine, ma chambre  
» n'est balayée que par le vent qui vient de  
» la fenêtre, mais je rentre à l'heure que je  
» veux, quelquefois même il m'arrive de ne  
» point rentrer du tout ; comme mes parents  
» n'en savent rien, je ne suis jamais grondé,  
» et pourvu que l'on me voie à l'heure du  
» dîner, quelquefois le soir et qu'on sache  
» que je suis mes cours, je fais ce que je  
» veux.

» — Eh bien ! pour moi, il n'en est pas  
» ainsi ; je loge sous le même toit, dans le  
» même appartement que ma mère, qui est  
» veuve ; j'ai une fort jolie chambre, bien  
» tenue, bien balayée, bien frottée ; mon lit  
» est fait tous les jours, je suis choyé, dor-  
» loté, gâté même ; si je tousse deux fois  
» dans la journée, on me fait de la tisane  
» qu'il me faut boire soir et matin ; si j'ai  
» mal à la tête, on me fait prendre des bains



» de pied ; si j'ai les joues plus colorées  
» qu'à l'ordinaire, on me pose des sangsues ;  
» si je me plains d'être fatigué, on bassine  
» mon lit avec du sucre ; enfin, je suis l'ob-  
» jet des soins constants de ma mère qui a  
» près de soixante ans, et ne s'occupe que  
» de son fils chéri ; mais cette tendresse,  
» poussée à l'excès, devient quelquefois de  
» la tyrannie ; ainsi, ma mère voudrait que  
» je fusse toujours là, près d'elle, que je  
» ne sortisse jamais sans elle. Si je parle de  
» déjeûner, de dîner en ville, ma mère s'é-  
» crie :

» — Cela te fera du mal, cela te déran-  
» gera, tu seras malade ; si je vais au spec-  
» tacle et qu'il finisse un peu tard, ma mère  
» est en faction à la fenêtre, en proie à la  
» douleur la plus vive, elle guette mon re-  
» tour ; quand un fiacre passe, elle crie,  
» m'appelle, demande si je suis dedans. En-  
» fin, si je forme le projet d'aller au bal,

» c'est bien une autre histoire ! Elle s'écrie :  
» Tu reviendras donc au milieu de la nuit...  
» tu seras donc assassiné, volé, dépouillé,  
» assommé en route ; on ne parle plus que  
» d'attaques nocturnes, je ne veux pas que  
» tu y ailles. Si je persiste, ma mère ré-  
» pond : en ce cas, comme je ne dormirais  
» pas avant que tu ne sois rentré, tu me di-  
» ras où se donne ton bal, j'aime mieux aller  
» t'attendre à la porte, — et comme je ne  
» me soucie pas, moi, que ma mère aille se  
» mettre en faction chez un portier avec des  
» domestiques, il s'ensuit que je me prive  
» d'aller au bal... Ah ! Badinet, que vous êtes  
» heureux d'être votre maître, et d'avoir  
» des parents qui ne vous gâtent pas comme  
» je le suis ! »

Le pauvre Théophile était en effet une victime de la trop grande affection de sa mère. Madame Tamponnet ne voulait pas se dire qu'un garçon ne s'élève pas comme une

filles, et que lorsqu'il a atteint dix-huit ans, c'est folie de prétendre le garder toujours à ses côtés. A force de vouloir faire le bonheur de son fils, cette dame le rendait fort malheureux ; elle le privait de tous les plaisirs de son âge, elle ne voulait pas comprendre qu'un peu de liberté est nécessaire à celui qui devient homme, et qu'en empêchant son fils de suivre ses penchants, ses goûts, d'avoir une volonté enfin, elle finirait par en faire un être sans force, sans énergie, sans résolution, sans courage ; que si la timidité a de la grâce chez une femme, elle est ridicule chez un homme, et nuit toujours à ses succès dans le monde, où la fortune ne sourit qu'aux audacieux.

Il y a des parents qui ne comprennent pas tout cela, et se bornent à répéter sans cesse :  
« Je veux avoir toujours mes enfants sous  
» les yeux, comme cela je serai certain  
» qu'ils ne feront pas de sottises ! »

**Triste raisonnement que celui qui répudie toute confiance ! Si les maris en faisaient autant avec leurs femmes... Comme celles-ci auraient de l'agrément !**

**Théophile voulut cependant secouer un peu ce joug qui l'empêchait de connaître les plaisirs de son âge : un beau jour il accepta l'invitation de son ami Badinet, il alla avec lui dîner en ville, puis au spectacle, puis ensuite au café pour jouer au billard et boire du punch ; bref, il ne rentra qu'après minuit au domicile maternel.**

**Il trouva sa mère en pleurs, assise sur une borne devant leur demeure, elle avait déjà donné à plusieurs patrouilles le signalement de son fils, elle avait promis vingt francs de récompense à celui qui le retrouverait ; elle devait le faire tambouriner le lendemain, et elle fut tellement heureuse en le retrouvant, qu'elle l'appela polisson, mauvais sujet, libertin, coureur ; enfin, elle le gratifia**

d'une foule d'épithètes qui prouvaient toute l'inquiétude qu'elle avait éprouvée de son absence, et qui n'en étaient pas moins mal sonnantes aux oreilles de son fils, qui alla se coucher de fort mauvaise humeur en se disant : « Quelle scène, parce que j'ai fait com-  
» me la plupart des jeunes gens de mon âge.  
» Ah ! qu'on est malheureux d'être un enfant  
» gâté. »

Le lendemain, Théophile trouva sur la table de nuit de la tisane qu'il lui fallait boire, ensuite la femme de ménage lui apporta, par ordre de sa mère, un lavement, qu'on le suppliait de prendre pour empêcher une maladie que devait amener la ribotte de la veille.

Théophile voulut jeter la tisane par la fenêtre, et la seringue avec la tisane, mais toute la journée il fut poursuivi par sa mère qui tenait dans la main une tasse de tisane, et par la domestique qui portait le clystère.

De guerre lasse , et quoiqu'il n'en eût nullement besoin , le jeune homme consentit à prendre tout ce qu'on lui offrait ; mais ce ne fut pas sans répéter encore : « Quel ennui  
« d'être tourmenté comme cela !... La ten-  
« dresse qui nous rend malheureux, ne vaut  
« pas l'indifférence qui nous laisse en re-  
« pos... »

Et comme le pauvre garçon n'aimait ni les soins , ni la tisane , ni les lavements , il se priva des plaisirs de son âge , pour ne plus être exposé à tous ces désagréments.





## VI

### **Deux Dames au spectacle.**

Madame Tamponnet mourut. Son fils avait alors vingt-sept ans , à cet âge un homme est encore jeune... (nous en voyons qui le sont toujours , et ils ont bien raison) mais Théophile, forcé malgré lui à une vie calme, paisible , retirée , avait presque perdu le goût de ces folies si naturelles dans la première jeunesse , et qui se font encore dans la seconde , quand on en a eu l'habitude.

Cependant Théophile avait un cœur sensible ; ce cœur , contraint jusqu'alors de refouler ses penchants , pouvait enfin s'épancher à son aise.



Badinet, qui était toujours ami de Théophile, avait acheté une charge d'avoué, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à mener une joyeuse vie comme dans sa première jeunesse ; il vint alors trouver son ancien voisin et lui dit :

« — Tu es ton maître, tu as assez de fortune pour vivre sans rien faire, ce qui est très commode quand on n'aime pas à s'occuper ; voilà le moment de jouir de la vie, mais pour cela, mon cher Théophile, garde-toi de former ce qui s'appelle une liaison durable... , il n'y a rien de plus dangereux pour un garçon que d'avoir une maîtresse en titre... ne cherche jamais à avoir une véritable passion... il faut beaucoup se défier de ces passions là... Qu'un homme ait des amourettes, qu'il fasse des petites connaissances... en courant ; enfin, qu'il voltige de belles en belles et soit galand avec toutes, qu'il profite des bonnes

« fortunes qu'il rencontre sur son chemin ,  
« voilà le vrai moyen d'être heureux. Mais si  
« tu t'amuses à vouloir être véritablement ai-  
« mé tu te prépareras une foule d'ennuis , de  
« tracas , de chagrins , desquels tu auras en-  
« suite beaucoup de peine à te débarrasser ,  
« car il est souvent bien plus difficile de rom-  
« pre une liaison que de la former , alors  
« même qu'au fond de leur cœur les deux  
« intéressés en auraient l'envie. Il y a tant de  
« choses ici-bas que l'on continue de faire  
« par habitude. »

Théophile écoutait son ami , mais il se di-  
sait à part lui : « C'est un singulier garçon que  
« ce Badinet... il dit que c'est une sottise de  
« chercher à être aimé de sa maîtresse ,  
« parce que probablement il n'a jamais pu  
« l'être... ayant toujours été trompé , il dé-  
« sire que les autres le soient aussi... c'est  
« pousser un peu loin l'amour-propre. Il  
« me semble , à moi , que cela doit au con-

« traire être fort agréable d'inspirer de tendres sentiments... d'être l'objet d'une véritable passion. »

Et, pendant quelque temps, Théophile n'allait dans le monde, aux spectacles, aux concerts, aux bals, que dans l'espoir d'y faire une conquête : mais il n'était pas assez joli garçon pour séduire au premier coup d'œil, ni même au second, il n'avait pas un nom connu dans les arts, une réputation, choses qui aident beaucoup à la conquête et font souvent oublier la laideur ; enfin, il n'était pas assez riche pour que l'on passât par-dessus les défauts du physique et du moral.

Le pauvre Théophile en était donc pour ses œillades ; lorsqu'il apercevait une jolie femme dont il aurait été fier de devenir l'amant, il s'épuisait envain en soupirs, en positions gracieuses, en galanteries ; il se donnait beaucoup de mal pour rien. Les conquê-

tes ressemblent à une foule de faveurs de la fortune , qui vous fuient quand on les désire , qui pleuvent sur vous dès qu'on ne les cherche pas. Le proverbe a raison , qui dit : « L'eau va à la rivière. »

Avec de l'or vous rencontrez mille occasions d'en gagner ; avec deux ou trois maîtresses vous êtes accablé de bonnes fortunes , elles vous guettent dans la rue , elles vous arrêtent sur le boulevard et vous attendent chez votre portière.

Enfin un soir , le hasard , la destinée , la sympathie , ou plutôt l'affiche du spectacle , engagèrent Théophile à entrer au Théâtre de la Gaîté , où l'on donnait un drame fort en vogue ; il se trouva placé dans une loge derrière deux dames très élégantes et dont l'une , qui paraissait avoir vingt-huit ans environ , était assez jolie et possédait une taille fine , une main mignonne et un bras potelé. Quant à l'autre , elle était d'un âge mûr et

suffisamment laide pour faire ressortir la beauté de son amie.

Aussitôt voilà notre chercheur de conquête qui se livre à toutes les évolutions qu'il croit susceptibles de produire de l'effet : il pince sa bouche , son nez , sa langue ; il tâche d'agrandir ses yeux en les ouvrant le plus possible ; il rejette ses cheveux de côté pour se donner ce qu'on appelle un coup de vent ; il rapproche les deux bouts de son col , tire son gilet , rajuste sa cravate , puis se met à fredonner entre ses dents un petit air qu'on peut prendre , pour tout ce qu'on veut.

Pendant que Théophile s'exerçait à ce travail , qui ne laissait pas que d'être fatigant , la dame pour laquelle il faisait toutes ces jolies choses s'était retournée plusieurs fois pour regarder son voisin qui devait être fort laid et fort ridicule lorsqu'il faisait l'exercice pour une conquête : mais celle-ci ne pouvait

pas douter que ce ne fût pour elle que ce monsieur se donnait tant de mal ; les femmes sont indulgentes quand elles ne sont pas en train de se moquer , et puis , celle-ci était peut-être dans les mêmes dispositions que son voisin. Dans ce cas la connaissance se fait très-vite.

Tamponnet s'aperçut qu'on lui lançait un doux regard , aussitôt il s'arrêta au milieu d'une roulade qu'il était bien fâché d'avoir commencée ; il risqua quelques mots sur la pièce , sur les acteurs , on lui répondit , et dès ce moment la conversation fut engagée.

La pièce commença, c'était un drame fort larmoyant, la jolie dame porta plusieurs fois son mouchoir à ses yeux ; alors Théophile se moucha comme s'il eût voulu jouer de la trompette.

« Elle est sensible, se disait-il, elle pleure  
» au spectacle... à la Gaîté!... c'est une  
» preuve que son âme n'est point encore



» blasée... et qu'elle ne va pas tous les jours  
» aux Français... C'est une femme qui a en-  
« core les goûts naïfs et primitifs... elle s'é-  
» meut facilement... et elle me regarde d'u-  
» ne façon assez encourageante... elle est  
» fort bien mise... tournure distinguée... je  
» ne l'ai pas vu marcher, mais c'est égal,  
» elle doit avoir la tournure distinguée, cela  
» se voit rien qu'à la manière dont elle ap-  
» puie son bras devant la loge ;... jolie figu-  
» re... des yeux qui disent beaucoup de cho-  
» ses ;... c'est bien la conquête que j'avais  
» rêvée... ce doit être une dame de grande  
» maison... ou une femme de lettres... ou  
» une lingère en magasin, n'importe! pourvu  
» qu'elle soit libre... après tout, une femme  
» est toujours libre quand elle le veut. »

Dans l'entr'acte Théophile ne manque pas d'aller chercher des oranges qu'il revient offrir à sa voisine et à son amie, grosse femme fort jaune qui avait assez l'air d'une

mulâtresse, et qui en parlant laissait entendre un accent qui tenait du normand et du limousin, et employait des locutions et des liaisons plus qu'étrangères.

Notre galant, tout en causant, cherche à faire expliquer la jolie dame sur sa position, celle-ci semble ne pas mieux demander que de se faire connaître ; elle dit à son voisin en minaudant fort gentiment :

« — Mon Dieu, monsieur, cela vous semble peut-être fort singulier de voir au spectacle deux dames sans cavalier...

» — Pourquoi donc cela madame... tous les jours... ou plutôt tous les soirs cela se voit... toutes les dames n'ont pas des maris complaisants et disposés à les mener au spectacle lorsqu'elles en ont l'envie, il en est d'ailleurs qui ont des affaires, des occupations qui les empêchent d'être libres de leur soirée, alors il faudrait donc que leurs pauvres femmes fussent privées d'un plai-



« sir qui est fort à la mode et fort innocent ;  
 » ensuite il y a les dames veuves... ou celles  
 » dont les époux sont en voyage... car il y a  
 » des maris qui voyagent presque toute l'an-  
 » née. Voilà encore des dames qui n'ont pas  
 » toujours à leur disposition un cavalier pour  
 » les mener au spectacle... madame est peut-  
 » être dans ce cas-là ?...

» — Moi, monsieur, je suis veuve... d'un  
 » général... dont le nom était bien connu.  
 » Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler  
 » du général Croutmann.

» — Le général... Croute... oh! oui, ma-  
 » dame, oui... j'en ai beaucoup entendu par-  
 » ler, » répond Théophile, qui entendait ce  
 nom pour la première fois.

» — Il avait sept croix, monsieur.

» — Fichtre ! » murmure Théophile, « au-  
 » tant que de boutonnières.

» — Il avait perdu une jambe... à la ba-  
 » taille de... cette fameuse bataille, le nom

- » n'y fait rien ! il avait eu un œil percé par
- » un boulet de canon au siège de... un très-
- » grand siège... on ne connaît que celui-là...
- » il avait laissé un bras à la prise de... vous
- » savez bien... la prise... une si belle prise.
- » Je ne puis jamais me souvenir des noms...
  - » — Cela ne fait rien, madame.
  - » — Enfin, à la dernière affaire où il assis-
  - » tait, il a laissé...
  - » — Ah ! mon Dieu, madame, que pou-
  - » vait-il donc encore laisser sur le champ de
  - » bataille ?
    - » — Il y a laissé son cheval, monsieur ; un
    - » cheval magnifique, qui avait été son com-
    - » pagnon fidèle depuis quinze ans. Le géné-
    - » ral Croutmann ne put se consoler de cette
    - » perte ; il mourut aussi quelques mois après,
    - » me laissant veuve, et fort jeune encore,
    - » avec une fortune médiocre... et si peu
    - » d'expérience... Je ne sais ce qui me serait
    - » arrivé, si le ciel ne m'avait donné une

» amie sincère et dévouée... Vous la voyez  
» avec moi... madame Potiche, qui a quitté  
» la Savoie, sa patrie, pour venir entrepren-  
» dre à Paris un commerce de queues de  
» boutons dans lequel elle aurait gagné im-  
» mensément d'argent, si elle n'avait pas  
» essuyé dix-neuf banqueroutes... Mais elle  
» est philosophe et toujours au-dessus des  
» événements. »

Théophile croit devoir faire un salut respectueux à cette dame qui a essuyé tant de revers dans les queues de boutons ; mais, en ce moment, madame Potiche était tellement occupée à avaler plusieurs quartiers d'orange avec leurs pépins, qu'il en est pour ses politesses, qu'on n'a pas remarquées. La veuve du général Croutmann le dédommage bien de l'inattention de madame Potiche ; la jolie dame est extrêmement causeuse ; elle est bientôt avec Théophile comme si elle le connaissait depuis longtemps. Celui-ci est en-

chanté, transporté ; il a déjà presque risqué une déclaration, et on lui a souri ; et cette excellente madame Potiche ne s'est pas retournée une seule fois pour troubler la conversation que l'on tient près d'elle ; c'est une amie remplie de discrétion, et que l'on mènera souvent au spectacle.

Le drame est fini ; tout le monde part avec des larmes aux yeux ; les femmes ont, en plus, le nez rouge ; mais on s'est bien amusé, et l'on se promet de revenir pleurer à la Gaîté, théâtre qui a la spécialité des larmes.

Théophile est près de la jolie veuve. Lorsqu'on est sur le boulevard, il s'aperçoit, avec joie, qu'il tombe quelques gouttes d'eau ; il se hâte d'offrir une voiture aux deux dames, qui ne font aucune façon pour l'accepter. Une petite citadine se trouve là : la belle veuve du général y a monté avec légèreté ; l'énorme madame Potiche y entre avec l'aide du cocher, qui ne craint pas de la pousser

par son centre de gravité ; il ne reste à Théophile que le petit siège qu'on relève pour lui, et, pour placer ses jambes, il est obligé d'emboîter une foule de choses énormes appartenant à madame Potiche ; mais, quand on a le cœur pris par de nouvelles amours, où ne tiendrait-on pas pour être près de celle qui nous a charmé.

Théophile est horriblement serré, mais il se trouve très-bien ; il ne peut pas faire un mouvement sans être presque écrasé par les bras, les genoux ou les mollets de madame Potiche ; mais la veuve du général Croutmann lui a permis de venir lui rendre visite ; la grosse amie s'asseoirait sur lui, qu'il serait capable de la supporter.

On arrive devant la demeure de la jolie femme, qui loge dans une assez belle maison de la rue Mazagran. Théophile croit alors se trouver libre de renvoyer sa voiture ; mais madame Potiche ne demeure pas dans la

même maison que la veuve du général , et celle-ci a dit à son nouvel adorateur :

« Est-ce que vous aurez la bonté de remettre mon amie chez elle ? »

Cette prière a été faite sur un ton si insinuant qu'il n'y avait pas moyen de n'y point obtempérer. Théophile s'est empressé de répondre :

« — Comment donc, madame ; mais avec le plus grand plaisir. »





## VII

### **Le Tabac et les petits Chiens.**

Et bientôt il est assis dans la citadine à côté de l'énorme dame qui a crié au cocher : « Rue de Lourcine, quartier Mouffetard, a » maison du boulanger. »

Le pauvre Théophile se sent tressaillir ; il se demande comment une personne qui semble aussi distinguée que sa nouvelle conquête, peut avoir une amie qui loge rue de Lourcine ; puis il prend son parti en se disant : « C'est un moment à passer. Toute mé- » daille a son revers ! Cette dame ne m'a pas

» semblé causeuse, je pourrai penser à mes  
» amours. »

Mais Théophile se trompait ; si madame Potiche n'ouvrait pas la bouche lorsqu'elle était avec son amie, c'est que probablement c'était sa consigne. Elle se dédommageait quand la veuve du général n'était plus là.

Son infortuné compagnon est obligé d'entendre l'histoire des tribulations qu'elle a essuyées depuis qu'elle est à Paris ; plus, celles de son premier mariage avec un homme qui la rouait de coups pendant leur lune de miel ; ce qui, à juste titre, la faisait trembler pour les lunes qui devaient suivre, lorsqu'une pleurésie emporta le monsieur, qu'elle ne jugea pas à propos de regretter. — Plus, l'histoire de son second mariage avec M. Potiche, un homme aussi doux, aussi tendre que son premier époux était brutal, un homme qui l'adorait, qui passait une partie de sa vie à ses pieds, qui lui dérobaient ses

jarretières, pour avoir le plaisir de les lui remettre ; enfin, un homme qui voulait se coucher à huit heures, et ne se lever qu'à midi. Et tout cela entremêlé d'adverbes inconnus et de liaisons bien hasardées.

Théophile écoutait avec la résignation d'une personne qui n'est pas obligée de répondre, et qui, par conséquent, a le droit de penser à autre chose. Mais à son bavardage, madame Potiche joignait un autre défaut plus désagréable, plus incommode, et contre lequel son malheureux compagnon cherchait en vain un remède. Cette grosse dame prenait du tabac, elle s'en bourrait le nez ; de plus, elle tirait souvent son mouchoir, et de cet infâme mouchoir s'exhalait cette odeur de vieux tabac, de roupies, qui n'est pas supportable même chez les personnes qui prennent un mouchoir blanc tous les jours, et madame Potiche n'en changeait que deux fois par semaine.

Ah ! ne me parlez pas d'une femme qui prend du tabac... il n'y a point de beauté, de grâces, de jolis traits, de jolis yeux, d'esprit. de gentillesse, d'amabilité qui puisse faire excuser cette horrible coutume... L'odeur du tabac chez une femme a quelque chose qui la vieillit, l'enlaidit et la fait tomber sur-le-champ au rang des portières et des marchandes de chiffons ; et c'est en vain que les femmes qui ont ce malheureux défaut cherchent à le dissimuler, en prenant toutes les précautions imaginables... Elles ont beau faire, il leur reste toujours quelque chose qui les décèle, qui les trahit ; leur nez d'ailleurs prend une autre forme... car il est bien prouvé que cette vilaine poudre que vous y insinuez finit par les grossir et les jaunir.

Par pitié pour vous-mêmes, mesdames, ne prenez pas de tabac. Ah ! encore un avis en passant : n'allez pas, dans l'âge d'aimer et

de plaire, vous prendre d'une belle passion pour les petits chiens. Voilà encore une chose qui vous fait bien du tort près des hommes. Une femme qui aime les petits chiens... Mais voyez donc où cela conduit. Chez elle, c'est une foule d'exigences, de soins, de précautions qu'il faut prendre pour ne point contrarier, déranger ou blesser l'animal chéri.

Vous arrivez chez une dame qui a un petit chien ; vous vous présentez d'un air empressé, galant ; vous vous flattez que votre visite fera plaisir. A peine vous a-t-on souri à votre entrée, au lieu d'écouter vos compliments, on est distrait, on regarde à droite, à gauche, sous les meubles, derrière les coussins. Comme ce manège ne tarde pas à vous ennuyer, vous dites :

« — Qu'avez-vous donc, madame, vous  
» paraissez inquiète, préoccupée..... vous

» serait-il arrivé quelque évènement fâ-  
» cheux ?...

» — Ce que j'ai... c'est Zaza que je cher-  
» che... Zaza, ma petite chienne... Elle était  
» là tout à l'heure, couchée sur mon sofa,  
» quand vous avez sonné... et je ne la vois  
» plus... Que peut-elle être devenue ?... C'est  
» que je ne veux pas qu'elle sorte.

» — Mon Dieu, madame, votre chienne  
» n'est pas perdue, elle se retrouvera ; je ve-  
» nais vous demander s'il vous serait agréa-  
» ble d'aller ce soir...

» — Je la retrouverai !.. Comme vous di-  
» tes cela, monsieur ; mais je l'espère bien,  
» que je la retrouverai... D'abord, si je per-  
» dais Zaza, je ne m'en consolerais jamais...  
» Julie ! Julie !

» — Alors, madame, vous ne pouvez pas  
» me dire si ce soir il vous serait agréa-  
» ble... »

On ne vous écoute pas, on sonne la bonne,



on ordonne des recherches, des perquisitions dans toute la maison ; on fait déjà des conjectures. On veut deviner quel est le locataire assez scélérat pour avoir retenu, gardé Zaza ; on promet une forte récompense ; on fera interroger toutes les fruitières, tous les épiciers du quartier. La bonne part pour commencer les recherches, et, en revenant à sa place, la dame aperçoit la chienne chérie qui s'est couchée sur une bergère et qui était cachée par quelques robes sur lesquelles elle s'est oubliée.

Alors la joie, la bonne humeur, l'amabilité renaissent chez cette dame si maussade quelques moments auparavant, et si vous avez la maladresse de faire remarquer que Zaza a laissé des traces de son séjour sur la bergère on répond :

« — Oh ! ce n'est rien ; la couturière mettra un autre lé à cette robe... J'ai encore de l'étoffe pareille. »



Et faites bien attention que cette même dame entrerait en fureur ou aurait des attaques de nerfs si un enfant, avec des mains couvertes de confitures, était venu en jouant se cacher dans les plis de sa robe. Il paraît que les confitures lui inspirent infiniment plus de dégoût que les méfaits de sa chienne ; et puis qu'est-ce qu'un enfant auprès de Zaza, ce petit animal qui aboie d'une façon assourdissante après les gens mal mis ? Quel instinct ! Quand un enfant a le malheur de pleurer, de se plaindre, de dire qu'il a *bobo*, on appelle la bonne et on lui dit :

« — Couchez-le bien vite... il est insupportable, ce soir ! »

Quand le petit chien grogne, aboie au point qu'on ne s'entend pas parler, et veut quelquefois vous mordre les jambes, cette dame lui donne des gimblettes, du sucre, ou l'accable de caresses pour le calmer, en vous disant :

« — Vous l'aurez taquiné, c'est votre  
» faute... il ne peut pas souffrir être taquiné,  
» c'est son caractère. »

Allez - vous à la promenade avec cette même dame, elle emmènera sa chienne, après avoir veillé à sa toilette, l'avoir peignée avec soin ; souvent elle lui attachera un nœud de ruban rose au cou ; elle la tient en laisse ; mais ne pensez pas marcher comme tout ce monde qui se promène. A chaque instant il faudra vous arrêter parce que Zaza s'arrête, et s'il plaît à la chienne de faire de longues pauses, de rester longtemps contre une borne-affiche, de vouloir causer avec quelque passant de son espèce, il vous faudra vous arrêter tout aussi longtemps qu'elle, alors même que vous vous trouveriez dans un endroit où il y aurait de la crotte, ou bien dans un passage dangereux à cause des voitures ; en somme, vous n'êtes donc sorti avec cette dame que pour être

aux ordres de sa chienne... Prenez garde qu'on ne vous la fasse porter... Cela s'est vu.

En avez-vous assez? Attendez, voici le bouquet... quelque chose qui surpasse tout le reste et qui serait incroyable si nous ne l'avions pas vu, et très souvent même.

Cette adorable petite chienne, qui, à la promenade, a pu satisfaire toutes ses fantaisies, si elle est fatiguée, sa maîtresse la prend dans ses bras, la porte pour revenir, et, de temps à autre, l'animal, par reconnaissance, par attachement et surtout parce qu'on le lui a appris, allonge la tête, tend le museau et se met à lécher le visage de sa maîtresse; alors celle-ci est enchantée, attendrie, elle se laisse lécher la figure et accable l'animal des noms les plus doux pour le remercier de ses caresses.

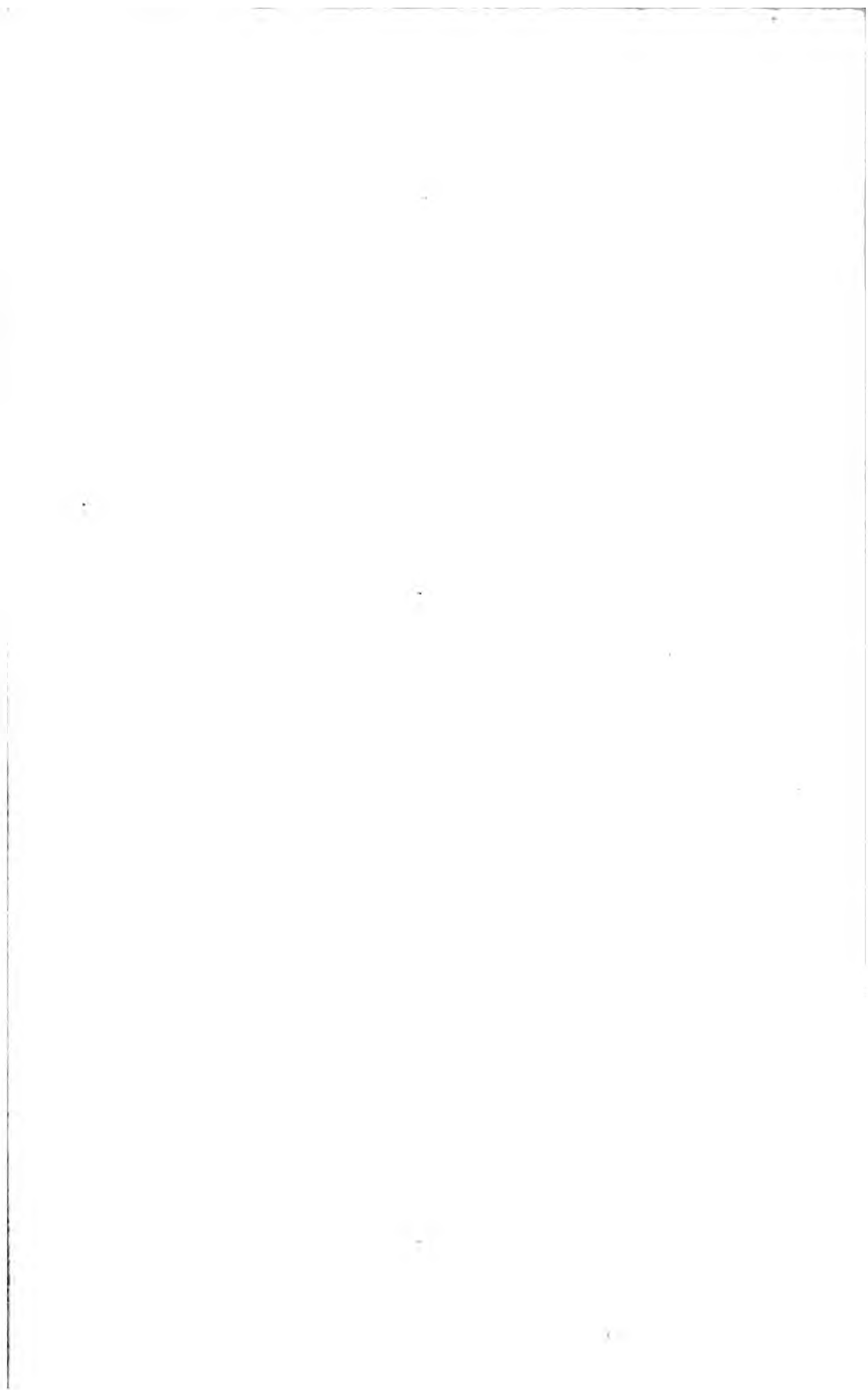
Et si vous avez l'avantage d'être bien avec cette dame, lorsque vous serez pour la quit-

ter, elle vous tendra sa figure pour que vous l'embrassiez.

En pareille circonstance, j'ai vu un jeune homme se reculer avec dégoût et dire à la dame, qui était cependant fort jolie :

« — Pardon, ma chère amie, mais je ne  
» me soucie point de toucher de mes lèvres  
» les places léchées par votre chienne qui,  
» tout à l'heure, lorsqu'elle était à terre, a  
» fait les mêmes amitiés à plusieurs de ses  
» pareils... seulement, elle ne s'adressait  
» pas à leur visage. »

La jeune dame trouva ce monsieur fort ridicule. Quant à elle, pour tout au monde, vous ne lui auriez pas fait embrasser un enfant qui aurait eu la figure un peu barbouillée.



## VIII

### **Une Maitresse.**

Le tabac et les petits chiens nous ont fait oublier Théophile Tamponnet, que nous avons laissé dans une position assez désagréable, forcé de reconduire dans un quartier perdu cette grosse dame qui prisait et l'empoisonnait avec son mouchoir.

Enfin, notre galant a terminé sa corvée. Il a mis madame Potiche rue de Lourcine, il est rentré chez lui, et peut se livrer à sa joie : il a fait une conquête... ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps ; et cette conquête est jeune, élégante, jolie et spiri-

tuelle... car Théophile a trouvé que cette dame avait beaucoup d'esprit dans la conversation. Peut-être n'était-il pas bien exigeant, ou l'amour avait prêté son charme à ce qu'il avait entendu ; ensuite, comme tout est relatif, cette dame pouvait avoir beaucoup d'esprit pour lui, et n'en aurait eu que médiocrement près d'un autre.

Le lendemain, notre galant s'est rendu chez la veuve du général Croutmann. Sa nouvelle connaissance l'accueille fort bien. Théophile méritait une récompense pour avoir, la veille, reconduit madame Potiche rue de Lourcine ; il était très amoureux et demandait beaucoup de choses. La jolie veuve ne semblait pas avoir l'intention de se montrer bien cruelle ; cependant, avant de se rendre, elle n'était pas fâchée de dicter ses conditions :

« — Si jamais j'étais assez faible pour céder au penchant de mon cœur, » dit la



veuve du général en lançant à Théophile des regards qui achevaient de lui tourner la tête, « je voudrais d'abord être bien certaine d'être aimée... »

» — Ah ! madame, vous ne pouvez pas douter des sentiments que...

» — Un moment, monsieur ; comment comprenez-vous l'amour, s'il vous plaît ? C'est que je trouve qu'il y a mille manières d'aimer : quelle est la vôtre ? »

A cette question assez insidieuse, Théophile se sentit fort embarrassé ; il avait si peu ou si mal aimé dans sa vie, qu'il ne savait pas trop lui-même quelle était sa manière. Mais, enflammé par les beaux yeux qui étaient devant lui, il répondit, en accompagnant ses paroles de profonds soupirs :

« — Ma manière d'aimer, madame, ah ! ce serait de vous répéter sans cesse que je vous adore... que jamais je n'ai rencontré

» dans le monde une femme qui pût vous  
» être comparée... ce serait de passer ma  
» vie à vos genoux, d'admirer vos yeux si  
» séduisants, si beaux ; votre bouche si ai-  
» mable, si spirituelle, votre front si noble,  
» votre main si bien faite, si blanche, votre  
» taille svelte, fine, élégante, votre... »

La jeune veuve juge convenable d'arrêter ce monsieur, qui aurait peut-être été fort en peine de savoir comment s'arrêter lui-même ; elle l'interrompt par un grand éclat de rire, en s'écriant :

« — Ah ! monsieur, s'il vous fallait passer  
» votre vie comme vous venez de le dire, je  
» cesserais bientôt de vous paraître jolie, et  
» mes faibles attraits, que vous avez la bonté  
» de louer en ce moment, perdraient chaque  
» jour de leur charme à vos yeux.

» — Pouvez-vous croire, chère madame  
» de Crout...

» — Appelez-moi Alphonsine ; c'est mon

» petit nom, je vous permets de me le donner.

» — Ah ! que vous êtes bonne !... Pouvez-vous croire, séduisante Alphonsine, qu'on puisse cesser de...

» — Pardon, monsieur ; mais jusqu'à présent vous avez fait des serments, des protestations, comme tous les hommes en sont lorsqu'ils veulent persuader à une femme qu'ils l'aiment et lui seront fidèles : moi, je trouve cela très vague, et ce n'est pas de cette manière que l'on prouve à une dame qu'on a véritablement un profond attachement pour elle.

» — Ah ! ce n'est pas de cette manière...

» — Non, monsieur. Si vous vous voulez me le permettre, je vous dirai, moi, comment il faut qu'on se conduise avec une femme pour qu'elle croie à votre amour.

» — Dites, madame, dites, je vous en prie;



» je ne perdrai pas un mot, car c'est une le-  
» çon dont j'espère profiter.

» — Monsieur, la meilleure manière de  
» prouver à une femme qu'on l'aime, c'est  
» assurément de chercher à la rendre heu-  
» reuse ; car il ne suffit pas que votre amour  
» vous rende heureux, vous, ceci serait de  
» l'égoïsme ; il faut, avant tout, qu'il fasse le  
» bonheur de votre amie : ce sera le plus sûr  
» moyen de vous l'attacher. Rendre une  
» femme heureuse n'est pas une chose bien  
» difficile ; que faut-il pour cela ? Contenter  
» tous ses goûts, satisfaire tous ses désirs.  
» être toujours aux petits soins près d'elle ;  
» lui donner tous les chiffons, tous les bijoux  
» dont elle peut avoir envie ; être soumis à  
» ses volontés, et surtout ne prendre au-  
» cune distraction, aucun plaisir sans elle.  
» voilà, monsieur, la bonne manière d'ai-  
» mer. »

Théophile a écouté la veuve du général

CROUTMANN avec beaucoup plus d'attention qu'il n'en avait jadis pour écouter son professeur, ce digne M. Muséum. Lorsque la jolie dame a cessé de parler, il lui prend la main qu'il porte sur son cœur, en disant :

« — Tout ce que vous venez de me dire  
» est gravé là... je n'en ai pas perdu un  
» mot !

» — Et ferez-vous tout cela... si on a la  
» faiblesse de vous aimer ?

» — Je le ferai, je le jure sur...

» — Point de serment ! En amour ils n'ont  
» jamais servi à rien. Mais prenez garde, ne  
» vous engagez point légèrement, je suis  
» peut-être un peu exigeante.

» — Vous ne le serez jamais trop.

» — Songez que je ne suis pas de ces fem-  
» que l'on prend et que l'on quitte comme  
» un vêtement à la mode !

» — Ah ! madame, me croyez-vous capa-

» ble de vous comparer à quelque chose  
» que l'on quitte facilement ?

» — Je porte un nom honorable, j'ai une  
» position dans le monde... Je ne suis point  
» une grisette, monsieur.

» — Vous en êtes à cent lieues, madame ! »

Madame Croutmann ayant bien fait toutes ses conditions, toutes ses réserves, Théophile ayant adhéré à tout, l'affaire ne pouvait pas manquer de s'arranger.

Au bout de quelques jours, Tamponnet se promenait la tête haute, le nez au vent, se dandinant tant soit peu sur les hanches ; enfin, il avait cet air satisfait, conquérant, d'un homme qui a une jolie maîtresse et qui n'est pas habitué à ces choses-là.

Il rencontre un matin son ami Badinet ; celui-ci sourit de loin en l'apercevant et lui dit en l'abordant :

« — Diable ! mais, nous avons un air de  
» triomphateur aujourd'hui !... Je gage que



» tu as maintenant plus de bonnes fortunes  
» que tu n'en veux ?

» — En effet, cher ami... j'en ai, pas plus  
» que je n'en veux, car je n'en ai qu'une,  
» mais elle suffit à mon bonheur... Ah ! Ba-  
» dinet, si tu savais combien je suis heu-  
» reux... Une femme charmante, une femme  
» très-distinguée, veuve d'un général qui  
» avait laissé la moitié de sa personne sur  
» des champs de bataille... Le fameux géné-  
» ral Croutmann qui a eu un œil emporté par  
» un boulet de canon...

» — Par un boulet!... Et le boulet n'a  
» touché qu'à l'œil!... Il fallait qu'il fût bien  
» petit ce boulet-là. Demande donc à ta gé-  
» nérale de quel calibre il était...

» — Ah ! Badinet, si tu vas déjà commen-  
» cer à te moquer, je ne te conte plus rien...  
» Tous les jours on dit... un boulet... et cela  
» signifie un éclat de bombe.



» — A la bonne heure ! je te passe un éclat  
» de bombe.

» — Enfin, mon cher, une veuve et une  
» femme jolie, pleine d'esprit, très bien éle-  
» vée ; on voit qu'elle a reçu une brillante  
» éducation.

» — Elle est musicienne ?

» — Elle a une voix délicieuse, elle voca-  
» lise supérieurement.

» — Elle touche du piano ?

» — Elle en touchera dès que je lui en au-  
» rai donné un.

» — Ah ! il paraît que tu fais des ca-  
» deaux...

» — Oh ! que c'est joli !... Ta réflexion est  
» bien bonne. Est-ce que tu as eu des maî-  
» tresses auxquelles tu n'as pas fait de ca-  
» deaux, toi ?

» — Mais, oui, quelquefois... souvent mê-  
» me... J'en fais assez volontiers à celles qui

» ne m'en demandent pas, mais rarement à  
» celles qui en veulent.

» — Je ne m'étonne plus si tu n'inspires  
» jamais une passion profonde...

» — Pauvre Théophile... tu me fais rire...  
» C'est donc une passion que tu as inspirée,  
» toi ?

» — Oui, mon cher, on m'adore !... On ne  
» peut pas se passer de moi ; je mène l'exis-  
» tence la plus riante. Sans cesse aux spec-  
» tacles, à la promenade, en calèche aux  
» bois, ensuite nous dînons chez les meil-  
» leurs restaurateurs.

» — Cela doit te coûter un peu cher, cette  
» maîtresse-là... Viens donc déjeuner avec  
» moi, tu me conteras où tu en as fait la  
» connaissance.

» — Mon ami, ce serait avec plaisir, mais  
» cela m'est impossible, Alphonsine... c'est  
» le nom de mon adorée, m'a fait promettre

» de la mener ce matin au Jardin des Plantes  
» pour voir les bêtes à cornes.

» — Tu l'y mèneras demain.

» — Oh ! non pas !... Demain nous avons  
» l'emploi de notre journée ; nous devons al-  
» ler aux Gobelins... le jour suivant aux  
» Invalides...

» — Viens donc toujours, tu arriveras un  
» peu plus tard, voilà tout... D'ailleurs, des  
» bêtes à cornes on en voit partout ; il n'y a  
» pas besoin d'aller au Jardin des Plantes  
» pour cela.

» — Mon cher Badinet, je te répète que je  
» ne puis accepter ton invitation ; il faut  
» même que je te quitte, car avant d'aller  
» prendre Alphonsine, il faut que j'aille cher-  
» cher son amie, madame Potiche, qui vient  
» avec nous.

» — Madame Potiche ! quelle est cette  
» chinoiserie-là ?

» — Ce n'est point une chinoiserie, c'est

» une dame fort respectable et très puis-  
» sante, qui a eu deux maris et des mal-  
» heurs... Qui a essuyé des banqueroutes et  
» des revers... Elle servait de Mentor à Al-  
» phonsine, depuis que celle-ci avait eu la  
» douleur de perdre le général Croutmann...  
» Alphonsine aime beaucoup madame Poti-  
» che, elle a pour elle une foule d'égards, de  
» petits soins, de prévenances... J'ai même  
» cru remarquer qu'elle lui donne ses vieilles  
» robes, dont cette dame se fait des neuves...  
» Qu'est-ce que tu as donc encore à rire?...  
» Tu es terrible pour cela, Badinet, tu ris  
» souvent quand on te parle...

» — Je songeais à ton bonheur, si tu pro-  
» mènes cette madame Potiche avec ta maî-  
» tresse.

» — Mais oui, Alphonsine tient à l'emme-  
» ner avec nous... pour le *décorum* ; moi, j'a-  
» voue, entre nous, que je m'en passerais  
» volontiers... que même j'aimerais autant

» n'avoir au bras que ma douce amie... Ce  
» n'est pas que madame Potiche soit incom-  
» mode en société... au contraire, c'est une  
» femme qui fait tout ce qu'on veut... qui s'a-  
» muse partout... surtout dans les restau-  
» rants... Elle a un appétit magnifique ; rien  
» ne lui fait mal... Elle n'a pas plutôt fini de  
» dîner qu'elle recommencerait... Mais, ce  
» que je n'aime guère, c'est qu'elle prend  
» du tabac...

» — Ah ! elle prise...

» — Comme le roi de Prusse.

» — Ton Alphonsine doit fumer, alors ?

» — Des cigarettes seulement, vers la fin  
» du dîner.

» — Comment fais-tu, toi, qui ne fumes  
» pas, qui détestais l'odeur du tabac ?

» — Je m'y fais... Je commence même à  
» fumer le tiers d'un cigarre... Ah ! mon ami,  
» l'amour fait faire bien des choses !

» — Oui, c'est vrai, il fait fumer surtout.

» — Adieu, Badinet, je te quitte... Je vais  
» chercher l'amie d'Alphonsine. A propos,  
» et toi, es-tu toujours avec cette jolie brune  
» que tu avais au bras la dernière fois que je  
» t'ai rencontré aux Champs-Élysées?...

» — Avec Ernestine?

» — J'ignore si elle se nommait Ernestine.

» — Ah! mon cher ami, j'en ai changé  
» bien des fois depuis ce temps-là.

» — Je te souhaite beaucoup de plaisir,  
» moderne Joconde.

» — Viens donc déjeuner... »

Pour toute réponse, Théophile serre la  
main de son ami et s'éloigne en courant,  
parce qu'il a peur d'être en retard.





## IX

### **Madame Potiche.**

Un mois environ après cette entrevue des deux amis, Badinet rencontre encore Théophile sur les boulevards ; mais cette fois, celui-ci a les deux bras pris ; à la gauche, du côté du cœur, il tient sa conquête, sa belle Alphonsine, qui est mise avec autant de goût que d'élégance, et semble s'occuper beaucoup de l'effet que produit sa toilette sur les personnes qui passent.

A sa droite, Théophile tient madame Potiche, l'énorme dame, dont le nez bourré de tabac ressemble à une pipe que l'on voudrait

allumer, a une robe trop étroite pour son embonpoint, et trop courte par devant, ce qui laisse voir un bas mal tiré et n'empêche point cette dame de se carrer dedans, et d'avoir en marchant un laisser-aller qui doit bien fatiguer le bras de son cavalier.

Celui-ci fait une assez triste mine entre ces deux dames; sa physionomie est celle de quelqu'un qui s'ennuie horriblement et fait ce qu'il peut pour avoir l'air de s'amuser. Il parle de temps à autre à sa dame de gauche qui ne l'écoute guère, et il ne répond pas à sa dame de droite qui lui parle toujours. En apercevant son ami Badinet, qui le salue d'un air goguenard, il s'efforce de lui sourire et ne serait pas fâché de s'arrêter un moment pour lui parler, mais on le tire à gauche et à droite, il faut qu'il continue de marcher; il n'y a pas moyen de résister à ces deux courants qui l'entraînent.

« — Pourquoi donc vous arrêtez-vous ?

» mon bon , » demande Alphonsine, tout en faisant avancer son cavalier.

» — Ma chère amie, c'est que je venais  
» d'apercevoir un de mes amis... Badinet,  
» dont je vous ai parlé quelquefois...

» — Ah! ce monsieur qui vous a ri au nez  
» en passant... C'est votre ami Badinet... il  
» me déplait horriblement cet homme-là...  
» il s'est à peine incliné devant moi... Quel  
» mauvais genre... J'espère que vous n'allez  
» plus avec ce monsieur-là...

» — Quand voulez-vous que j'y aille?  
» douce amie, puisque je suis sans cesse avec  
» vous...

» — Pas encore assez peut-être... Vous  
» étiez d'une demi-heure en retard ce ma-  
» tin... Vous avez fait attendre madame Po-  
» tiche...

» — C'est la faute de mon tailleur... J'at-  
» tendais un habit...

» — Vaines défaites ! vous n'avez pas qu'un  
» habit.

» — Je voulais me parer... pour vous plai-  
» re... et puis votre amie demeure si loin...  
» rue de Lourcine... près d'une lieue de  
» chez vous... Cela fait perdre bien du  
» temps.

» — Vous avez raison, mon bon, et je  
» comprends votre idée, il faut faire démé-  
» nager cette excellente amie ; dès demain,  
» nous lui chercherons un logement dans  
» mon quartier... dans ma rue, s'il y en a...  
» Ah ! il me semble que dans ma maison mê-  
» me, il se trouve, en ce moment, quelques  
» petits appartements vacants... Je m'en in-  
» formerai en rentrant... Entends-tu, ma-  
» dame Potiche, je vais te loger dans ma  
» maison... C'est une idée de Théophile,  
» n'est-ce pas que c'est gentil d'avoir pensé à  
» cela ? »

Théophile qui n'avait pas eu un seul ins-

tant cette pensée, voudrait s'être mordu la langue quand il s'est plaint de l'éloignement de la rue de Lourcine ; mais il n'y a plus moyen de revenir là-dessus, et déjà madame Potiche, qui s'est penchée vers lui, s'appuie encore plus sur son bras ; et lui dit avec le nazillement qui lui est habituel :

« — Ah ! oui, que vous êtes un homme aimable, autant que mon second mari, s'il était *possiblement* permis de lui ressembler ; voyez-vous, il y en a bien *d'aucuns* qui m'ont fait la cour *de depuis* mon veuvage, mais je *leur z'y ai dit* à tous : Vous êtes à cent piques de mon défunt... le second, entendons-nous... Voulez-vous une prise, cher ami, ça *corrompt* l'air ?

» — Merci, madame, je n'en use pas.

» — Ah ! que vous avez tort... ça fait tant de plaisir à ce pauvre nez... et c'est mé-lodieux pour la tête. Autrefois, je *jouissais* d'une mauvaise santé... j'étais *monrose* toute

» la journée, je couvais une *névralgiste*...  
» Depuis que je me suis abandonnée au ta-  
» bac, je suis une vraie porte Saint-De-  
» nis !... »

Théophile écoutait tout cela d'un air pi-  
teux, en se disant : « Et je suis cause qu'elle  
» va venir demeurer dans la même maison  
» qu'Alphonsine... Je voyais madame Poti-  
» che six ou sept heures par jour, c'était ce-  
» pendant bien assez !... S'il me faut l'enten-  
» dre toute la journée, ce sera bien fatigant,  
» L'amitié est une belle chose, mais Alphon-  
» sine la pousse trop loin. »

Et quelques mois plus tard, Théophile  
Tamponnet passait dans la rue, mais il n'a-  
vait plus le nez au vent et la démarche lé-  
gère ; il ne sautillait plus d'une jambe sur  
l'autre et n'avait plus son chapeau posé sur le  
côté ; il marchait lentement, pesamment,  
d'un air préoccupé, la mine refrognée, la  
tête baissée, les regards sur ses souliers, si

bien qu'il venait de se jeter dans un monsieur qu'il n'avait pas aperçu et allait lui demander excuse, quand une voix bien connue lui dit :

« — Eh ! mon Dieu, mon pauvre Théophile, où donc vas-tu comme cela, tu ne vois pas même tes amis !

» — Tiens, c'est Badinet ! bonjour Badinet.

» — Bonjour ; que t'est-il donc arrivé... tu es changé, pâli, maigri, jauni ?...

» — Tu crois... c'est possible... il ne m'est rien arrivé...

» Es-tu toujours le plus heureux des hommes ?

» Je suis toujours adoré d'Alphonsine...

» — La veuve du général ?... Tu es toujours avec la même ?

» — Il est extraordinaire !.. est-ce que je change, moi, et d'ailleurs, je le voudrais,



» que je ne le... Enfin, pourquoi me deman-  
» des-tu cela ?

» — D'abord, c'est qu'à te regarder tout à  
» l'heure, tu m'avais l'air heureux comme un  
» oiseau qui apprend à nager!... Ensuite,  
» c'est que je me suis amusé à prendre quel-  
» ques informations sur ta superbe conquê-  
» te... Personne au ministère de la guerre  
» n'a jamais entendu parler du général Crout-  
» mann... qui a eu l'œil emporté par un bou-  
» let... première blague de ta conquête.

» — Il serait possible!...

» — Ensuite, cette madame Potiche à  
» laquelle elle témoigne tant d'amitié, c'est sa  
» mère; une ancienne figurante d'un théâtre  
» des boulevards, qui a été mise à la retraite  
» parce qu'elle ne pouvait plus passer entre  
» deux coulisses.

» — Ah bah!...

» — Seconde blague; ensuite, la grande  
» dame a voulu aussi être au théâtre, elle

» a débuté au Vaudeville ; mais comme elle  
» chantait faux et ne pouvait pas dire trois  
» mots sans consulter le souffleur, on l'a en-  
» gagée... à renoncer au théâtre.

» — Tu me confonds, les bras m'en tom-  
» bent...

» Troisième blague ; ce que je t'en dis ,  
» moi, mon pauvre ami, ce n'est pas pour  
» mépriser ta conquête... je m'en garderais  
» bien ; d'abord quand une femme est jolie et  
» qu'elle n'a pas la prétention d'être autre  
» chose que notre maîtresse... qu'importe  
» sa naissance... nous avons eu des rois qui  
» ont pris leurs favorites dans des rangs très  
» modestes, je ne vois pas pourquoi un sim-  
» ple bourgeois, un rentier, rougirait d'en  
» choisir une parmi les figurantes d'un théâ-  
» tre... La beauté justifie tout, car chez les  
» femmes la beauté fait le succès. Ton Al-  
» phonsine s'est donnée à toi pour la veuve  
» d'un général... ceci est un petit stratagème

» de comédie qui lui aura été soufflé par la  
» respectable Potiche. Pourquoi ne fais-tu  
» pas comme moi : lorsqu'une jolie femme  
» veut me raconter son histoire, ses mal-  
» heurs (car il leur est toujours arrivé bien  
» des malheurs), je l'interromps sur-le-champ,  
» en lui disant : « Ma chère amie le passé ne  
» me regarde point, je ne veux pas m'en oc-  
» cuper, tâchez de faire comme moi et de  
» l'oublier ; de cette façon, cela met ces da-  
» mes dans l'impossibilité de nous débiter  
» une foule de choses fantastiques et mira-  
» culeuses, dans le genre du boulet qui avait  
» emporté un œil au général Croutmann. »  
» Ce pauvre Théophile ! C'est égal,  
» tu es plus maigre et moins joyeux qu'il y a  
» six mois. Pour t'égayer un peu, viens dîner  
» avec moi... J'ai une partie charmante à te  
» proposer... une jeune personne que je cour-  
» tise, et qui est dans la confection... »

» — Qu'est-ce que c'est que ça, la confec-  
» tion ?

» — C'est tout ce qu'on veut, pourvu que  
» ce soit une chose faite.

» — Alors, ta jeune personne est une  
» chose faite.

» — Très-bien faite même... taille de  
» guêpe... la jambe fine, le pied cambré...  
» enfin, une charmante petite femme... Eh  
» bien ! elle doit venir dîner avec moi au-  
» jourd'hui à la campagne, mais elle n'a ac-  
» cepté qu'à la condition d'amener avec elle  
» une de ses amies, qui est également dans  
» la confection ; moi, je ferai comme elle,  
» j'amènerai un ami... Voilà une occasion  
» pour te distraire...

» — Oui, je conviens que c'est très sédui-  
» sant... mais il n'y a pas moyen... je ne  
» puis aller dîner avec toi et tes... confec-  
» tionneuses...

» — Et pourquoi donc... n'es-tu pas ton  
» maître?...

» — Non... j'avoue que je ne le suis pas  
» du tout... j'ai promis à Alphonsine de la  
» mener dîner aujourd'hui à Bercy avec ma-  
» dame Potiche pour y manger de la véri-  
» table matelotte à la marinière... Madame  
» Potiche est folle de l'anguille en matelotte,  
» il paraît qu'elle en mange jusqu'à dix tron-  
» çons...

» — Au lieu de mener aujourd'hui tes  
» dames à Bercy, ne les y conduis que de-  
» main, tu feras manger trois mètres d'an-  
» guille à madame Potiche pour la dédom-  
» mager de ce léger retard... mais aujour-  
» d'hui tu passeras une journée délicieuse,  
» amusante, cela te changera.

» — Cela ne se peut pas... Tu ignores jus-  
» qu'à quel point je suis adoré d'Alphon-  
» sine... Lorsque dans la journée je suis en  
» retard d'un quart d'heure pour aller chez

» elle, je la trouve inquiète, désolée; elle  
» tient son flacon sous son nez pour ne pas  
» se trouver mal...

» — Quatrième blague.

» — Je t'assure que sa figure est boule-  
» versée... Tiens, je vais te citer un fait à  
» l'appui : dernièrement, je devais aller  
» chez Alphonsine le soir prendre le thé et  
» faire le piquet de madame Potiche.

» — Ah! tu fais aussi le piquet de ma-  
» dame Potiche, décidément tu as tous les  
» plaisirs imaginables!

» — Je devais donc m'y rendre à huit  
» heures. Mais ce jour-là, après mon dîner,  
» je me sens pris d'un malaise, de douleurs  
» dans la région de l'abdomen; je me dis,  
» promenons-nous, cela se passera. Je me  
» promène assez longtemps, et cela ne se  
» passe pas; ma foi, je pense que ce que j'ai  
» de mieux à faire est de rentrer chez moi et  
» de me coucher. Je rentre, mon concierge



» m'apprend que madame Potiche est venue  
» me demander. Bon, me dis-je, j'aurai une  
» scène demain. C'est égal, je vais me cou-  
» cher. Le lendemain, à cinq heures du ma-  
» tin, on sonnait à ma porte, il ne faisait pas  
» encore jour. Je me dis : « C'est inconve-  
» nant de venir sonner chez quelqu'un aussi  
» matin que cela... C'est un ramoneur ou un  
» porteur d'eau qui se trompe, sans doute,  
» ne nous dérangeons pas. » Là-dessus, je  
» me retourne sur mon oreiller et tâche de  
» me rendormir, mais pas moyen ; la mau-  
» dite sonnette ne tarde pas à tinter de nou-  
» veau ; j'essaie de fourrer ma tête sous ma  
» couverture pour ne pas l'entendre... Bath !  
» la sonnerie redouble, on y met de l'achar-  
» nement et presque de la fureur ; craignant  
» pour mon cordon, je me décide à aller ou-  
» vrir ; je m'élançe dans un fort simple appa-  
» reil. Ah ! si fait... j'avais pris à la hâte mes  
» bretelles, je ne sais pas trop pourquoi



» faire , puisqu'elles n'avaient rien à... rete-  
» nir... Enfin , j'avais mes bretelles ; j'ouvre  
» ma porte... qu'est-ce que je vois ? madame  
» Potiche... pleurant dans son mouchoir à  
» tabac , poussant des gémissements dignes  
» du bœuf gras , et murmurant au milieu de  
» ses sanglots : — Il est mort ; bien sûr que  
» ce pauvre M. Tamponnet doit être mort :  
» il aura z'évu cette nuit une *conjuración* céré-  
» brale , ou quelque autre maladie fou-  
» droyante dans ce genre-là !... Quelle perte  
» pour Alphonsine... un homme qui était une  
» crème... qui *égalisait* presque mon se-  
» cond !

» Ma porte , en s'ouvrant , mit un terme  
» à toutes ces doléances ; en m'apercevant ,  
» madame Potiche poussa un cri tout à fait  
» dramatique ; puis elle se jeta dans mes  
» bras , me pressa contre son sein. J'avais  
» beau lui dire : — Prenez garde , madame ,  
» je ne suis pas habillé... je n'ai que mes

» bretelles ; laissez-moi aller passer quelque  
» chose dessous!... — Elle ne m'écoutait  
» pas et me serrait plus fort... Je t'assure  
» que j'étais dans une situation bien critique.  
» Enfin , l'arrivée d'un porteur d'eau fit lâ-  
» cher prise à cette dame , et lorsque je me  
» rendis chez Alphonsine , je la trouvai telle-  
» ment affectée , tellement abattue par l'in-  
» quiétude que je lui avais causée , que je ne  
» parvins à la calmer qu'en lui promettant  
» pour le jour même un fort beau châle en  
» crêpe de Chine , dont elle avait envie de-  
» puis quelque temps. Maintenant , Badinet ,  
» tu comprends pourquoi je n'accepte pas la  
» partie carrée que tu me proposes pour au-  
» jourd'hui. Si je n'allais pas chercher ces  
» dames pour les mener dîner à Bercy , je  
» serais exposé à recevoir demain matin une  
» visite de madame Potiche , et je t'avoue  
» que cela me fait trembler d'avance... Que  
» veux-tu?... Alphonsine ne peut plus se

» passer de moi !... Si elle était une journée  
» entière sans me voir elle en mourrait !...

» — Ou il te faudrait lui donner un cache-  
» mire pour la guérir... et je conçois que  
» c'est fort cher d'être adoré comme cela...  
» Mon pauvre Théophile... tu me fais de la  
» peine... et tu me donnes envie de rire...  
» Enfin si c'est ton plaisir de vivre comme  
» cela... tu es le maître. Adieu, cher ami, je  
» te jure que je n'envie pas ton bonheur. »

Et Badinet s'est éloigné après avoir serré la main de Théophile, qui murmure : « Je  
» le crois bien qu'il n'envie pas mon  
» bonheur... Je voudrais bien m'en débar-  
» rasser, moi, de mon bonheur... J'en ai  
» par-dessus la tête de mon bonheur... Je  
» n'ai pas voulu en convenir devant lui,  
» mais je commence à trouver Alphonsine  
» par trop exigeante, et madame Potiche  
» produit sur moi le même effet que l'ombre  
» de *Banquo* sur *Macbeth*... si ce n'est qu'elle

» ne ressemble pas du tout à une ombre...  
» Ah! oui, il avait raison. Au lieu d'avoir  
» une maîtresse en titre... ce doit être infini-  
» ment plus agréable d'en avoir la monnaie,  
» de papillonner... de voltiger... Mais j'ap-  
» proche de la quarantaine... et il est assez  
» difficile de commencer si tard le métier de  
» zéphir. »

## X

### Une petite Loge.

Pendant quelques mois encore , Théophile continue à promener son Alphonsine encadrée par madame Potiche ; mais chaque jour la charge lui semblait plus lourde. Depuis que la grosse dame avait quitté la rue de Lourcine pour venir demeurer dans la même maison que la jeune veuve , elle était de toutes les parties , de tous les dîners , de toutes les promenades. Théophile dépensait beaucoup d'argent ; à la vérité , il avait des rentes , mais il ne voulait pas toucher à son capital , et madame Potiche , dont l'appétit

était effrayant , et qui occupait à elle seule deux places dans une loge , et tout le fond d'une voiture , lui coûtait presque autant qu'une seconde maîtresse.

Un soir, poussé à bout par les exigences de sa veuve, et l'odeur du mouchoir à tabac de son amie, Théophile, qui devait conduire Alphonsine au spectacle, a soin de louer une loge dans laquelle on ne peut tenir que deux. Au moment de partir, voyant arriver madame Potiche avec son chapeau et son châle, Théophile s'arme de courage et lui dit, en s'efforçant de dissimuler le tremblement de sa voix :

« — Il me semble, madame, que vous avez  
» pris une peine inutile... A quoi bon avoir  
» fait cette toilette ? à moins que vous n'ayez  
» des projets que j'ignore... Mais nous ne  
» pouvons pas vous emmener avec nous  
» au spectacle... La loge que j'ai louée n'est  
» que de deux places... Je n'en ai pu avoir

» de plus grande... Elles étaient toutes rete-  
» nues.»

L'énorme dame s'arrête au milieu du salon, tourne son nez et sa bouche, comme si elle essayait de mettre l'un dans l'autre, et regarde sa jeune amie d'un air qui signifie :  
« Qu'est-ce que tu dis de cela ? »

Mais la jolie Alphonsine, qui est alors occupée à se regarder dans une glace, continue à se sourire et fait un léger mouvement d'épaules en disant à cette dame :

« — Te voilà toute consternée, ma pauvre  
» Potiche; mais est-ce que tu écoutes Théo-  
» phile ? est-ce que tu ne vois pas qu'il vient  
» de dire cela pour se moquer de toi, pour  
» t'attraper... Par exemple!... une loge où  
» l'on ne tiendrait que deux... Je voudrais  
» bien voir cela... C'est une mauvaise plai-  
» santerie...

» — Je vous assure, Alphonsine, que c'est  
» la vérité... Dans tous les théâtres, il y a



» comme cela des petites loges... pour deux..  
» Et c'est très-suffisant quand on n'y va que  
» deux...

» — Mais vous savez bien, monsieur, que  
» nous sommes trois, nous ; ce n'est donc  
» pas une de ces loges-là que vous devez  
» prendre.

» — Nous sommes trois... parce que nous  
» emmenons toujours madame ; mais en ne  
» l'emmenant pas, nous ne serons que deux.»

Madame Potiche tire sa tabatière de sa poche et se bourre le nez de tabac, en laissant entendre un grognement sourd qui ressemble assez à celui d'un chien qui se dispose à mordre.

La belle Alphonsine jette sur son amant un regard dans lequel il y a tout à la fois de la surprise, de l'indignation et du dépit. Elle lui dit enfin, en pesant sur chacune de ses paroles :

« — Est-ce que vous ne vous souvenez

» plus, monsieur, de tout ce que je vous ai  
» dit, avant de consentir à vous recevoir  
» chez moi ? Est-ce qu'il n'est pas bien en-  
» tendu, bien convenu que vous devez sa-  
» tisfaire tous mes désirs ? Depuis que je  
» vous connais, monsieur, il me semble que  
» je n'ai point abusé de cet article de notre  
» traité... Il vous serait difficile de trouver  
» une femme plus modeste dans ses fantai-  
» sies. Vous ai-je demandé une voiture...  
» des diamants ?

» — Je vous avais fait connaître l'état de  
» ma fortune, chère amie, et si vous aviez  
» demandé tout cela, vous saviez bien que je  
» n'aurais pas pu vous le donner sans me  
» ruiner.

» — Eh ! monsieur, est-ce que les femmes  
» ont l'habitude de s'arrêter à de telles con-  
» sidérations... Si je vous avais ruiné, vous  
» m'aimeriez davantage ; vous trembleriez  
» de me perdre... Mais non, monsieur tombe

» sur une femme comme il y en a fort peu ,  
» j'ose le croire..., sur une femme qui se  
» contente d'une toilette ordinaire , d'un  
» coupé qu'on prend à l'heure, d'une loge  
» au spectacle lorsqu'il y a une pièce en  
» vogue..., et parce que je tiens à emmener  
» mon amie avec moi , une amie sincère qui  
» m'a consolée dans ma douleur lorsque  
» je perdis le général Croutmann ! »

Ici, Théophile murmure quelques phrases entre ses dents, mais il les dit si bas, que sa maîtresse ne peut pas les entendre. Celle-ci continue :

« — Voilà monsieur qui se permet d'y  
» trouver à redire..., et qui loue une loge  
» dans laquelle on ne tient que deux... Ah !  
» fi... fi... Cela est cuistre, cela est pleutre...,  
» cela est rat. »

Madame Potiche, qui jusque là s'est contentée de prendre du tabac et de grogner, s'empresse d'ajouter :

« — Moi, ce n'est pas que je *tinsse* au  
» spectacle, *formidablement!*... Mon Dieu,  
» j'en ai tant vu de ces pièces de théâtre...  
» Je suis bien blasée sur tout ça... C'est  
» presque toujours les mêmes bêtises... Mais  
» c'est l'histoire d'être avec madame de  
» Croutmann et de passer sa soirée... En-  
» suite, pour une pauvre petite place qu'il  
» me faut..., on se gêne un peu...

» — Assez, madame Potiche, assez ! » s'é-  
crie Alphonsine en prenant un air de fierté.  
« Tu n'as pas besoin de dire tout cela... Il  
» me semble qu'il doit suffire que cela  
« me plaise. Voyons cette loge, monsieur,  
« s'il vous plaît... Que je m'assure si en  
« effet elle ne contient que deux places. »

Théophile présente à Alphonsine le cou-  
pon de sa petite loge. Celle-ci le lit, puis le  
fourre dans son corset en disant :

« — C'est vrai, ce n'est qu'une loge de  
» deux places. Eh bien ! viens, madame Po-

» tiche ; monsieur trouvera bien à se placer  
» ailleurs dans la salle. Partons, nous som-  
» mes déjà en retard. »

En disant ces mots, la jolie femme sort avec son amie, qui dit tout bas à Théophile en passant près de lui :

« — Prenez garde, vous lui avez donné ses  
» nerfs... Elle est susceptible de se trouver  
» mal dans un entr'acte ; si elle *s'évanouite*,  
» je vous donne ma malédiction. »

Théophile est demeuré tout étonné en voyant sa maîtresse qui s'éloigne avec sa grosse amie, en emportant le coupon de la petite loge. Il se décide cependant à suivre ces dames, mais elles sont déjà montées en voiture et parties ; il se demande alors s'il se rendra au spectacle ; après avoir hésité quelque temps, il s'y rend à pied. Il prend une place au bureau ; mais la salle était pleine, à peine si un homme pouvait trouver à se glisser à l'entrée de l'orchestre ou des

galeries, et encore fallait-il s'y tenir debout, parce qu'il n'y avait plus moyen d'y mettre de tabourets.

Cependant Théophile s'est fait ouvrir l'entrée du balcon du côté opposé à la loge qu'il avait louée, de là il aperçoit Alphonsine et madame Potiche qui se carrent dans leurs fauteuils, tandis que lui, pressé, poussé à droite et à gauche, est obligé de se hisser sur ses pointes pour apercevoir le trou du souffleur. Dans cette position fatigante, il lui semble voir sa maîtresse qui le lorgne et se met ensuite à rire en regardant madame Potiche.

Théophile n'y tient plus, il quitte le balcon, et va se faire ouvrir la loge qu'il a louée et dans laquelle, à la rigueur, on peut tenir trois en faisant mettre un tabouret, tout au fond.

Les deux dames se retournent. Alphonsine



regarde Théophile comme si c'était un étranger, en lui disant :

« — Que voulez-vous, monsieur ?

» — Comment, ce que je veux ? mais une  
» petite place ici, derrière vous... je ne  
» puis en trouver nulle part ; à l'entrée du  
» balcon il faut se tenir debout, et je ne  
» peux pas rester debout longtemps, cela  
» me donne des crampes dans les mollets.

» — Mais, monsieur, vous savez bien que  
» cette loge n'est que pour deux personnes,  
» on ne peut pas y être trois.

» — Je mettrai le tabouret tout contre la  
» porte... et en tenant mes jambes en tra-  
» vers, je tiendrai...

» — Non, monsieur, je ne le veux pas,  
» vous aurez beau mettre vos jambes en tra-  
» vers, nous les aurons dans le dos... com-  
» me ce serait amusant d'avoir quelqu'un  
» sur le dos tout le temps du spectacle !



» — Mais, madame, puisqu'il n'y a pas  
» une seule place ailleurs...

» — J'en suis fâchée, monsieur, mais il  
» n'y en a pas pour vous dans cette loge, cela  
» vous apprendra à en louer d'aussi petite.

» — C'est votre dernier mot, madame ? »

Alphonsine s'est retournée du côté du public et ne répond plus à Théophile, alors madame Potiche lui présente sa tabatière tout ouverte, en lui disant :

« — Ils sont tous, dans cette salle, serrés  
» comme des sardines... Si vous alliez voir  
» dans *l'orchestration* de la musique, ça se  
» fait, on se fourre derrière un gros violon...  
» on entend très-bien. Voulez-vous une  
» prise ?... c'est du caporal... je le préfère  
» à la civette. »

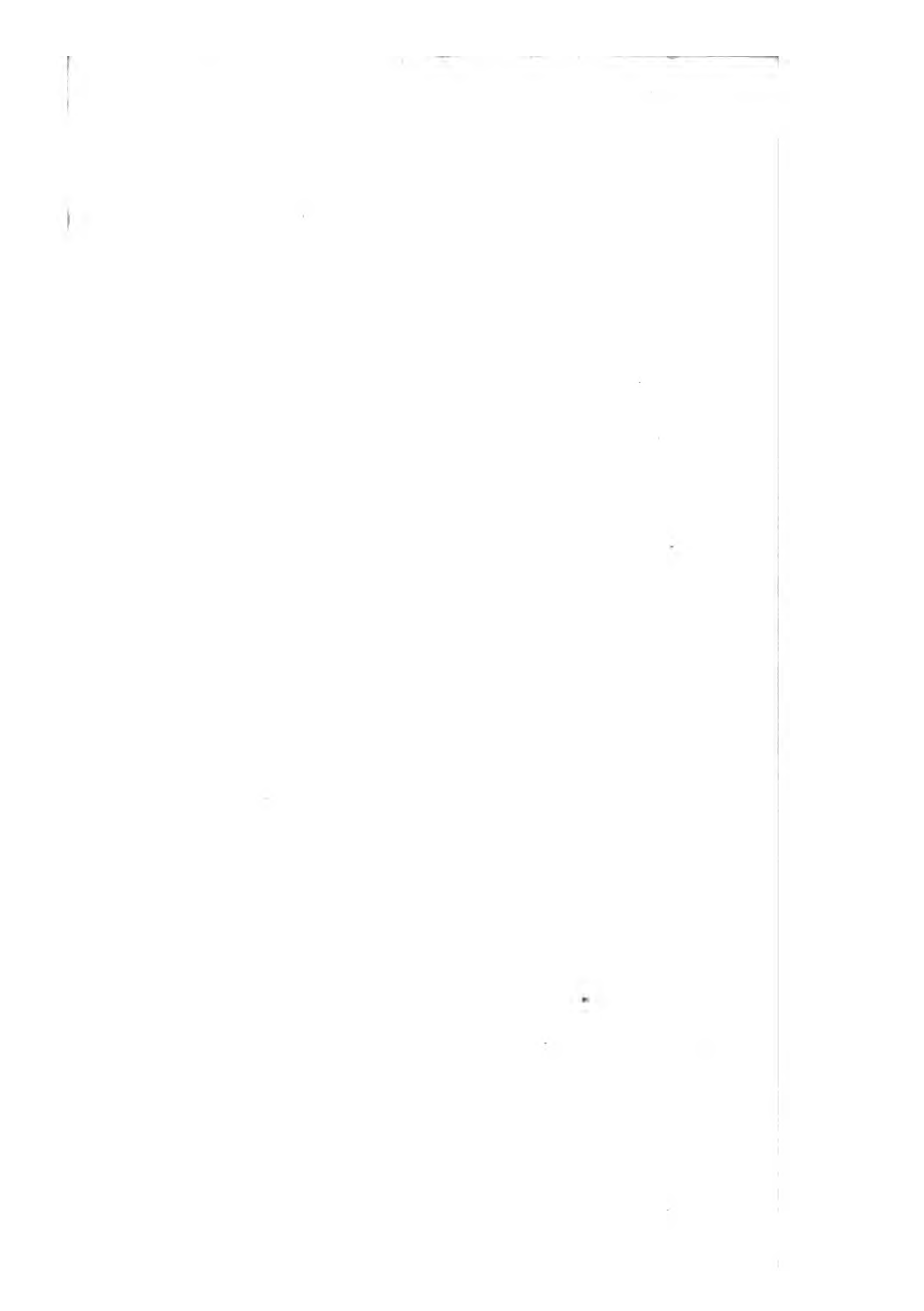
Théophile repousse si brusquement la tabatière, qu'une grande partie de ce qu'elle contient tombe dans la loge, ce qui fait pousser un cri douloureux à madame Potiche.

Mais sans s'inquiéter de ce que penseront ces dames, notre amant outragé, exaspéré, sort vivement de la salle en se disant : « Ah ! c'est » comme cela que l'on me traite... ah ! voilà » le prix de trois années de petits soins... de » galanterie... d'esclavage... Allons ! cette » fois, je secoue ma chaîne... je reprends ma » liberté... Ah ! quelle occasion... je serais » bien sot de ne pas la saisir... *Adieu, Rome,* » *je pars !*... La veuve du général Croutmann » n'a qu'à m'attendre ; et de peur qu'elle ne » m'envoie demain cette effroyable Potiche, » courons chez moi prendre de l'argent ; di- » sons à mon portier que je pars pour la Rus- » sie, et filons dès ce soir, pour Sèvres, » Saint-Cloud ou Versailles, où je me tien- » drai caché pendant quelques semaines » pour n'être point retrouvé par ces dames. »

Théophile met sur-le-champ son projet à exécution. Le soir même il était établi dans une hôtellerie de Versailles.

Il y reste un mois, passant son temps à se promener dans le parc, et essayant tous les jours de descendre tout le tapis vert avec les yeux bandés. Au bout de ce temps, n'étant pas parvenu à réussir dans son essai sur le tapis vert, il se décide à retourner à Paris ; il se dit : « Alphonsine doit commencer à » m'oublier, et renoncer à l'espérance de » renouer avec moi... depuis un mois que je » suis parti, je crois que je puis retourner » chez moi. »

Et il apprend en arrivant à Paris que depuis vingt-neuf jours il était remplacé.



## XI

### **Une Tentation.**

Quelques mois après sa rupture avec la soi-disant veuve, Théophile se promenait sur les boulevards, cherchant peut-être une nouvelle conquête ; mais, moins confiant maintenant dans les apparences, et craignant de tomber sur une seconde Alphonsine, il redoutait surtout les dames qui avaient une amie.

Tout à coup, il voit venir devant lui un monsieur donnant le bras à une dame, et dans ce monsieur il reconnaît son ami Badinet ; cependant, plus il examine le personnage qui s'avance, plus il se dit : « Ce n'est

» plus là le Badinet d'autrefois, le Badinet  
» qui, il y a six mois environ, me proposait  
» une partie de campagne avec des confec-  
» tionneuses ; alors, il avait une mise excen-  
» trique, le pantalon et le gilet des plus ex-  
» travagants, le chapeau mis en tapageur,  
» un lorgnon à la main, la tournure sautil-  
» lante ; toute la désinvolture de sa personne  
» annonçait le viveur, le bambocheur , le  
» coureur d'aventures. Celui que je vois est  
» mis comme tout le monde, il marche fort  
» posément, il tient sa tête droite, et en par-  
» lant à la dame qui est à son bras, il ne lui  
» fourre pas son nez dans la figure comme  
» s'il voulait l'embrasser... Ce que faisait  
» souvent Badinet. Si c'est vraiment lui  
» que j'aperçois, à coup sûr il lui est ar-  
» rivé quelque chose pour qu'il soit changé  
» ainsi. »

Comme c'était, en effet, Badinet qui s'avanc-  
çait, en apercevant Théophile, il le salue,

s'arrête avec sa dame et dit à son ami :

« — Enchanté de te rencontrer, mon cher,  
» je vais te présenter à ma femme... Ma  
» bonne amie, je te présente M. Théophile  
» Tamponnet... un ancien camarade... pas  
» de classe... il n'a jamais été en pension lui,  
» mais un camarade... de jeunesse. »

La dame qui est au bras de Badinet n'est ni belle ni laide, ni grande ni petite ; c'est une de ces femmes dont on ne dit rien ; et, en général, ce que l'on peut choisir de mieux lorsqu'on se marie, c'est une femme dont on ne dit rien.

Celle-ci fait un aimable salut à l'ami de son mari, en lui faisant entendre qu'elle sera toujours très-heureuse de recevoir les personnes pour lesquelles il a de l'amitié. Théophile répond à ce compliment en balbutiant quelques-unes de ces phrases banales qui s'échangent en pareille circonstance et qui ne signifient absolument rien.



Ensuite, Badinet continue sa route avec sa femme après avoir dit à son ami :

« — Viens nous voir, tiens, voilà mon  
» adresse ; tu nous feras plaisir ; ma femme  
» t'a engagé ; je t'engage, maintenant si tu  
» ne viens pas, c'est que tu y mettras de la  
» mauvaise volonté. »

Théophile suit des yeux assez longtemps le couple qui s'éloigne, puis il continue sa promenade en se disant à lui-même :

« Ah ! Badinet est marié !... Voilà qui est  
» singulier... et on dirait que cela l'a rendu  
» raisonnable... mais c'est peut-être un air  
» qu'il se donne quand il est avec sa femme...  
» Il paraît content d'être marié... D'abord,  
» c'est un homme si heureux !... Je l'ai tou-  
» jours connu content. Sa femme n'est pas  
» très-jolie, mais elle a l'air assez aimable...  
» et pourvu qu'elle aime bien son mari... car  
» voilà le point important en ménage !... Il  
» ne s'agit plus ici d'une maîtresse que l'on

» quitte quand elle devient par trop exigeante... Une femme... c'est pour la vie...  
» par conséquent, il faut, pour bien vivre ensemble, que deux époux s'adorent ; telle est mon opinion. Ce diable de Badinet a, en général, de bonnes idées... pourquoi ne ferais-je pas comme lui?... Pourquoi ne me marierais-je pas aussi. C'est un état honorable dans la société que celui de père de famille... On a des enfants qui vous caressent, qui grimpent sur vos genoux ; on a un intérieur agréable, une maison bien tenue... On n'est pas obligé de dîner tous les jours chez le traiteur, ce qui est nuisible à la santé ; lorsqu'on rentre chez soi on y trouve du feu et de la lumière, puis des personnes qui attendent avec impatience votre retour, des visages qui vous sourient... Tout cela est fort séduisant ; oui, décidément, je ferai fort bien de me marier. Mais auparavant j'irai voir Badi-

» net, et je lui demanderai comment il faut  
» s'y prendre... il me guidera de ses conseils,  
» car je ne saurais jamais me marier tout  
» seul. »

Et, au bout de quelques jours, Théophile allait voir son ami Badinet, qu'il trouve justement seul dans son cabinet :

« — Ah ! voilà ce cher Tamponnet, c'est  
» bien à toi de venir voir les nouveaux ma-  
» riés, ma femme est sortie pour le moment,  
» mais dès qu'elle rentrera tu la verras...

» — Merci, mon cher Badinet, je ne  
» suis pas fâché de te trouver seul pour cau-  
» ser un peu avec toi. Je t'avoue que j'ai été  
» si surpris l'autre jour d'apprendre que tu  
» étais marié...

» — Pourquoi donc ? est-ce qu'il ne faut  
» pas toujours finir par là ?

» — Sans doute, mais toi qui étais si cou-  
» reur... si volage... qui aimais tant ta li-  
» berté...

» — Eh bien , crois-tu donc, parce que je  
» suis marié, que me voilà enchainé près de  
» ma femme... qu'il ne me sera plus permis  
» d'aller rire avec mes amis... de dîner en  
» ville, enfin de prendre un moment de plai-  
» sir quand l'occasion s'en présentera. Sans  
» doute , je serai beaucoup plus sage qu'au-  
» trefois , mais d'abord on se lasse de tout ,  
» des folies comme de la danse, comme des  
» bals!... Ensuite , vois-tu , le principal ,  
» c'est que l'on sache qu'on peut faire ce  
» qu'on veut ; quand on peut sortir , aller ,  
» venir , rentrer sans craindre que votre  
» femme fasse la mine et vous demande  
» d'où vous venez , cela suffit bien souvent  
» pour vous ôter l'envie de courir. Ne sais-  
» tu pas que le fruit défendu a de tout temps  
» tenté les hommes ?

» — Sans doute.

» — Eh bien ! du moment qu'on ne nous

» défend rien , nous n'avons plus de tenta-  
» tion.

» — Alors , ta femme ne te défend rien...  
» tu as donc rencontré un phénix ?

» — J'ai épousé une femme raisonnable ,  
» une femme qui n'est pas sottte...

» — Un bas bleu ?

» — Non pas ! Ah ! Dieu m'en garde !...  
» Ma femme a du bon sens , du jugement... ,  
» c'est plus rare que l'esprit , surtout chez  
» les femmes , et c'est bien préférable dans  
» une épouse.

» — Et ta femme t'adore ?

» — Qui est-ce qui te parle de s'adorer ?  
» Ah ! mon pauvre Théophile , tu seras donc  
» toujours le même. J'ai une femme qui m'ai-  
» me... très-suffisamment , et comme il faut  
» aimer son mari quand on veut le rendre  
» heureux et ne point le tourmenter...

» — Ah ! c'est là ta manière de voir , et

» cela te suffit que ta femme t'aime... suffi-  
» samment.

» — Oui, mon ami, nous avons tous les  
» deux une égale confiance, mon épouse  
» n'est point coquette, par conséquent je  
» ne suis pas jaloux. Si une de ses amies  
» l'invite à dîner, je lui permets d'y aller ;  
» si je rencontre d'anciens compagnons de  
» folies qui m'engagent à un déjeuner, qui  
» dure ordinairement jusqu'au soir, j'ac-  
» cepte ; et en rentrant je dis à ma femme ce  
» que j'ai fait, et, au lieu de me gronder,  
» elle m'embrasse. Est-ce que tu crois  
» que ce n'est pas charmant d'avoir  
» une compagne douce, aimable et indul-  
» gente ?

» — Je ne dis pas le contraire... seule-  
» ment, si avec tout cela on était certain  
» d'être adoré !...

» — Mon ami, les sentiments poussés à  
» l'excès durent peu. L'amitié ne s'use pas.



» A propos , et ta veuve du général incon-  
» nu... Elle t'adorait , je crois... ou elle fe-  
» sait semblant... êtes-vous toujours aussi  
» passionnés l'un pour l'autre ?

» — Je ne vois plus Alphonsine ; j'ai to-  
» talement rompu avec elle...

» — Comment cet amour si exalté!...

» — C'est son amie..., la grosse Potiche,  
» qui est cause que j'ai quitté Alphonsi-  
» ne...

» — Je t'en fais bien mon compliment.

» — Et maintenant , vois-tu... ton exem-  
» ple me tente , j'ai très-envie de faire com-  
» me toi... de me marier... puisque tu m'as-  
» sures que l'on est heureux...

» — Oui , quand on choisit bien !...

» — Oh ! je choisirai bien , j'y mettrai le  
» temps, j'y emploierai toute mon intelligen-  
» ce... Seulement, dis-moi, comment fait-on  
» quand on veut se marier ?

» — On cherche d'abord une femme qui



» nous convienne, quand on l'a trouvée, le  
» reste est bien facile...

» — Mais où cherche-t-on cette femme  
» qu'on ne connaît pas?...

» — Dans le monde.

» — Qu'est-ce que tu entends par le mon-  
» de?

» — La société.

» — Dans quelle société?

» — Ah! va te promener!... Tu ne vas  
» donc pas à des réunions, à des soirées, à  
» des bals?

» — On m'a invité souvent, je n'y allais  
» jamais.

» Il faut y aller, mon cher ami. Là, tu  
» rencontreras des demoiselles, des veuves,  
» enfin des personnes à marier; oh! il n'en  
» manque pas!... et tu feras ton choix. J'ai  
» l'intention de donner aussi quelques petites  
» soirées dansantes, je t'enverrai une invi-

» tation , ne manque pas d'y venir... il y au-  
» ra des demoiselles à choisir.

» — Très-bien , c'est entendu... je vais  
» fréquenter la société... Pour trouver plus  
» facilement , je dirai en entrant dans un sa-  
» lon : Je cherche une femme...

» — Ne t'avise pas de cela , on se moque-  
» rait de toi.

» — Pourquoi donc ? Diogène cherchait  
» bien un homme, il me semble que c'est  
» plus convenable de chercher une femme  
» pour l'épouser... Ah ! une réflexion : si je  
» me faisais mettre dans les Petites Affiches...  
» avec mon signalement... le détail de ma  
» position de fortune.

» — Fi donc ! y penses-tu?... Il n'y a que  
» les gens qui ne savent plus où donner de la  
» tête qui font cela.

» — Ça m'aurait évité la peine de cher-  
» cher. N'importe , tu m'aideras , tu me gui-  
» deras , et je me marierai ; adieu.

» — Tu pars déjà , sans voir ma femme?...

» — Je la verrai une autre fois , je veux commencer à en chercher une pour moi. »



## XII

### **Portrait d'après nature.**

Un garçon jouissant d'une honnête aisance, d'une figure insignifiante et qui se met bien, ne manque jamais d'invitations, lorsqu'il veut aller dans le monde. Bientôt Théophile eut une soirée pour chaque jour de la semaine.

A peine était-il dans un salon, qu'il passait en revue les femmes ; puis, il prenait des informations. On trouve toujours, dans une réunion, un bavard disposé à vous mettre au courant, à vous faire la biographie de chaque personne de la société,

quand ces gens-là ne savent pas , ils inventent ; mais , ils ne sont jamais à court.

Dès que Théophile avait mis la main sur son bavard , il commençait sa revue.

« — Monsieur , pourriez-vous me dire  
» quelle est cette jeune personne blonde...  
» figure blanche et rose... et toute habillée  
» en bleu ?...

» — Cette jolie blonde... c'est Mademoi-  
» selle Herminie Guichelin... la fille de ma-  
» dame Guichelin... vous savez , cette fa-  
» meuse madame Guichelin , si renommée  
» pour sa beauté , son esprit et ses aventu-  
» res galantes... »

» — Non je ne sais pas...

» — Vous me surprenez... tout le monde  
» l'a connue...

» — Je n'ai jamais fait comme tout le  
» monde...

» — Maintenant on en parle encore ; elle

» a atteint la quarantaine... cependant elle  
» est encore fort bien...

» — Et cette demoiselle est sa fille?

» — Oui, monsieur, une jeune personne  
» parfaitement élevée... qui touche du piano  
» comme *Hertz*, qui dessine comme *Eustache*  
» *Lorsay*, qui danse comme *Cellarius*, qui  
» monte à cheval comme *Baucher*, qui fait  
» des vers comme *Méry*, et qui va en ballon  
» comme...

» — Elle va en ballon?... Merci, monsieur,  
» infiniment obligé, je ne veux pas en savoir  
» davantage... du moment qu'elle va en bal-  
» lon, j'en ai assez...

» — Pourquoi donc cela, monsieur?... Je  
» ne connais pas les motifs qui vous portent  
» à prendre des informations sur cette de-  
» moiselle, mais je puis vous assurer que  
» maintenant les personnes les plus comme il  
» faut vont en ballon lorsqu'il se fait quelque  
» belle ascension; cela est devenu très à la



» mode... c'est une preuve de courage... On  
» fait dans les airs un voyage de quelques  
» heures... et, à moins que le ballon ne  
» crève, ou ne se dégonfle, ou ne prenne feu  
» ou ne descende horizontalement au lieu de  
» conserver sa position verticale, ou ne s'ac-  
» croche à des arbres, ou ne tombe dans  
» l'eau, il n'y a pas le moindre danger à  
» courir... et le lendemain, on lit son nom  
» dans les journaux avec le compte-rendu du  
» voyage aérien... C'est flatteur cela, mon-  
» sieur.

» — Oui, monsieur, très-flatteur assuré-  
» ment, mais une demoiselle qui va en bal-  
» lon... quand elle sera mariée, elle voudra  
» danser sur la corde, monsieur. Tenez... à  
» côté de cette demoiselle, il y a une jeune  
» personne qui a l'air infiniment modeste...  
» je gagerais bien que celle-là ne va pas en  
» ballon.

» — La demoiselle à côté, qui a une guir-  
» lande de fleurs sur la tête ?

» — Précisément.

» — C'est mademoiselle Sophie Folliquet...

» Elle est ici avec sa tante qui l'a élevée et  
» doit la doter quand elle se mariera... Elle  
» a été tenue très-sévèrement, et ne va dans  
» le monde que depuis quelques mois; il  
» paraît qu'elle est excessivement timide et  
» pleure pour la moindre chose. Elle a de la  
» voix; mais lorsque sa tante lui dit de chan-  
» ter, elle pleure; si on la prie de toucher un  
» quadrille au piano, elle pleure; si on l'en-  
» gage à danser et que sa tante lui ordonne  
» d'accepter, elle pleure; si d'autres demoi-  
» selles jouent à des jeux innocents, et qu'on  
» lui dise d'aller y jouer aussi, elle pleure.

» — Ah! mon Dieu! Mais c'est donc une  
» cascade que cette jeune fille; si elle était  
» ma femme, je la placerais au milieu d'un  
» bassin. Après cela, si on la priait de pleu-

» rer, il est probable qu'elle ne pleurerait  
» pas. Elle ne doit pas s'amuser beaucoup en  
» société. Passons à d'autres. Là-bas, sur ce  
» divan, une jeune personne est occupée à  
» regarder dans un album... Elle est brune...,  
» de beaux yeux noirs..., des sourcils bien  
» arqués. Il y a de l'Espagnol..., de l'Anda-  
» loux dans cette physionomie... Je serais  
» bien étonné si elle pleurait pour un rien,  
» cette demoiselle-là.

» — Pardon ; mais la personne dont vous  
» parlez en ce moment n'est pas une demoiselle...

» — C'est une dame!... C'est dommage.  
» Passons alors.

» — Ce n'est plus une dame mariée, c'est  
» une veuve.

» — Une veuve! Oh! arrêtons-nous en ce  
» cas. Comment, cette personne si jeune est  
» déjà veuve...; car elle doit avoir tout au  
» plus vingt ans, cette dame?

» — Elle ne les a pas encore. Dix-neuf ans  
» et huit mois... Je sais son âge. J'ai beau-  
» coup connu son parrain. Amélia, c'est son  
» nom... pas celui de son parrain, le nom de  
» cette charmante brune. Amélia a été ma-  
» riée à seize ans, à un homme de vingt-cinq,  
» qui l'adorait, qui en était fou... Ah ! mon-  
» sieur, il l'aimait trop... C'était pire qu'un  
» amant... Le lendemain de ses nocces ; il em-  
» mena sa femme pour la faire voyager ; mais  
» comme, en voyage, il ne se trouvait pas en-  
» core assez seul avec elle, il revint en  
» France, acheta une petite villa aux envi-  
» rons de Montmorency, et alla s'y enfermer  
» avec Amélia. Là les deux époux, ne rece-  
» vant personne, ne sortant jamais, n'étaient  
» occupés qu'à se répéter de tendres serments  
» d'amour. En vain les parents, les amis vou-  
» laient leur faire des remontrances, démon-  
» trer au mari tout le ridicule de sa conduite,  
» ils n'étaient point admis, et leurs lettres

» restaient sans réponse. Enfin, au bout d'un  
» an, ce tendre couple revint dans la capi-  
» tale ; la jeune femme était encore plus jolie ;  
» le mari était maigre comme un coucou ; et  
» trois mois après , il mourut d'une phthisie  
» pulmonaire. Amélia éprouva un désespoir  
» si violent que l'on craignit pour ses jours ,  
» d'autant plus que pour suivre son époux ,  
» elle voulait se poignarder, s'empoisonner,  
» se détruire, enfin... Mais ces douleurs exa-  
» gérées..., ces crises nerveuses ne sont ja-  
» mais de longue durée. Aujourd'hui, Amélia  
» danse la mazourka dans la perfection..., et  
» il y a déjà bien des courtisans qui aspirent  
» à remplacer le défunt.

» — Oui, je conçois cela... Mais décidé-  
» ment, cette dame a les yeux trop noirs...  
» Il y a trop d'expression dans ses traits...  
» J'ai dans l'idée que ce sera une *Barbe-Bleue*  
» femelle. J'aime mieux les demoiselles que  
» les veuves... Ah ! en voilà deux qui causent

» ensemble près du piano. . Sans être très-  
» belles, elles sont agréables..., et puis elles  
» rient tout en causant... J'aime beaucoup  
» les personnes gaies... Connaissez-vous ces  
» deux demoiselles ?

» — Je connais tout le salon sur le bout de  
» mon doigt. La petite , au nez retroussé , à  
» la mine éveillée, qui a un collier de perles,  
» est mademoiselle Rose Desbois ; elle a  
» vingt-deux ans ; on ne lui en donnerait que  
» dix-sept. Elle est fort gaie, assez spirituelle,  
» mais très-moqueuse. Elle a déjà dû se ma-  
» rier cinq ou six fois , et cela a toujours  
» manqué par sa faute...

» — Ah ! diable..., est-ce qu'elle aurait  
» été... dans un pensionnat de modistes ?

» — Non. Quoiqu'elle aime beaucoup à  
» rire, il n'y a rien à dire sur sa vertu, pas la  
» plus petite aventure suspecte...

» — Alors , pourquoi donc ses mariages  
» ont-ils manqué ?



» — Ah ! parce que, une fois, elle s'amusa  
» à planter des épingles dans les mollets de  
» son futur... C'était le jour de la signature  
» du contrat. Il avait un pantalon collant qui  
» dessinait parfaitement ses formes. Made-  
» moiselle Rose voulut apparemment s'assu-  
» rer si son prétendu était aussi bien fait  
» qu'il le paraissait. Lorsqu'on lui vit une  
» douzaine d'épingles plantées dans les mol-  
» lets, tout le monde se mit à rire, et le fu-  
» tur, furieux, s'en alla et ne revint pas.

» Une autre fois, elle lança un petit cro-  
» chet attaché à un fil de soie sur la tête de  
» celui qui voulait l'épouser. On allait com-  
» mencer un quadrille, lorsque le monsieur  
» s'élança pour aller prendre une danseuse,  
» il perdit en chemin son faux toupet, que  
» mademoiselle Rose avait tiré à elle avec le  
» crochet. Celui-là, désolé d'être vu avec  
» une tête chauve, disparut comme le  
» premier.



» Ensuite, comme un jeune homme qui  
» voulait l'épouser parlait continuellement  
» de sa bravoure, de son courage et des  
» duels qu'il avait eus, l'espiègle Rose s'i-  
» magina de faire écrire des lettres ano-  
» nymes dans lesquelles on le menaçait de  
» l'assassiner s'il persistait dans son projet  
» d'épouser mademoiselle Desbois.

» Le terrible duelliste cessa ses visites et  
» on n'entendit plus parler de lui.

» Enfin, une autre fois, le mariage était  
» sur le point de se faire; tous les arrange-  
» ments étaient pris, je crois même que le  
» jour était fixé. Mais le monsieur qui devait  
» épouser Rose et qui était, du reste, un ex-  
» cellent parti, avait beaucoup de préten-  
» tions à l'esprit; il se donnait comme poète,  
» comme homme de lettres, critiquant sans  
» pitié tout ce que faisaient les autres, trou-  
» vant tout pitoyable, détestable. Il avait,  
» soi-disant, fait beaucoup de pièces de

› théâtre, mais jamais sous son nom.  
› Lorsque Rose lui demandait lesquelles, il  
› répondait que sa modestie lui défendait de  
› les faire connaître. Chantait-on une chan-  
› son dont l'auteur n'était pas connu, il fai-  
› sait entendre qu'elle était de lui. Enfin,  
› fort souvent il apportait à sa future des  
› pièces de vers fort jolis, que, disait-il, il  
› avait faits pour elle en chemin.

› Mais avec l'espiègle Rose, il est difficile  
› de se donner un talent qu'on n'a pas;  
› celle-ci disait souvent : — Oui, mon futur  
› m'adresse de très jolis vers, il me fait des  
› chansons charmantes... Mais, est-ce bien  
› lui qui fait ces vers et ces chansons? Puis-  
› qu'il rime si facilement, puisque, dit-il, il  
› fait des vers comme un autre tousse, il faut  
› que je le mette à l'épreuve.

› Justement le futur devait venir passer  
› trois jours à la campagne chez les parents  
› de Rose. Il arriva armé de couplets, de

» rondeaux , de madrigaux , toujours de sa  
» composition.

» — Tout cela est fort galant , lui dit Rose,  
» mais j'ai autre chose à vous demander :  
» j'ai une tante dont c'est la fête dans deux  
» jours ; elle se nomme Marguerite , ayez la  
» bonté de me faire aujourd'hui une chan-  
» son pour elle. Ensuite , ma tante avait un  
» caniche qu'elle aimait beaucoup ; il est  
» mort , elle l'a fait empailler , il me faut des  
» vers pour son chien.

» Le futur se pinça les lèvres , se gratta le  
» front et répondit :

» — Cela suffit , je vous apporterai tout  
» cela la première fois que je viendrai.

» — Non pas ; vous n'avez donc pas com-  
» pris ? dit Rose ; ma tante vient ici , dîner  
» avec nous , après demain ; c'est sa fête , il  
» me faut la chanson et les vers... Du reste ,  
» qu'est-ce que cela pour vous qui faites des  
» couplets si facilement ? Enfermez-vous un

» instant dans votre chambre , ce sera bien  
» vite terminé.

» Le monsieur parut contrarié... Il voulait  
» absolument retourner à Paris chercher  
» quelque chose qu'il prétendait avoir ou-  
» blié , mais Rose ne le laissa pas partir, car  
» elle était persuadée que son futur avait à  
» sa solde quelqu'un qui travaillait pour lui,  
» et faisait tout ce qu'il donnait comme ses  
» propres œuvres. Elle poussa ce monsieur  
» dans une chambre , l'y enferma, et lui dit :  
» Travaillez , dès que vous aurez fini , son-  
» nez ; je viendrai vous délivrer.

» Le futur entra dans la chambre en fai-  
» sant une singulière grimace. Il était alors  
» une heure de l'après-midi , à cinq heures  
» on ne l'avait pas encore entendu sonner.  
» Le moment de dîner étant arrivé, Rose alla  
» ouvrir la porte à son prisonnier qu'elle  
» trouva endormi devant une table sur la-

» quelle il y avait du papier, de l'encre et  
» des plumes entièrement vierges.

» — C'est ainsi que vous travaillez ? lui dit  
» la jeune fille.

» Le monsieur s'excusa en alléguant un  
» mal de tête; le soir il assura qu'il avait trop  
» dîné pour se livrer à la composition. Mais  
» le lendemain, après le déjeûner, Rose  
» l'enferma de nouveau. Quand on lui ouvrit  
» pour dîner, on lui trouva les yeux ha-  
» gards, la mine effarée, la figure toute bou-  
» leversée. Le malheureux s'était horrible-  
» ment fatigué la tête pour tâcher de faire  
» ou tout au moins de se rappeler une chan-  
» son pour une Marguerite; il n'avait rien  
» trouvé. Quant aux vers pour le caniche,  
» il n'avait encore pu assembler que les deux  
» suivants :

*Ci-gît un chien  
Qui fut homme de bien.*

» — Prenez garde ! lui dit Rose d'un air  
» moqueur, ma tante arrive demain, vous  
» n'avez plus que ce soir pour faire ce que  
» je vous ai demandé.

» Mais le lendemain matin le soi-disant  
» poète était parti au point du jour, et il ne  
» revint pas plus que les autres. Blessez les  
» hommes dans leur amour-propre et ils ne  
» vous le pardonnent pas.

» — Cela prouve que les demoiselles ris-  
» quent beaucoup en mettant leurs futurs à  
» l'épreuve. Je commence à croire que cette  
» personne est trop espiègle, elle se mariera  
» difficilement... Et celle avec qui elle cause?

» — Ah ! c'est mademoiselle Cécile Noir-  
» mont... une demoiselle bien aimable, bien  
» douce, bien bonne, un excellent caractère,  
» et qui fera une femme bien précieuse dans  
» son ménage... Elle sait tout faire, mon-  
» sieur, tout absolument, jusqu'à des corni-



» chons et des conserves de tomates... C'est  
» un sujet bien précieux.

» — Comment se fait-il qu'un sujet si pré-  
» cieux, qui fait des cornichons... et des  
» tomates, ne soit pas encore mariée ? Elle a  
» vingt-deux ou vingt-trois ans, cette demoi-  
» selle ?

» — Non, monsieur, elle aura vingt ans à  
» la Saint-Gilles; j'en suis certain, j'étais  
» l'ami intime de feu son père; elle paraît  
» plus que son âge, parce qu'elle a été rai-  
» sonnable de bonne heure. Ah ! quelle ex-  
» cellente femme de ménage ce sera...

» — Vous ne m'avez pas dit pourquoi elle  
» n'était point encore mariée... Il n'y a point  
» de dot, peut-être ?

» — Si fait; il y a une dot très-suffisante,  
» une cinquantaine de mille francs.

» — Alors, il est encore plus surprenant  
» que cette demoiselle, qui a une figure as-  
» sez agréable, soit encore fille.



» — Oui, c'est fort étonnant... moi, je n'y  
» comprends rien. Mais vous savez que les  
» jeunes gens sont si bizarres à présent... ;  
» ils dédaignent les qualités solides... Après  
» cela, c'est peut-être parce que cette bonne  
» Cécile... ce n'est pas sa faute pourtant...  
» mais on est si injuste.

» — Quoi donc ?... que voulez - vous  
» dire ?

» — Rien du tout.

» — Il me semblait que vous alliez dire  
» quelque chose... Tiens, on va danser... ma  
» foi, j'ai bien envie d'aller engager cette  
» jeune Cécile dont vous me dites tant de  
» bien... sa figure n'est pas mal... et puis une  
» jeune personne qui sait faire les corni-  
» chons... c'est à considérer... et il se pour-  
» rait bien que... Je vais toujours l'engager à  
» danser.

» — Allez, vous ferez très-bien. »

Théophile court vers les deux jeunes per-

sonnes ; il salue le plus gracieusement que cela lui est possible , et fait son invitation pour la danse à mademoiselle Cécile.

Celle-ci semble étonnée, cependant elle accepte.

Théophile croit remarquer que son amie, mademoiselle Rose, s'est retournée pour rire. Il se dit :

« C'est la jeune personne qui est si mo-  
» queuse ; elle aura trouvé que je saluais  
» mal. »

Mais le piano résonne. Théophile présente sa main ; sa danseuse se lève, il l'entraîne ; elle se met à sautiller en le suivant, et il se dit :

« Il paraît qu'elle est pressée de danser. »  
Mais bientôt il ne tarde pas à découvrir la vérité : mademoiselle Cécile boite, elle boite horriblement ; et quoiqu'en dansant, elle essaie de dissimuler cela en sautant toujours, lorsque vient la *chaîne des dames* et la *promè-*

*nade*, le malheureux cavalier ne peut plus douter de l'infirmité de sa danseuse.

Dès que le quadrille est fini, Théophile retourne près du monsieur bavard, et lui dit :

» — Elle boite, monsieur..., elle boite  
» horriblement, votre demoiselle.

» — Oui... un peu... c'est vrai, mais d'une  
» jambe seulement.

» — Ah! monsieur... si vous m'aviez dit  
» cela plus tôt... Je comprends, à présent. Ah!  
» elle boite!...

» — Mais lorsqu'elle est assise, vous voyez  
» qu'on ne s'en douterait pas.

» — C'est vrai, monsieur; mais on ne  
» prend pas une femme pour qu'elle soit  
» toujours assise, à moins cependant qu'on  
» n'ait l'intention de la mettre dans un  
» comptoir.

Après avoir recueilli tous ces renseignements sur les personnes à marier qu'il

rencontrait dans la société , Théophile allait trouver son ami Badinet , qui lui disait :

« — Eh bien ! est-ce qu'il n'y a pas de  
» demoiselles à épouser dans les maisons où  
» tu vas ?

» — Si fait. Oh ! tu me l'avais bien dit ; il  
» n'en manque pas... J'ai même pris des  
» renseignements... Il y a toujours des  
» gens qui ne demandent pas mieux que de  
» jaser... si j'osais, je dirais de cancaner  
» sur ceux qu'ils fréquentent... On m'en dit !  
» on m'en dit !... Il y aurait de quoi faire un  
» journal.

» — Et tu n'as pas encore rencontré ce  
» qu'il te faut ?

» — Je ne crois pas... c'est difficile.

» — Eh bien ! ne perds pas courage. Samedi  
» prochain, nous donnerons une soirée : on  
» dansera, on jouera... enfin, j'espère qu'on  
» s'amusera.

» — Et à cette soirée tu auras des demoiselles ?

» — J'en aurai beaucoup, mais une surtout... Ça serait bien ton affaire... physique agréable...

» — Elle ne boite pas ?

» — Ah ! par exemple, nous n'aurons pas une seule boiteuse.

» — Ah ! tant mieux, mon ami ; car dernièrement je suis tombé sur une demoiselle... qui sans cela me plaisait assez ; mais je déteste les boiteuses... Qu'on louche tant qu'on voudra, cela m'est égal ; au contraire, j'ai vu une infinité de dames qui louchaient et qui étaient charmantes ; je suis persuadé que si elles avaient regardé des deux yeux comme tout le monde, elles auraient été moins piquantes.

» — Mon cher Théophile, la personne que j'ai en vue pour toi ne louche pas ; je me flatte pourtant qu'elle te plaira... Fais-toi

» bien beau, bien séduisant pour samedi... ;  
» sois aimable, galant, et c'est un mariage  
» fait.

» — Ah ! si tu me disais tout de suite le  
» nom de la personne...

» — Non pas, vraiment ! si tu la connais-  
» sais d'avance, cela te rendrait gauche et  
» embarrassé près d'elle.

» — Tu crois ?

» — J'en suis certain... D'ailleurs, toi qui  
» es pour la sympathie, tu dois préférer cela ;  
» ton cœur te guidera.

» — A samedi, alors, et je tâcherai d'être  
» aimable avec toutes les demoiselles.

» — Tu feras bien : c'est le seul moyen  
» pour plaire aux femmes ; en général, si vous  
» ne faites la cour qu'à une seule, vous avez  
» peu de chances de succès ; si vous les  
» courtisez toutes, on vous trouve char-  
» mant. »





## XIII

### **Une Soirée chez Badinet.**

Le fameux samedi est arrivé. Théophile s'est fait faire un habit neuf dans lequel il est fort mal à son aise ; ce qui lui donnera nécessairement l'air plus gauche, plus embarrassé que d'ordinaire ; et c'est pour être beau, pour plaire, qu'il se met dans un vêtement avec lequel il ne peut pas lever les bras, qu'il porte un faux-col en satin noir, orné d'une magnifique rosette, qui ne lui permet pas de tourner la tête sans se blesser les joues ; mais il y a des gens maladroits dans tout ce qu'ils font ; et lorsqu'ils veulent

s'embellir, ils ne manquent pas de se rendre ridicules.

Ensuite, pour se poser sur-le-champ en petit maître, Théophile a jugé nécessaire de se parfumer. Il a mis de la vanille dans ses cheveux, de la rose sur sa chemise, du jasmin dans ses gants, de la fleur d'oranger sur son mouchoir, et il a mis de tout cela à profusion, si bien qu'on le sent à dix pas, et que près de lui on se croit dans un magasin de parfumerie.

A son entrée dans le salon de Badinet, tout le monde lève le nez; on respire avec sensualité, et chacun se dit :

« — C'est probablement un bouquet que  
» l'on apporte à madame Badinet... Il faut  
» que ce soit un bien beau bouquet, car il  
» embaume. C'est plutôt un arbuste, un oran-  
» ger qu'on lui envoie. »

Et tous les yeux se tournent vers la porte du salon. On est tout surpris de voir entrer

un monsieur qui ne ressemble nullement à un oranger, et qui, en se précipitant au devant de Badinet, qui vient à lui, marche sur le pied d'un vieux monsieur assis près de la porte, et accroche la robe d'une dame qui pousse un cri d'effroi en voyant un des volants de sa garniture se détacher et suivre ce monsieur.

Badinet se hâte de faire reculer son ami, qui se débarrasse avec peine de la robe dans laquelle il patauge, et se tourne vers la dame désolée en lui disant :

« — Il n'y a pas de mal..., ne faites pas » attention !

» — Comment ! il n'y a pas de mal, monsieur ! Mais je trouve qu'il y en a beaucoup, » moi.

» — Est-ce que c'est toi qui sens comme » cela ? dit Badinet en souriant à Théophile.

» — Si c'est moi qui sens?... Mais comment l'entends-tu ?



» — Cette odeur de vanille, de jasmin, d'orange, qui s'exhale de toi comme d'un sachet.

» — Ah ! oui, je me suis parfumé. Est-ce que ce n'est pas distingué ? Est-ce que je n'embaume pas.

» — Si fait. Je crains seulement que tu n'embaumes trop. Enfin, j'aime à croire que cela se dissipera. Va donc saluer ma femme.

» — Certainement. Mais est-elle ici ?

» — Qui... Ma femme ?

» — Eh ! non ; l'autre... la personne que tu crois... qui pourrait me...

» — Je ne te dirai rien avant minuit... En attendant, sois aimable, joue, danse, cause, fais ce que tu voudras. »

Théophile va saluer la maîtresse de la maison ; mais tout en lui adressant un de ces compliments d'usage, ses yeux se portent à droite et à gauche ; car, auprès de madame

Badinet, il aperçoit beaucoup de demoiselles ; il en voit encore près du piano, puis d'autres plus loin. Toutes lui paraissent jolies. Il se figure que toutes l'examinent d'une façon particulière ; il devient rouge jusqu'aux oreilles ; il ne sait plus quelle contenance tenir ; il se sent plus gêné que jamais dans son habit et dans sa cravatte, et lorsque madame Badinet lui dit :

« — J'espère que vous ferez danser nos  
» demoiselles, monsieur Tamponnet! »

Il lui répond en tâchant de sourire :

« — C'est surtout dans les entournures  
» que je demanderai du jeu. »

Puis Théophile opère sa retraite de cette place où il est le point de mire de tous les regards, en marchant sur la queue du chat de la maison et en jetant par terre un petit garçon de trois à quatre ans qui courait derrière lui.

Le chat miaule ; le petit garçon crie ; Théo-

phile se tourne vers la maman, qui tâche de calmer son enfant, et il s'écrie :

« — Oh ! mille pardons, madame. Est-ce  
» que je lui aurais marché sur la queue?...  
» C'est un angora... »

Cette dame regarde d'un air offensé Théophile, qui se tourne alors vers le chat, en disant :

« — Comme il a l'air raisonnable... Je  
» gage qu'il connaît déjà ses lettres... Et il a  
» cinq ans. Il est bien petit pour son âge. Il  
» ressemble bien à sa mère !... »

Alors toutes les demoiselles se mettent à rire, excepté la maman du petit garçon. Et Théophile, encore plus intimidé, va se réfugier dans un salon où l'on joue, en se disant :

« — Ma foi, il y en a trop... Je ne puis pas  
» deviner dans toutes ces demoiselles : je  
» craindrais de me blouser. Attendons...; je  
» ferai danser les plus jolies... et je tâcherai  
» de ne plus jeter d'enfant par terre... J'ai



» cru que la mère de celui-ci allait me foudroyer avec ses yeux. »

Dans la pièce où Théophile vient d'entrer, il y a une table où l'on joue le whist, et une autre où l'on fait la bouillotte.

La table du whist est occupée par une dame et trois messieurs. Ces quatre joueurs ont un air sérieux, sévère, et quelquefois courroucé qui ne permet pas de penser qu'ils se sont mis autour de cette table pour s'amuser.

De temps à autre, l'un pousse un soupir, un autre lève les yeux au ciel, celui-ci serre les poings en laissant échapper des mouvements d'impatience, et la dame murmure entre ses dents :

« — Je ne veux rien dire..., je ne dirai rien..., parce qu'on ne doit rien dire...; mais je ne comprends pas cette manière de jouer... Cela dérange toutes mes combi-



» naisons... Je déclare que je n'y suis plus  
» du tout ! »

Théophile s'est approché et regarde le jeu de celui des trois messieurs qui paraît méditer le plus profondément sur chaque coup, et qui, quelquefois, tient sa tête trois minutes dans ses mains avant de jeter sa carte; ce qui, pour la galerie, dénote un joueur de première force.

On attaque carreau. Le monsieur se crispe; il demeure plusieurs minutes plongé dans ses calculs; enfin, après de longues hésitations, il lâche sa carte; c'est un carreau, et il n'avait que celui-là.

Théophile s'éloigne de la table de wisht en se disant : « Si c'est pour cela que ce monsieur tient sa tête dans ses mains pendant  
» cinq minutes à chaque coup, je ne tiens  
» pas à prendre de ses leçons. Voyons la  
» bouillotte, au moins ils ont l'air plus gais...

› ils ne se lancent pas des regards fulmi-  
› nants ces joueurs-là. ›

Les quatre jeunes gens qui font la bouil-  
lotte paraissent être très liés entre eux, car  
ils entremêlent leur partie d'apostrophes fort  
comiques; ils se renvoient l'un à l'autre, les  
épithètes, les noms les plus injurieux, tout  
cela en plaisantant, ce qui donne à leur bouil-  
lotte un cachet d'originalité assez divertis-  
sant.

« — A toi à faire, grand escogriffe.

› — Mettez devant vous, brigands... la  
› volante est triple...

› — Je gage que ce sera encore pour ce  
› gripe-sous de Lasselle...

› — D'abord je ne m'appelle pas Lasselle...  
› vous m'estropiez toujours.

› — Je vais!

› — Moi aussi.

› — Je passe.

› — Or et bijou?

- » — Qu'est-ce que ça veut dire ?
- » — Est-il arriéré ce paysan ! ça veut dire
- » mon tout.
- » — De quoi se compose ce tout ?
- » — Ah !... pas grand chose... douze...
- » quinze... dix-sept francs cinquante.
- » — Il a brelan, ce chenapan... Tant pis,
- » je tiens. Quarante de cœur... il a gagné, le
- » scélérat.
- » — Tu vois bien que je n'avais pas bre-
- » lan.
- » — C'est égal, j'ai eu tort de tenir, je
- » joue trop légèrement... il n'y a que moi qui
- » joue comme ça... aussi je perds toujours.
- » — Quel filou... il a encore gagné mer-
- » credi dernier.
- » — Ah ! ouiche... enfin en ce moment, je
- » perds quarante francs.
- » — Moi, trente.
- » — Moi, je ne gagne pas.
- » — Moi, je ne suis pas dans mon argent.

» — Je l'aurais parié, tout le monde perd...  
» c'est toujours comme cela à la bouillotte. »  
Badinet ne tarde pas à venir trouver Théophile :

» — Qu'est-ce que tu fais là ?

» — Je regarde jouer.

» — Comment, tu regardes jouer des hommes... c'est ainsi que tu veux plaire à la demoiselle en question.

» — Écoute donc, j'ai déjà fait tant de bêtises dans le salon que cela m'intimide... j'ai peur de commettre encore des gaucheries...

» — Viens toujours, mais c'est dommage que tu sentes si fort, quelle idée de se transformer en sachet... Viens, on va danser... invite celle qui te plaira le plus.

» — Si ce n'était pas celle-là ?

» — Invite toujours. »

Théophile rentre dans la salle où l'on danse. Il passe en revue toutes les demoi-

selles, et fixe son choix sur une brune assez jolie, qui a le teint un peu pâle et l'air sentimental. Il l'invite pour la contredanse, on accepte, et bientôt il est en place avec sa danseuse, qui de temps à autre le regarde en dessous, et semble attendre qu'il lui dise quelque chose.

Après avoir longtemps cherché pour ne point tomber dans les phrases banales, Théophile dit :

» — Je crois que le parquet est trop ciré...

» — Vous croyez, monsieur.

» — Ce doit être bien glissant pour danser... Vous n'êtes pas encore tombée, mademoiselle ?

» — Non, monsieur, mais en vérité vous me faites peur, je ne vais plus oser faire des pas.

» — Oh ! ça ne fait rien, mademoiselle, quand vous glisseriez un peu...

» — Mais, monsieur, je ne veux pas glis-  
» ser du tout.

» — Rassurez-vous, je vous soutiendrai.

» — Mon Dieu ! comme cela sent les fleurs  
» ici, ne trouvez-vous pas, monsieur ?

» — Ah ! oui... en effet, cela sent... tout  
» plein de choses... mais cela sent bon.

» — Sans doute... mais c'est trop fort...  
» Ce qu'il y a de singulier, c'est que je ne  
» vois pas de fleurs dans le salon... A moins  
» qu'elles ne soient derrière les rideaux... »

La ritournelle du pantalon met fin à cette conversation, Théophile veut très bien danser ; mais son habit trop étroit gêne ses mouvements ; sa cravatte trop serrée gêne son cou ; et la cire du parquet gêne ses pieds, qui, à chaque instant, font des écarts et menacent de se dérober entièrement sous lui. Tout cela ne donne pas de grâce et de légèreté à sa danse ; ensuite il se trouve avoir pour vis-à-vis une jeune blonde dont la fi-



gure est vive et mutine, dont les yeux sont petits, mais spirituels ; cette jeune blonde sourit fort agréablement en dansant ; mais chaque fois que son vis-à-vis fait un écart et manque de tomber, ce sourire se change en un bruyant éclat de rire, qu'elle essaie aussitôt de comprimer, mais qui repart un instant après.

Théophile, qui a remarqué les sourires moqueurs de la demoiselle qui est en face de lui, se sent encore plus embarrassé chaque fois que la figure l'oblige à danser devant elle. Ses jambes s'emmêlent, s'entrechoquent, il se trompe dans la figure, il glisse de plus belle, il va balancer devant un monsieur qui n'est pour rien dans le quadrille, et qui le regarde avec de grands yeux étonnés, puis il revient tout penaud devant sa danseuse s'excuser de lui avoir fait manquer la figure. Mais, du moins, celle-ci ne lui rit pas au nez, bien loin de là, dès qu'il s'approche d'elle, la



jolie brune pâlit, s'émeut, son sein se gonfle, ses regards deviennent languissants, et de temps à autre elle porte la main à son front.

En voyant l'effet qu'il produit sur sa danseuse, Théophile se dit :

« Ce doit être la demoiselle en question...  
» Tant mieux, elle me plaît... Comme elle est  
» émue près de moi. Elle a une figure mélancolique, il y a du romantique dans cette tête-là. Cette femme-là saura bien aimer...  
» On lui a peut-être glissé quelques mots sur moi et sur mes projets. Sa main m'a semblé trembler dans la mienne. Charmante jeune fille, il y a de la sympathie entre nous. Ce n'est pas comme avec cette jeune blonde en face. Certainement elle est gentille, bien faite, mais je ne puis pas la souffrir.  
» Elle ne me quitte pas des yeux quand je danse... Quel air moqueur ! ça me trouble, c'est elle qui est cause que je me trompe,

» et que j'ai manqué plusieurs fois de tomber  
» en glissant. Ah ! mon Dieu ! c'est à moi...  
» le cavalier seul ; lançons-nous. Sapristi !  
» comme mon habit me gêne. »

Théophile se lance ainsi qu'il se l'est promis ; il emploie tous ses moyens pour avoir de la grâce et du *laisser-aller* ; il est probable que cela produit un effet contraire, car il entend bientôt les rires étouffés de son vis-à-vis ; alors, ne sachant plus ce qu'il fait, et voulant achever son pas par quelque chose qui étonne, il risque un entrechat, mais en le terminant il glisse des deux pieds ; en cherchant à se retenir pour ne point tomber, il s'accroche à la première chose qu'il trouve sous sa main ; cette première chose se trouve être le voile de dentelle qu'une dame d'une cinquantaine d'années et d'une extrême maigreur avait mis sur sa poitrine en guise de fichu, et cette dame faisait partie du quadrille où elle essayait de lutter de légèreté

avec les jeunes filles ; elle y parvenait parce qu'elle était extrêmement mince, et vue par derrière, pouvait encore faire illusion et passer pour une jeune danseuse.

Cependant, le voile de dentelle n'était pas de force à soutenir Théophile ; celui-ci s'est étalé au milieu du quadrille, emportant dans sa chute cette partie de la toilette de la grande dame maigre.

Celle-ci pousse un cri en se sentant décolletée aussi brusquement ; elle se trouve exposer à tous les regards des appas que personne ne demandait à voir, elle se hâte de croiser ses mains sur sa poitrine comme la Vénus pudique ; Théophile est en train de se relever et la jeune blonde rit à en pleurer, lorsque, tout à coup, un mouvement d'effroi se manifeste un peu plus loin : c'est la demoiselle brune et pâle, la danseuse de Théophile, qui, après avoir encore porté la main à son front, vient de s'évanouir.

Tout le monde s'empresse de porter secours à cette jeune personne que l'on transporte près d'une croisée ouverte dans une autre pièce. Pendant ce temps, Théophile s'est relevé, la dame maigre a ramassé son voile et recouvert des choses qu'on est bien fâché d'avoir vues.

« — Qu'y a-t-il donc ? » demande Théophile qui boite parce qu'il s'est légèrement foulé le pied en tombant.

« — C'est une demoiselle qui se trouve mal... — C'est votre danseuse, mademoiselle Euphémie.

» — Elle se trouve mal !... Pauvre jeune fille, il serait possible ! Quoi ! parce qu'elle m'a vu tomber cela lui a produit tant d'effet. Quelle sensibilité ! quel cœur ! Et quel intérêt je lui inspire déjà ! Comme c'est aimable de sa part de s'évanouir en me voyant par terre. Ce n'est pas comme la blonde, mon vis-à-vis, je l'ai entendue rire

» aux éclats... Mauvais cœur ! Je me rappelle  
» à présent qu'au moment où je suis tombé,  
» elle s'est écriée : — Ça ne pouvait pas  
» manquer d'arriver. »

Et Théophile se hâte de quitter le salon pour aller près de la demoiselle qui s'est trouvée mal ; sur son chemin il rencontre la blonde si rieuse, elle le regarde d'un air pitieux et lui dit :

« — Comment, monsieur, vous boitez...  
» Vous vous êtes donc fait du mal en tom-  
» bant ?

» — Oui, mademoiselle, je me suis fait assez de mal... C'est drôle, n'est-ce pas ?

» — Ah ! monsieur, pouvez-vous supposer  
» que je trouve plaisant de voir souffrir quel-  
» qu'un !

» — Pourtant, mademoiselle, cela vous a fait bien rire de me voir tomber.

» — Mon Dieu, monsieur, ne savez-vous pas que c'est toujours le premier effet que

» cela produit, dès que l'on voit tomber quel-  
» qu'un... A moins que ce ne soit un vieillard  
» on rit d'abord, sauf ensuite à secourir les  
» personnes si elles se sont fait mal. Et puis,  
» monsieur, c'est que vous aviez déjà glissé  
» si souvent. Je m'attendais à ce qui vous est  
» arrivé... Ah ! ah ! ah !

Et la jeune blonde se remet à rire, et Théophile la quitte en se disant : « Je ne suis pas  
» dupe de son petit air de bonhomie... Cou-  
» rons secourir Euphémie... O Euphémie !...  
» Quel joli nom... je suis enchanté qu'elle se  
» nomme Euphémie !... »

Théophile entre dans la pièce où l'on a transporté sa danseuse. Celle-ci est étendue sur une causeuse que l'on a approchée de la fenêtre, on lui a jeté de l'eau fraîche au visage et elle commence à reprendre connaissance et à rouvrir les yeux ; il y a encore beaucoup de monde autour d'elle ; mais Théophile parvient à se faire jour, à se faufiler entre des



dames, il arrive tout près de la malade, et commence une phrase :

« — Ah ! mademoiselle ! combien je suis  
» touché... combien je suis sensible... à l'in-  
» térêt que... »

Mais mademoiselle Euphémie ne laisse pas Théophile terminer sa phrase... elle éprouve comme une crise nerveuse, elle étend ses mains vers lui pour empêcher qu'il ne s'approche ; aussitôt toutes les dames qui sont là prennent Théophile, l'une par le bras, l'autre par son habit, et le poussent hors de la chambre en lui disant :

« — Allez-vous-en, monsieur... éloignez-  
» vous bien vite... vous voyez bien que votre  
» présence lui fait mal... vous venez de lui  
» faire avoir une nouvelle crise...

» — Eh ! quoi ! mesdames, vous pensez  
» que c'est moi qui suis cause... que cette  
» demoiselle...

» — Oui, monsieur, c'est vous !... il n'y a



» pas le moindre doute... car ça lui a pris en  
» dansant avec vous... et cela n'a rien d'é-  
» tonnant... Oh ! éloignez-vous bien vite,  
» monsieur... elle doit s'apercevoir que vous  
» êtes encore là... »

Théophile s'est laissé repousser dans une pièce d'entrée ; il est tout étourdi de ce qui lui arrive, et se dit : « Il paraît que tout le  
» monde a deviné les sentiments que j'ins-  
» pire à mademoiselle Euphémie... ce n'est  
» plus un secret pour personne... heureuse-  
» ment pour elle que je les partage... il fau-  
» drait être bien ingrat pour ne pas être tou-  
» ché par les témoignages d'un intérêt si vif.  
» Ah ! voilà Badinet...

» — Mon cher Théophile, dit Badinet en  
» s'approchant de son ami, je viens te prier  
» de me faire le plaisir de ne plus danser,  
» parce que tu es un cavalier trop dange-  
» reux, tu déshabilles les unes, tu fais éva-  
» nour les autres... tu fais même des trous

» dans mon parquet... je ne sais pas où tu  
» t'arrêteras... c'est effrayant.

» — Sois tranquille, cher ami, je ne dan-  
» serai plus, ce qui me serait, d'ailleurs,  
» impossible maintenant, car je me suis foulé  
» le pied et je peux à peine marcher. Je vais  
» rentrer chez moi et me coucher.

» — Ma foi, je ne te retiens pas... car je  
» craindrais qu'en restant, tu ne fisses éva-  
» nourir toutes les dames de ma société.

» — Hum ! mauvais plaisant... c'est égal,  
» Badinet, je m'éloigne enchanté... car je la  
» connais... je sais qui... je n'ai pas eu besoin  
» d'attendre jusqu'à minuit.

» — Bah ! vraiment, tu as deviné quelle  
» est la demoiselle que je te destine?..

» — Oui, mon ami, belle malice... D'ail-  
» leurs, est-ce qu'il n'y a pas toujours la sym-  
» pathie qui dit à notre cœur : la voilà ?

» — Et te plaît-elle ?

» — Si elle me plaît ! j'en suis fou, je l'a-

- » dore... je vais bien vite guérir ma foulure
- » pour me dépêcher de l'épouser...
- » — Comment, tu as pris feu ainsi ?
- » — Mais il me semble qu'elle en a fait au
- » moins autant.
- » — Tu crois ?
- » — Si je le crois... il est ravissant, parole
- » d'honneur... Allons, retourne à ta société...
- » je vais me coucher,.. mon pied est très en-
- » flé... mais fais-lui entendre que mon cœur
- » est à elle, et que, dès ce moment, son ima-
- » ge... ses yeux... Aye !.. j'ai très mal, je
- » vais me coucher. »

## XIV

### **Théophile se marie.**

Le lendemain de son bal , Badinet , qui tient à savoir si son ami est toujours dans les mêmes sentiments, se rend chez Théophile, qu'il trouve étendu sur une chaise longue , le pied entortillé dans des compresses de savon noir et d'eau-de-vie camphrée.

En apercevant son ami Badinet, le blessé lui tend la main et lui dit :

» — Tu es gentil d'être venu me voir, Badinet, tu ne saurais croire combien tu me  
» fais plaisir.

» — N'est-ce pas une chose toute natu-

» relle. Comment va ton pied d'abord ?

» — Oh ! très-bien, ce n'est qu'une foulure,  
» en me tenant tranquille trois jours ce sera  
» fini. Mais donne-moi des nouvelles de la  
» charmante personne... dont je compte faire  
» madame Tamponnet, comment va-t-elle ?

» — Très-bien, elle a dansé jusqu'à deux  
» heures du matin.

» — Ah ! elle a dansé si tard... son indis-  
» position n'a donc pas eu de suite ?

» — Son indisposition ? mais elle n'a ja-  
» mais paru indisposée.

» — Allons donc ! tu veux rire, elle était  
» encore à demi évanouie quand je suis  
» parti.

» — Elle était évanouie... mademoiselle  
» Nathalie Gerbault ?

» — Qu'est-ce que c'est que ça... made-  
» moiselle Nathalie Gerbault... je ne connais  
» pas ça ! je te parle de mademoiselle Eu-  
» phémie... cette brune romantique... au

» teint pâle... avec qui j'ai dansé... et qui  
» s'est trouvée mal en me voyant tomber au  
» milieu du salon.

» — Mademoiselle Euphémie Durmont ?

» — Je ne connaissais pas son nom de  
» famille... c'est Durmont... il me plaît  
» aussi.

» — Ah çà ! Théophile, à propos de quoi  
» me parles-tu de mademoiselle Euphémie...  
» c'est de Nathalie qu'il est question... cette  
» jeune blonde que je te destine.

» — Une jeune blonde... qui rit toujours...  
» et qui dansait en face de moi, peut-être ?

» — Précisément.

» — Comment, c'est celle-là... ah ! merci,  
» je n'en veux pas de ta blonde... je ne l'é-  
» pouserais pas quand même elle aurait deux  
» cent mille francs de dot.

» — Sois tranquille, elle ne les a pas...  
» Mais pourquoi donc cet éloignement pour

» cette demoiselle, qui est fort bien, fort spi-  
» rituelle, fort gaie.

» — Fort bien, c'est possible... fort gaie...  
» oh! oui, trop gaie même ! elle n'a pas cessé  
» de me rire au nez pendant que je dansais...  
» ça me troublait, c'est elle qui est cause que  
» je suis tombé,.. et que j'ai dévoilé... les  
» mystères de cette grande dame maigre.

» — Eh ! mon Dieu, mademoiselle Natha-  
» lie a ri... parce que tu étais si drôle en dan-  
» sant... avec tes bras gênés dans ton habit...  
» Qu'est-ce que cela prouve... il fallait rire  
» aussi, toi, vous auriez été d'accord sur-le-  
» champ.

» — Bien obligé, je préfère infiniment la  
» demoiselle brune et pâle avec qui j'ai  
» dansé... j'ai fait sur-le-champ la plus vive  
» impression sur son cœur... elle soupirait  
» près de moi... et c'est flatteur.

» — Tu as rêvé cela.

» J'ai rêvé cela... et quand je suis tombé,



» n'a-t-elle pas perdu connaissance... Ai-je  
» encore rêvé ?

» — Comment, tu te figures que c'est pour  
» toi que mademoiselle Euphémie s'est éva-  
» nouie.

» — Et pour qui donc ?

» — « Ah ! ah ! mon pauvre Théophile...  
» mais ce sont les parfums dont tu étais im-  
» prégné qui ont porté sur les nerfs à cette  
» jeune personne... qui déteste les odeurs...  
» elle l'a dit elle-même en rouvrant les  
» yeux... c'est pour cela que quand tu as  
» voulu te rapprocher d'elle, elle a vivement  
» fait signe à ces dames de te faire sortir. »

Théophile fronce le sourcil, pince ses lèvres et murmure :

» — Ah ! tu te figures que ce sont les odeurs  
» que j'avais sur moi qui ont causé l'évanouis-  
» sement de cette demoiselle.

» — Je me le figure d'autant plus que pres-  
» que toutes les dames m'ont dit aussi : Voilà

» un monsieur qui est trop parfumé... il n'y  
» a pas moyen de rester à côté de lui... tâ-  
» chez donc de le mettre quelque temps sur  
» votre balcon en espalier.

» — Ah! les dames t'ont dit cela... ça m'est  
» égal, je garde mon opinion. Ce n'est donc  
» pas mademoiselle Euphémie Durmont que  
» tu désires me voir épouser?

» — Non, mon ami ; c'est mademoiselle  
» Nathalie Gerbault... qui a une jolie dot et  
» un charmant caractère... toujours égal  
» toujours gai ; quand tu la connaîtras mieux,  
» tu verras si j'ai raison.

» — Merci, je ne tiens pas à la connaître  
» davantage. C'est mademoiselle Euphémie,  
» qui me plaît, c'est elle que je veux épou-  
» ser... Est-ce qu'elle n'est pas à marier  
» aussi ?

» — Si fait, depuis longtemps même, car  
» elle a bien vingt-cinq ans.

» — Est-ce qu'il court sur son compte des  
» cancans... fâcheux ?

» — Pas du tout ! c'est une jeune per-  
» sonne fort honnête, fort bien élevée.

» — Eh bien ! alors pourquoi pas celle-là  
» aussi bien que l'autre ?

» — D'abord la dot est plus modique.

» — Qu'importe ! j'ai assez pour deux.

» — Ensuite, ma femme qui est amie de  
» Nathalie, sait que c'est une jeune personne  
» qui rendra un mari heureux... tandis que  
» mademoiselle Euphémie, qui est romanes-  
» que, nerveuse, mon cher ami, les femmes  
» nerveuses... c'est bien risqué en ménage.

» — Je ne déteste pas cela... c'est une  
» preuve de sensibilité.

» — Enfin, mademoiselle Nathalie n'a  
» plus que son père, homme fort aimable,  
» qui ne viendra pas fourrer son nez dans le  
» ménage de son gendre, tandis que made-  
» moiselle Euphémie a encore sa mère, grande

» dame, qui ne rit jamais, et qui, en mariant  
» sa fille, mettra pour condition qu'elle ne  
» veut pas la quitter... et une belle-mère...  
» c'est une terrible chose quelquefois.

» Bah ! on exagère toujours. Une belle-  
» mère, ça fait de la compagnie, et elle veille  
» sur notre femme quand nous ne sommes  
» pas là... Mon ami, je veux épouser made-  
» moiselle Euphémie.

» — Tu y es bien décidé ?

» — Très-décidé.

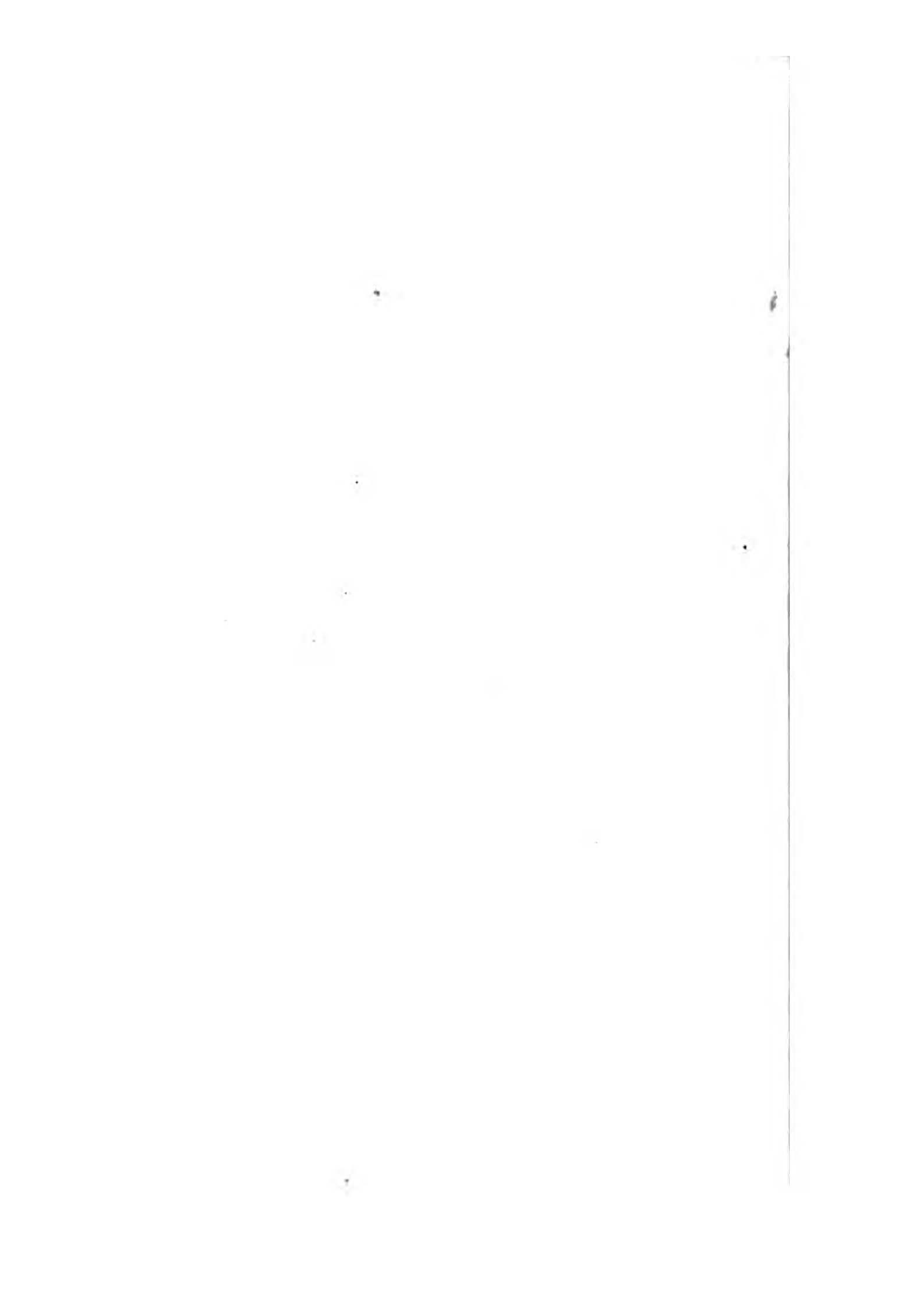
» — Tu te rappelleras que ce n'est pas moi  
» qui te l'ai conseillé.

» — Certainement... Mais comme c'est  
» moi qui épouse, cela me regarde.

» — Très-bien. Fais ce que tu voudras.  
» Dès que tu pourras sortir, viens à la maison ;  
» nous te ferons trouver avec mademoiselle  
» Durmont et sa mère... Mais si tu veux réus-  
» sir près de la fille, crois-moi, ne te parfume  
» plus. »

Au bout de quatre jours, Théophile sortait. Quinze jours plus tard, il s'était déclaré à mademoiselle Euphémie, qui ne s'était pas trouvée mal. Un mois plus tard, tout était terminé. Théophile conduisait à l'autel celle avec qui il avait dansé chez Badinet.

Le nouveau marié était radieux ; sa femme avait l'air modestement satisfait, et madame Durmont, la belle-mère de Théophile, se tenait presque constamment derrière son gendre, et lui soufflait tout ce qu'il devait faire, comme à un petit garçon sortant de pension.



## XV

### **Théophile dans son ménage.**

« — Mon gendre, vous allez me donner le  
» bras... ; votre femme prendra celui de son  
» cousin.

» — Oui, belle-maman.

» — Mon gendre, quand nous serons chez  
» le traiteur où se donne le repas, vous n'irez  
» point parler bas à votre femme...on pour-  
» rait supposer des choses inconvenantes.

» — Oui, belle-maman.

» — Vous ne l'embrasserez pas.

» — Comment ! vous ne voulez pas que  
» j'embrasse ma femme ?...



» — Devant le monde, c'est très-mauvais  
» genre. N'avez - vous pas le temps chez  
» vous ?

» — C'est juste.

» — A table, vous ne serez point assis  
» près de votre femme, mais près de moi.

» — C'est convenu, belle-maman.

» — Pendant le repas, vous aurez soin  
» que l'on ne chante pas de couplets faits  
» sur votre mariage...; ceux qui les font se  
» permettent toujours des plaisanteries trop  
» libres, les dames ne savent plus quelle con-  
» tenance tenir : c'est de très-mauvais goût.

» — On ne chantera pas, belle-maman.

» — Le soir, vous ne danserez qu'une fois  
» avec votre femme... Vous entendez ! rien  
» qu'une fois !

» — Pourquoi donc si peu ?

» — Parce qu'il faut laisser la mariée ac-  
» cepter les invitations des parents, des amis,  
» des étrangers...

» — Mais je ne me suis pas marié pour  
» que ma femme danse avec d'autres et pas  
» avec moi.

» — Qu'est-ce à dire, mon gendre ; est-ce  
» que vous voudriez m'apprendre les usages  
» de la bonne compagnie... ce serait un peu  
» fort !

» — Belle-maman, je n'ai pas eu l'inten-  
» tion de...

» — C'est bien, assez ; j'accepte vos ex-  
» cuses... Arrivons au point le plus délicat...  
» à celui... vous devez me comprendre...

» — Non, belle-maman, je n'y suis pas du  
» tout.

» — Ecoutez, mon gendre. Il y a des nou-  
» veaux mariés qui, le jour de leur noce...,  
» alors que le bal est dans tout son éclat, se  
» permettent d'emmener leur femme... de  
» l'enlever, enfin de disparaître avec elle...  
» et cela quelquefois sur les minuit.

» — Et vous ne voulez pas que je dispa-  
» raisse, belle-maman ?

» — Ah ! fi ! monsieur... fi !... Si vous fai-  
» siez une chose pareille ! Le lendemain de  
» votre mariage, je forcerais votre femme à  
» plaider en séparation avec vous.

» — Soyez tranquille, belle-maman, je ne  
» disparaîtrai pas. Mais, alors, quand me  
» sera-t-il permis de m'en aller avec ma  
» femme ?

« — C'est moi qui emmènerai ma fille, mon-  
» sieur ; je saurai le faire en temps opportun,  
» et lorsque cela ne blessera pas la décence.

» — Et moi, belle-maman, qui est-ce qui  
» m'emmènera ?

» — Vous vous en irez tout seul, mon  
» gendre ; mais vous attendrez pour cela  
» qu'il n'y ait plus un chat dans le bal...  
» vous entendez...

» — Cela pourra me faire coucher bien  
» tard... Il y a des gens qui demandent des

» cotillons... des boulangères , des carril-  
» lons...

» — Vous vous coucherez toujours assez  
» tôt, mon gendre.

» — Pourquoi donc cela, belle-maman?...  
» Est-ce que...

» — Assez, monsieur Tamponnet , as-  
» sez ! Voilà une conversation qui ne doit  
» pas être poussée plus loin. »

D'après la conversation que nous venons de rapporter entre le marié et sa belle-mère, on doit penser que la noce de Théophile fut médiocrement gaie. Lorsqu'un convive se permettait quelques plaisanteries, madame Durmont marchait sur le pied de son gendre, qui marchait sur celui de sa voisine ; celle-ci en faisait autant à son voisin, et ainsi de suite, en se marchant comme cela sur les pieds, on arrivait à la personne qui risquait des gaudrioles, et elle comprenait qu'elle devait s'arrêter.

Mais Théophile regardait amoureusement sa femme, qui regardait mélancoliquement son assiette. Il se disait : « Je suis sûr qu'Euphémie n'ose pas tourner les yeux de mon côté parce que sa mère le lui aura défendu. Heureusement nous ne serons pas toujours devant belle-maman ! et enfin, après tout, Euphémie est ma femme, c'est ma propriété, je suis son mari... et si la belle-mère m'ennuyait par trop... je finis par l'envoyer... se promener toute seule. »

La noce est passée ; la lune de miel l'a suivie, puis une quantité d'autres lunes qui ne sont pas absolument de miel pour Théophile, car sa belle-mère est continuellement chez lui. Elle a pris l'habitude d'y commander ; il ne peut point sortir avec sa femme sans avoir belle-maman à tenir sous l'autre bras ; on ne va pas au spectacle, si cela ennuie belle-maman ; on n'accepte pas une in-

visitation pour dîner en ville, si les personnes qui l'ont faite ont eu l'impolitesse de ne point inviter aussi belle-maman ; on ne reçoit pas chez soi telle ou telle personne, parce qu'un jour, en entrant dans le salon, ce n'est pas belle-maman qu'elle a saluée la première ; on renvoie une domestique qui faisait bien son ouvrage, parce qu'elle a été *répondeuse* avec belle-maman, et on en garde une qui fait fort mal la cuisine, parce qu'elle a dit que belle-maman était une superbe femme !

C'est à n'en plus finir avec les précautions qu'il faut prendre pour ne point mettre belle-maman de mauvaise humeur. De temps à autre Théophile se promet encore de faire sa volonté, de montrer qu'il est le maître, mais aussitôt que sa belle-mère paraît et fixe sur lui son œil vert-gris, qui n'est pas doux, il sent toutes ses résolutions s'évanouir, et il devient docile comme un mouton.

D'ailleurs l'hymen portait ses fruits. Eu-



phémie s'arrondissait chaque jour davantage ; Théophile était dans l'enchantement ; il regardait sa femme avec fierté , il se regardait lui-même dans la glace avec complaisance et comme quelqu'un qui est content de lui ; quand ses connaissances venaient le voir, il se frottait les mains, souriait d'un air malin ; et une fois, il s'était permis de dire en montrant Euphémie :

« Vous voyez que nous n'avons pas perdu  
» notre temps ! »

Mais cela lui avait attiré une scène de sa belle-mère ; elle lui avait soufflé dans l'oreille :

« — Fi ! monsieur, n'êtes-vous pas hon-  
» teux de dire des choses pareilles !

» — Mais belle-maman, quand on est ma-  
» rié, ces choses-là sont permises... et si je  
» ne remplissais pas mes devoirs de mari...  
» Il me semble que mon épouse...

» — Taisez-vous, monsieur, je vous prie



» de ne point ajouter un mot ! Je n'ai pas  
» d'éventail, monsieur !... »

Théophile était très-vexé, mais il se taisait ; et lorsqu'il voyait son ami Badinet, il se gardait bien de lui conter toutes les tribulations que lui faisait éprouver sa belle-mère, car celui-ci lui aurait répondu :

*Tu l'as voulu, Georges Dandin !*

Euphémie a mis au monde un garçon. Théophile, enchanté d'avoir un fils, s'occupe sur-le-champ du choix d'une nourrice ; mais belle-maman déclare que l'enfant doit être élevé au biberon, et la nourrice est congédiée.

Théophile craint que la santé de son fils ne soit pas aussi bonne avec le biberon qu'avec le sein. Il propose à sa femme d'allaiter leur petit ; mais belle-maman ne veut pas que sa fille se livre à des soins qui l'obligeraient

parfois à découvrir son sein devant des regards profanes.

C'est en vain que Théophile lui dit :

« — Madame , il n'y a rien de plus respectable qu'une mère allaitant son enfant...  
» Jamais , que je sache du moins , cela n'éveillera des idées inconvenantes , même  
» chez le plus mauvais sujet. •

Madame Durmont répond avec arrogance :

« — Monsieur, les biberons ont été inventés pour que les femmes ne soient plus  
» obligées de découvrir leur gorge... C'est  
» un des plus beaux progrès de la civilisation... Quant aux nourrices , on doit les  
» supprimer. Je suis bien persuadée qu'avant  
» peu il n'y aura plus de nourrices. »

Théophile se tait de crainte de contrarier sa femme , et le petit garçon est élevé au biberon. Le papa se console parce que cela lui permet de garder son enfant chez lui , et par conséquent , de le voir à toutes les heu-

res de la journée. Il s'habitue même assez facilement aux cris, aux pleurs, aux plaintes, aux gémissements si fréquents chez les enfants au maillot.

Mais Euphémie, qui est excessivement nerveuse, ne supporte pas aussi bien que son mari ce bourdonnement presque continu causé par les plaintes de l'enfant. Lorsque le petit garçon crie trop, elle met son chapeau, son châle, et dit à sa mère :

« — Sortons, ma mère, je vous en prie, »  
» sortons ! Je ne puis pas supporter d'enten- »  
» dre ainsi crier cet enfant... Vous avez beau »  
» me dire : c'est parce qu'il fait ses dents, »  
» cela n'en est pas moins déchirant pour mon »  
» cœur... cela m'irrite les nerfs.

» — Viens, ma fille, sortons alors... Mon »  
» gendre, veillez bien sur l'enfant ; ne le »  
» quittez pas... Vous avez le biberon près de »  
» vous, vous savez que c'est souvent le

» moyen de le calmer... usez-en... mais avec  
» modération. »

Et ces dames s'éloignent, laissant Théophile assis près du berceau de son fils, mettant du lait dans le biberon, le goûtant pour voir s'il est assez sucré, et enfin, insinuant cet instrument dans la bouche de l'enfant, en murmurant :

» — Bois, Hippolyte, bois mon garçon...  
» Un jour tu sauras que ton père a été ta  
» nourrice... Je ne sais pas si tu m'en aime-  
» ras mieux pour cela. Tu le devrais, il me  
» semble, car enfin, je suis presque à la fois  
» ton père et ta mère ! Je remplis des fonc-  
» tions qui ne sont pas ordinairement celles  
» d'un homme... Bois, cher ami, si tu es bien  
» sage, si tu deviens quelque jour un héros,  
» un artiste célèbre, je pourrai dire : C'est  
» moi qui l'ai nourri de mon lait ! On croira  
» que je dis des bêtises et ce sera pourtant  
» la vérité... Si Badinet me voyait donnant le

» biberon à un nouveau-né, c'est pour le coup  
» qu'il m'en dirait long... Ces dames sont  
» bien longtemps dehors... O Hippolyte !  
» pourvu que tout cela vaille une véritable  
« nourrice... J'en doute, quoi que puisse dire  
» belle-maman. »

Le petit garçon, qui avait sans doute un bon tempérament, vint très bien, et ne tarda pas à vouloir autre chose que le biberon. Alors arriva le tour de la bouillie.

Mais comme M. Hippolyte n'avait pas un bon caractère, comme en grandissant il ne criait pas moins, Euphémie, pour ne pas avoir ses crises nerveuses, allait encore se promener avec sa mère, et Théophile était souvent chargé de donner la bouillie à son garçon. Il s'en consolait, en se disant :

» — J'aime assez le gratin, et je le mangerai... La bouillie ne me déplaît pas..., et  
» c'est bien heureux, car, si je ne l'aimais pas  
» je serais obligé de la goûter également. »

Cependant, si parfois fatigué de bouillie et de gratin, Théophile se permettait une observation, s'il faisait mine de ne plus vouloir être encore bonne d'enfant, sa belle-mère lui lançait un regard indigné en s'écriant :

« — Vous voudriez donc, mon gendre, »  
» que ma fille tombât malade, qu'elle eût des »  
» syncopes... Vous savez combien les cris de »  
» son fils déchirent son tendre cœur..., et »  
» vous la feriez rester, à votre place, près de »  
» lui... Ah ! monsieur, vous êtes un Welche, »  
» un Barbare, un Huron, un tyran domes- »  
» tique. »

Le pauvre Théophile n'osait plus répliquer, et il reprenait sa place près du petit Hippolyte, qui devenait méchant comme un âne rouge.

Mais un jour, belle-maman s'étant mise en fureur après une domestique qui avait renversé du bouillon sur sa robe, elle cria tant

**qu'elle se brisa un vaisseau dans la poitrine ,  
et au bout de quelques heures , elle mourut.**

**Et ce polisson de Théophile eut l'indignité  
de ne point la regretter.**





## XVI

### **Envies de femme grosse.**

Lorsque madame Durmont eut cessé d'être là , Théophile se dit :

« — Maintenant , cela va marcher autrement. Ma belle-mère n'étant plus sans cesse » entre moi et ma femme pour soutenir l'une » et gronder l'autre , je vais être le maître... » Je vais ordonner à mon tour... Il est bien » temps. Et ma femme fera tout ce que je » voudrai , car elle m'aime beaucoup , et » belle-maman ne lui soufflera plus dans l'o- » reille que c'est elle qui doit être la maî- » tresse. »

Mais une cause inattendue et cependant fort naturelle arrête Théophile dans ses projets de réforme. Sa femme est de nouveau enceinte, et avec une femme enceinte, un mari serait très mal venu de vouloir faire le maître ; c'est, au contraire, le moment ou jamais de se montrer doux, complaisant, d'être aux petits soins, de satisfaire les moindres désirs de madame. Celle-ci use largement de sa position intéressante. Elle fait trotter son mari comme un commissionnaire, et très souvent inutilement, les désirs d'Euphémie changeant aussi vite qu'ils sont formés.

Un jour, au moment de dîner, elle déclare qu'elle a envie d'un melon, qu'elle veut absolument manger du melon, qu'elle ne se mettra pas à table sans cela. Ce désir serait facile à satisfaire si l'on était en plein été, mais c'est au mois de février, par un froid de

vingt-cinq degrés que madame Tamponnet éprouve ce désir intempestif.

Théophile, présumant qu'il lui sera impossible de se procurer un melon, se permet timidement quelques observations. Mais sa femme trépigne des pieds comme un enfant, en s'écriant :

» — Je veux du melon..., il m'en faut pour  
» dîner, sinon, prenez garde, monsieur, à ce  
» qui pourrait en résulter.

Et le petit Hippolyte qui a près de cinq ans et est déjà aussi gourmand que volontaire, tape avec sa fourchette sur la table, en disant :

« — Du melon, papa... nana... nous en  
» voulons... lon lon... du melon... bon  
» bon... »

Théophile prend son chapeau d'un air digne et sort, en prononçant d'un ton solennel :

« — Vous en aurez s'il en existe quelque  
» part en ce moment. »

Et le pauvre mari sort désolé ; il lui prend envie de se cogner la tête contre les murailles , mais il réfléchit que cela ne lui fera pas trouver du melon , il se met en course.

Il entre au hasard chez quelques fruitières, et murmure timidement :

« — Auriez-vous des melons à vendre ? »

Les unes lui rient au nez ; les autres lui répondent :

« — Des melons à cette époque... des melons quand il gèle... laissez-nous tranquille,  
» vous en êtes un autre... ou c'est pour  
» vous moquer de nous que vous nous de-  
» mandez cela. »

Théophile s'éloignait triste et confus, mais il ne jurait pas qu'on ne l'y prendrait plus. Il se disait : « C'est pourtant bien malheureux  
» si je ne parviens pas à satisfaire cette envie  
» de ma femme... fichtre... si elle allait ac-

» coucher d'un melon... ce serait épouvan-  
» table... Euphémie me dirait : C'est votre  
» faute, monsieur, si vous aviez contenté  
» mon désir, je ne vous aurais pas rendu  
» père d'une monstruosité. »

Théophile court dans les meilleurs maga-  
sins de comestibles ; point de melon... au Pa-  
lais-Royal, chez *Chevet*, on lui dit :

« — Si vous en voulez absolument, ce  
» sera fort cher, mais nous pourrons vous  
» en procurer ; nous allons écrire en Ita-  
» lie...

» — Vous allez écrire... quand pourrai-je  
» avoir le melon alors ?

» — Dans huit jours.

» — Dans huit jours... mais c'est dans une  
» heure... tout de suite qu'il me le faut.

» — Alors c'est impossible.

Théophile s'éloigne désolé ; il marche au  
hasard dans les rues en murmurant : « Me-  
» lon... melon... melon... » et les personnes

qui passent près de lui le croient toqué, d'autres se figurent qu'il crie : mourons ! mourons ! et craignent qu'il ne veuille se jeter à l'eau.

Quelqu'un lui tape sur l'épaule , en lui disant :

« — Qu'as-tu donc... quelle figure boule-  
» versée... où cours-tu comme cela?... »

Théophile reconnaît son ami Badinet qui a un peu vieilli , mais qui est toujours gai et bien portant , il lui presse la main et lui raconte sa situation , l'embarras dans lequel il se trouve. Badinet commence par rire , comme c'est son habitude , et lui répond :

« — Ah ! tu veux satisfaire tous les capri-  
» ces , toutes les fantaisies de ta femme. tu  
» vois où cela mène. »

» — Mais , mon cher ami , songe donc à  
» la position de mon épouse , ce n'est que  
» pour cela que je désire contenter son en-  
» vie »



» — Quand une femme en a qui n'ont pas  
» le sens commun , on l'envoie promener.

» — Les melons ont le sens commun.

» — Pas à cette époque-ci. Enfin , si ta  
» femme te demandait la lune... est-ce que  
» tu la lui donnerais ?

» — Je tâcherais de trouver quelque cho-  
» se... qui y ressemblât.

» — Eh bien ! viens avec moi , je vais te  
» faire avoir un melon.

» — Parole d'honneur ?

» — Oui , tu pourras satisfaire l'envie de  
» ta femme.

» — Ah ! Badinet, tu es mon sauveur... tu  
» es... mon cantaloup.

» — Merci. »

Badinet était lié avec le régisseur d'un théâtre, il va avec Théophile trouver son ami, qui est sur la scène où il fait essayer une décoration pour un drame en six actes. Alors, six actes c'était beaucoup ; aujour-

d'hui que l'on fait des pièces en trente tableaux, ce serait une misère. Dans quelque temps, si nous continuons dans la même proportion, on fera pour une soirée une pièce en *cent tableaux*. Il ne faut désespérer de rien.

Badinet parle à l'oreille de son ami. Celui-ci monte sur-le-champ au magasin des accessoires et il en revient avec un superbe melon en carton qui a souvent figuré avec succès dans plusieurs festins. Il le confie à Badinet qui le donne à Théophile en lui disant :

« — Voilà ton affaire.

» — Il est certain que c'est à s'y méprendre, dit l'époux d'Euphémie ; mais ceci est en carton... et quand ma femme ira pour en manger, elle s'apercevra que je l'ai trompée.

» — Ne m'as-tu pas dit toi-même que ta femme changeait de désir presque aussi vite qu'elle les avait formés ; que souvent

» elle t'envoyait chercher quelque chose...  
» et que lorsque tu revenais avec ce qu'elle  
» avait désiré, son envie étant passée, elle  
» repoussait avec dégoût ce que tu lui appor-  
» tais en te disant : Je ne veux pas de cela...  
» ôtez cela... remportez cela ?

» — C'est vrai, cela est arrivé assez sou-  
» vent.

» — Eh bien ! il en sera ainsi avec le me-  
» lon... elle le verra et ne voudra plus y  
» toucher... et tu le rapporteras demain à  
» mon ami le régisseur, parce qu'on te prête  
» ce cantaloup, mais à condition que tu ne  
» l'abîmeras pas. »

Théophile se décide à tenter l'aventure, d'ailleurs il n'avait pas le choix des moyens. il emporte le précieux accessoire, qu'il enveloppe de papier comme un véritable melon : il revient chez lui tout en nage, et pose avec précaution ce qu'il tient sur un plat, en disant à sa femme :

« — Tenez, Euphémie, voici un melon...  
» mais vous ne pouvez pas deviner toutes les  
» peines que j'ai eues pour me le procu-  
» rer. »

Madame Tamponnet regarde le faux melon, son mari frémit, il tremble qu'il ne lui prenne envie de le flairer, il regrette beaucoup de n'avoir pas saupoudré l'accessoire de choses désagréables à l'odorat, ce qui aurait pu ôter à sa femme le désir d'y goûter; mais bientôt sa frayeur se dissipe; Euphémie détourne la tête et fait un mouvement avec la main, en disant :

« — Otez cela... emportez ce melon, je  
» vous en prie... que je ne le voie pas... ah!  
» cela me fait lever le cœur... »

Comme tu voudras, chère amie, oh! du moment que ton envie est passée, il ne faut point te forcer, cela te ferait du mal.

Et Théophile s'empare vivement de l'ac-

cessoire, mais monsieur son fils se met à pousser de grands cris en disant :

« — Je veux du melon... moi... j'en veux,  
« na... papa... du melon.

» — Par exemple ! s'écrie Théophile, un  
» melon qui m'a coûté soixante francs, et  
» qu'on reprendra à dix francs de perte...  
» Tu vas voir que je l'entamerai pour toi,  
» gourmand, jamais ! tu auras une pomme,  
» ce sera bien meilleur. »

Le succès du melon en carton avait encouragé Théophile ; pendant quelque temps sa femme n'ayant que des envies faciles à satisfaire et peu dispendieuses, il les a contentées ; mais un jour, elle lui dit tout à coup qu'elle veut à son diner avoir un pâté de foie gras.

« — Je t'en achèterai une belle tranche, » dit Théophile.

« — Non, monsieur, ce n'est pas une tranche que je veux... c'est un pâté tout en-

» tier... et un superbe pâté, entendez-vous...  
» car il me semble que je le mangerai à moi  
» seule. »

Notre mari réfléchit sur cette nouvelle envie de sa femme. Il se dit : « Un beau pâté  
» de foie gras , cela me coûtera au moins  
» trente francs. Si je l'aimais , je pourrais  
» bien l'acheter ; mais je ne peux pas en  
» manger, ça me fait mal. Euphémie n'en  
» voudra plus aussitôt qu'elle le verra... par  
» conséquent, je serais bien sot d'aller faire  
» cette dépense pour la bonne et le petit qui  
» aimera mieux de la galette. Allons trouver  
» ce monsieur aux accessoires qui est si  
» complaisant ; certainement il doit avoir un  
» pâté, ce sont de ces choses que l'on sert  
» presque toujours dans les repas sur le théâ-  
» tre... il ne refusera pas de m'en prêter un  
» pour aujourd'hui. »

En effet , Théophile trouve un fort beau pâté en carton au magasin d'accessoires, il



le rapporte sous son bras, recommence les mêmes cérémonies qu'avec le soi-disant melon, le pose lui-même sur un plat et sur la table, et dit à sa femme :

» — Voilà le pâté de foie gras que tu as  
» désiré. »

Euphémie regarde le décor qui est sur un plat, et sourit en répondant à son mari :

« — Ah ! merci, mon ami... il est superbe  
» ce pâté, et il a bien bonne mine. »

Théophile devient vert, il comprend que sa femme voudra manger du pâté. Pour l'achever, monsieur son fils, qui est déjà à table, commence sa chanson :

« — Ah ! nous allons manger du pâté...  
» du pâpâ... du tété... c'est papa qui l'a ap-  
» porté... oh ! qu'il est beau, qu'il est beau !...  
» pas papa, le pâté... »

On se met à table. Théophile est bien mal à son aise, il sert à sa femme une énorme assiettée de potage. Elle n'a pas fini qu'il lui



en sert encore ; il voudrait la bourrer de potage, afin qu'elle n'eût plus faim pour autre chose, mais Euphémie l'arrête en lui disant :

« — J'ai bien assez de potage, mon ami,  
» ne m'en servez plus...

» — Tu as tort, ma bellotte, ce potage est  
» excellent, et dans ta position c'est ce qu'on  
» peut manger de meilleur ; c'est même or-  
» donné par les médecins.

» — Je vous dis que je n'en veux plus...

» — Alors mange donc des radis, du beurre,  
» des anchois... C'est cela qui est encore très  
» bon pour une femme dans ta position...  
» Oh ! les anchois surtout...

» — Je n'ai jamais entendu dire cela. Au  
» reste, je ne veux pas manger de tout cela,  
» je me réserve pour le pâté.

» — Oh ! oui, maman, j'en veux aussi,  
» moi... du pâpâ... du tété... Papa, donne-  
» moi de la croûte. »

Théophile pâlit, il boit un grand verre d'eau et murmure :

« — C'est bien dangereux dans ta position,  
» le pâté de foie gras... Vois-tu, Euphémie,  
» je l'ai acheté, celui-là, parce que je ne vou-  
» lais pas te contrarier ; mais si tu étais rai-  
» sonnable, tu n'en mangerais pas... C'est  
» horriblement lourd ! cela peut amener des  
» accidents fâcheux... Cela te donnera le  
» mal de mer...

» — Laissez-moi donc tranquille, mon-  
» sieur ; dans ma position, au contraire, une  
« femme peut manger de tout ce qui lui fait  
» plaisir, sans craindre d'être malade...

» — Oh ! comme c'est faux... Ne te fie pas  
» à cela... Ainsi, on m'a conté qu'une dame  
» enceinte avait voulu manger de la chan-  
» delle avec les mèches, elle a manqué pé-  
» rir.

» — Eh ! monsieur... est-ce que j'ai de ces  
» envies-là, moi?... Je ne désire que de bon-

» nes choses ; allons, entamez ce pâté et donnez-m'en. »

Théophile voudrait pouvoir se rouler dans sa serviette... Il jette son couteau par terre, il se baisse pour le ramasser, il reste à chercher sous la table. Sa femme, impatientée, se décide à se servir elle-même. Elle approche d'elle le plat qui contient le pâté de carton, et, avec son couteau, se met en devoir de lever la croûte de dessus.

Elle est fort étonnée de voir que cette croûte ne tient pas et se détache toute seule ; elle avance la tête, regarde dans l'intérieur du pâté et y trouve deux pelottes de ficelles et trois gobelets en étain qui avaient été serrés là par un garçon de théâtre.

Euphémie pousse un cri :

« — Qu'est-ce que c'est que cela, grand Dieu !... de la ficelle... des gobelets... C'est un pâté de carton... Quelle horreur ! »

Théophile s'obstinait à rester sous la ta-

ble , comme pour chercher son couteau ; mais sa femme le tire par son habit, il est obligé de se lever et d'avouer sa ruse : il tâche de faire passer la chose comme une plaisanterie. Mais Euphémie est en colère , elle prétend que c'est fort mal de se moquer d'une femme dans sa position. Et pendant ce temps, M. Hippolyte manque de s'étrangler, parce qu'il a essayé d'avalier de la croûte de dessus. Enfin, l'infortuné mari court acheter un pâté véritable, et lorsqu'il l'apporte, madame ne veut plus même le voir. En revanche, le petit garçon se donne une indigestion.

Tous ces événements n'empêchent point madame Tamponnet de mettre au monde une petite fille qui serait assez gentille si elle avait un nez , mais celui qu'elle possède est tellement exigü, qu'on se demande en la regardant si jamais elle pourra se moucher. ●

Alors Euphémie dit en gémissant à son mari :

« — Voyez-vous, monsieur, notre fille  
 » n'est pas complète... Elle n'a, pour ainsi  
 » dire, pas de nez... C'est votre faute; c'est  
 » parce que vous n'avez pas contenté toutes  
 » mes envies.

» — Ah! par exemple, chère amie, je ne  
 » mérite pas ce reproche. Est-ce que jamais  
 » tu m'as demandé des nez? Est-ce que tu  
 » voulais en manger? Je ne le suppose pas!  
 » Mais, au reste, tranquillise-toi, celui de  
 » mademoiselle Amanda, notre fille, gran-  
 » dira, il se formera. Et d'ailleurs, les fem-  
 » mes ont toujours assez de nez. »

Cette fois, comme belle-maman n'était plus là pour ordonner le biberon, Euphémie consent à ce que sa fille soit mise en nourrice.

## XVII

### **Une femme jalouse.**

Madame Tamponnet ayant cessé d'être dans une position intéressante, Théophile se disait de nouveau :

« — Maintenant je vais être le maître chez  
» moi, et ma femme ne me fera plus courir  
» lui chercher des melons au mois de fé-  
» vrier... Qu'elle ait des envies tant qu'elle  
» voudra, cela ne m'inquiète plus ; j'ose es-  
» pérer d'ailleurs qu'elle n'aura plus d'autre  
» désir que celui de me plaire. Je crois qu'on  
» chante ça dans un opéra : « *Je n'ai plus*

» *qu'un désir, c'est celui de te plaire.* » Je ne  
» sais plus le nom de l'opéra, mais cela ne  
» fait rien.

» Nous avons garçon et fille, c'est suffi-  
» sant ; je m'en tiendrai là ; nous avons assez  
» de fortune pour vivre convenablement ; il  
» me semble que voilà le moment d'être heu-  
» reux ou jamais. »

Mais c'est assez ordinairement lorsque nous croyons tenir le moment d'être heureux qu'il nous échappe, et jusqu'alors ce pauvre Théophile avait couru après sans pouvoir le saisir.

A un dîner que donnaient les époux Tamponnet pour les relevailles de madame, et auquel on avait convié une quinzaine de personnes, parmi lesquelles figuraient Badinet et sa femme, Théophile se trouva placé à table à côté de madame Badinet. Celle-ci était aimable et riait facilement ; l'amphitryon, qui était tout joyeux de voir sa femme accou-



chée et sa fille en nourrice, fut plus aimable que de coutume ; il eut même quelques mots heureux dans la conversation ; on les remarqua, parce que cela ne lui était pas habituel, et plus d'une fois madame Badinget s'écria :

« — Ah ! monsieur Tamponnet... avez-  
» vous fini... Vous voulez donc me faire mou-  
» rir de rire... Ah ! vous êtes terrible au-  
» jourd'hui... Ah ! madame Tamponnet, di-  
» tes donc à votre mari de finir... Si vous  
» saviez tout ce qu'il me dit... »

Madame Tamponnet fronça les sourcils, sourit avec amertume, lança un coup d'œil furibond à son mari, et répondit :

« — Je me doute bien de ce qu'il peut vous  
» dire, madame, et il me semble que cela ne  
» vous déplaît pas. »

Cette réponse passa sans être remarquée, au milieu des éclats de rire, des causeries, du choc des verres et du bruit des fourchettes.

Mais, dans la soirée, madame Tamponnet fut d'une humeur de dogue, et sa mine répondit à son humeur. On lui demanda ce qu'elle avait, elle se plaignit d'une migraine, d'un violent mal de tête, et ne cessait de répéter :

« — C'est du repos qu'il me faut, le repos  
» seul me fera du bien. »

Quand une maîtresse de maison dit à ses convives : « J'ai bien besoin de dormir, » c'est absolument comme si elle leur disait : « Vous  
» m'excédez, vous m'ennuyez, allez vous  
» coucher. » La société savait trop bien vivre pour ne point comprendre cela.

A onze heures, il n'y avait plus personne chez Théophile qui, tout en regrettant que l'on soit parti sitôt, se dispose aussi à se coucher, lorsque sa femme vient se poser devant lui en *Médée* ou en *Hermione*, et lui dit :

« — Vous devez être content de votre soi-  
» rée, monsieur ?

» — Mais oui, ma biche, assez content...  
 » Je croyais seulement qu'on resterait plus  
 » tard... Mais tu as tant dit que tu avais mal  
 » à la tête...

» — Oh ! ce n'est pas seulement à la tête  
 » que j'ai mal... monstre !... homme indi-  
 » gne !... Osez-vous bien encore me regarder  
 » en face... »

Théophile s'arrête au moment de faire une rosette au foulard qu'il met sur sa tête pour se coucher. Il regarde sa femme, il tombe des nues et balbutie :

« — Qu'est-ce que tu me dis donc là,  
 » Euphémie, je ne comprends pas... est-ce  
 » que c'est un rôle de drame que tu ap-  
 » prends ?

» — Oh ! n'ayez pas l'air de faire l'innocent,  
 » monsieur, je vous connais à présent, je sais  
 » ce que vous valez... et cette femme !... sous  
 » mes yeux ! permettre qu'on lui fasse la  
 » cour d'une façon aussi évidente... quelle

» effronterie ! mais j'espère bien qu'elle ne  
» remettra jamais les pieds chez moi, cette  
» femme... vous l'entendez, monsieur, je ne  
» veux plus la recevoir !..

» — Ah ! ça, mais de quelle femme parles-  
» tu : car le diable m'emporte si je sais ce  
» que tout cela signifie...

» — Ne faites donc pas semblant de ne  
» point comprendre ! Vous savez très-bien  
» que c'est de madame Badinet qu'il s'agit...  
» de madame Badinet avec laquelle vous vous  
» êtes comporté à table d'une manière indé-  
» cente.

» — Moi !..

» — A qui vous parliez constamment dans  
» l'oreille... en riant, en faisant des mi-  
» nes, des yeux... que je ne vous avais ja-  
» mais vus.

» — Moi !

» — Vous n'aviez des attentions, des petits  
» soins que pour elle ; c'était révoltant... et

» je ne parle que de ce qui sautait aux yeux  
» de tout le monde. Si j'avais pu regarder  
» sous la table... Dieu sait ce que j'aurais  
» vu...

» — Par exemple, je n'en reviens pas, je  
» suis encore à me demander ce que j'ai fait  
» avec madame Badinet, pour que tu me fasses  
» une scène semblable...

» — Vous l'aimez donc bien, cette  
» femme ?

» — Ah ! c'est trop fort !..

» — Comment, monsieur, vous osez nier  
» que vous soyez amoureux de madame Ba-  
» dinet?...

» — Moi ! amoureux de madame Badinet...  
» de la femme de mon ami...

» — Voilà une considération qui ne retient  
» guère les hommes, au contraire, c'est pres-  
» que toujours à la femme de leur ami qu'ils  
» s'adressent de préférence. Que M. Badinet  
» ne s'aperçoive pas de cela, c'est possible,

» il y a des maris si aveugles; mais, moi, je  
» l'ai vu, et cela suffit.

» — Tu as vu tout de travers, je n'ai ja-  
» mais pensé à madame Badinet, je ne lui  
» ai jamais dit un mot plus haut que l'au-  
» tre.

» — Vous ne lui en direz plus du tout,  
» chez moi du moins... et si j'apprends que  
» vous alliez chez elle... tremblez! »

Théophile, tout surpris de cet accès de jalousie de sa femme, ne s'en inquiète pas d'abord beaucoup; peut-être même son amour-propre est-il en secret flatté d'inspirer ce sentiment, et il se couche en se disant : c'est un orage; cela n'a pas le sens commun... cela se passera. Ma femme m'aime encore plus que je ne le croyais.

Mais Théophile ne connaissait pas les femmes : lorsqu'une fois la jalousie vient se fourrer dans leur tête, il n'y a plus moyen de l'en faire déloger, et plus elles prennent



de l'âge, plus ce malheureux défaut fait chez elle des progrès.

Une jeune femme n'est pas toujours jalouse, surtout quand elle est jolie ; elle sait bien qu'elle peut encore plaire, et son amour-propre même est là pour dissiper ses craintes ; mais une femme qui cesse d'être jolie et commence à prendre des années, devient, lorsqu'elle s'en mêle, d'une jalousie féroce. Malheureusement ses couches avaient enlaidi madame Tamponnet, qui avait dépassé la trentaine, et la jalousie vint détruire le peu de charme qui lui restait.

Voyez pourtant à quoi tiennent les choses ! les sentiments !... Jusqu'au jour de ce malencontreux dîner, Euphémie n'avait fait que fort peu attention à son mari, mais madame Badinet, en s'écriant qu'il était très-aimable, avait donné à Théophile une valeur que jusqu'alors sa femme n'avait pas appréciée ; elle se figure qu'on veut lui enlever son mari,



aussitôt elle s'y attache, elle s'y cramponne...

Dès ce moment, Tamponnet est épié, surveillé, guetté, espionné sans cesse. Tout ce qu'il fait, les actions les plus innocentes, donnent lieu aux soupçons de sa femme. La jalousie voit du mal dans tout.

Si Théophile sort, on lui demande où il va ; s'il fait de la toilette, on ne manque pas de s'écrier :

« — On voit bien que vous allez voir votre  
» belle... ce n'est pas pour rester près de  
» moi que vous feriez tant de frais. »

S'il sort en négligé, on lui dit :

« — Vous allez chez des personnes avec  
» lesquelles vous ne vous gênez pas... cela se  
» voit... vous êtes probablement là comme  
» chez vous... »

S'il rentre un peu plus tard qu'il ne l'a annoncé, on s'écrie :

« — Vous vous amusez beaucoup où vous  
» allez ? à ce qu'il paraît, vous y oubliez votre

» maison, votre femme et vos enfants, quelle  
» conduite, monsieur, quelle conduite... »

Quand Théophile voulait rendre compte de l'emploi de son temps ; sa femme lui coupait la parole en lui disant :

« — Taisez-vous, monsieur, vous allez encore me faire des mensonges comme à votre ordinaire... c'est inutile, monsieur, ne vous donnez pas cette peine. »

Si on allait en soirée, madame Tamponnet ne perdait pas son mari des yeux, et lorsqu'elle le voyait causer avec une jeune femme, elle se glissait derrière lui, et lui pinçait le bras à y laisser la marque. Le pauvre mari se laissait pincer et n'osait pas se plaindre, mais il se disait tout bas :

« — Quel tourment qu'une femme jalouse!.. c'est affreux!.. plus de plaisir possible... plus de repos... je ne sais comment me tenir en société... je n'ose plus parler à une dame... Si je me tiens dans un

» coin sans rien dire, Euphémie me fait une  
» scène en me disant : que je pense sans  
» doute à mes amours... Si je ris, si je suis  
» gai, elle me dit : « Vous êtes de bien belle  
» humeur ce soir... c'est qu'il y a ici une per-  
» sonne avec qui vous avez des intrigues. »  
» Sapristi ! cela devient considérablement  
» monotone... ma femme m'aime trop, elle  
» pousse ce sentiment trop loin, cela devient  
» de la frénésie... Je commence à en avoir  
» peur... je l'aimais beaucoup autrefois, et  
» maintenant je ne suis un peu tranquille que  
» lorsque je suis loin d'elle... Comme c'est  
» bête d'être jaloux... au lieu de conserver  
» l'amour des gens, on arrive à se faire dé-  
» tester. »

Madame Tamponnet entrait brusquement et comme une bombe dans le cabinet de son mari, lorsqu'elle savait qu'il n'était pas sorti. Quelquefois son apparition était si imprévue, elle avait ouvert la porte avec tant de pré-

caution, que Théophile, tout étonné en voyant sa femme derrière lui quand il se croyait seul, poussait un cri de surprise et même de frayeur.

Alors Euphémie s'écriait : « — Comme ma  
» présence vous trouble... vous étiez donc  
» bien occupé, monsieur... vous êtes donc  
» bien contrarié d'être dérangé...

» — Moi... ma foi, cela m'a saisi de te  
» voir tout à coup sur mon dos... cela m'a  
» réveillé, car je crois que je dormais.

» — Vous mentez, monsieur, vous ne dor-  
» miez pas... Vous avez de l'encre à vos  
» doigts... vous avez écrit...

» — Ah çà, mais tu me joues le Bartholo-  
» du *Barbier de Séville*...

» — Il ne s'agit pas du *Barbier de Séville*,  
» monsieur. A qui écriviez-vous?... à une de  
» vos maîtresses, sans doute...

» — Est-ce que j'ai des maîtresses ! Tu  
» rêves !...

» — Alors, qu'avez-vous écrit ? Montrez-le  
» moi... je veux le voir...

» — Mon Dieu ! j'écrivais une ancienne  
» chanson... qui est très-jolie... pour me la  
» rappeler un de ces soirs...

» — Une chanson... où est-elle ?...

» — Par distraction, j'ai allumé un cigare  
» avec.

» — Oh ! quel tissu de fourberies !... Ce  
» n'était pas une chanson que vous écriviez...  
» D'abord, vous n'avez pas de voix, vous ne  
» chantez jamais... Ah ! si je découvrais vo-  
» tre correspondance !... »

Et Euphémie fouille dans le secrétaire, ouvre les tiroirs, cherche, furette dans tout, bouleverse les papiers, jette de côté plumes, canif, cire, pains à cacheter, et après avoir tout mis en désordre, sort du cabinet en s'écriant : « — Vous avez des cachettes que  
» je n'ai pu encore trouver... mais un de ces  
» jours je ferai tout démolir dans ce cabinet.

« — C'est gentil ! cela promet ! » se dit le pauvre mari quand sa femme est partie. Et, dans son ennui, il prend sa canne et son chapeau et sort de sa maison, où il n'y a plus de paix pour lui. Cependant, il n'osait plus aller voir son ami Badinet, car il tremblait que sa femme ne vînt à le savoir, et il s'est aperçu plus d'une fois qu'elle le suivait dans la rue. Mais un jour il se trouve nez à nez avec son ancien ami, qui l'arrête en lui disant :

« — Parbleu ! je te rencontre enfin... Il faut donc maintenant pour te voir te guetter dans la rue ? Tu es aimable ! Voyons, Théophile, qu'est-ce que cela signifie, pourquoi ne viens-tu plus nous voir?... Nous avons été plusieurs fois chez vous, ma femme et moi, et toujours on nous a dit : « Ils n'y sont pas ; ils sont sortis. » Enfin, la dernière fois, ta domestique nous a fermé la porte sur le nez en nous criant :



« Madame n'est pas visible !... » Elle n'est  
» pas polie, ta domestique.

» — C'est ma femme qui la style à cela.

» — Nous nous sommes dit : En voilà  
» assez... s'ils veulent nous revoir ; ils vien-  
» dront ; car enfin nous vous avons toujours  
» reçus de notre mieux... Que signifie ce  
» changement ? Ça ne peut pas venir de  
» toi !...

» — Oh ! non... je t'en répons.

« — Alors, qu'avons-nous fait à ta fem-  
» me !...

» — Quand je te le dirai, tu ne voudras  
» pas le croire... je gage même que cela te  
» fera rire... Euphémie est jalouse de ma-  
» dame Badinet ; elle prétend que je suis  
» amoureux de ta femme...

Badinet rit en effet à se tenir les côtes ;  
mais Théophile reprend :

« — Tu trouves cela drôle... je t'assure



» que ce n'est pas gai pour moi... Euphémie  
» m'a défendu d'aller chez vous...

» — Et tu lui obéis, nigaud que tu es ! »

» — Que veux-tu... elle serait capable de  
» me poignarder, si elle me voyait sortir de  
» chez toi...

» — Essaie, et je te parie qu'il ne t'arri-  
» vera rien...

» — Je n'ose pas essayer... Ah ! mon ami,  
» quel horrible tourment qu'une femme ja-  
» louse !

» — Mais être jalouse de ma femme !...

» — Oh ! maintenant, elle l'est de tout le  
» monde. Je ne puis pas approcher d'une  
» robe, d'une jupe, sans qu'elle change de  
» couleur... pas la jupe, ma femme.

» — *Tu l'as voulu, Georges...*

» — Oui, oui, je savais bien que tu allais  
» me dire cela... Mais parce qu'une femme  
» est nerveuse, ce n'est pas toujours une rai-  
» son pour que ce soit un tyran femelle.

» — Cependant nous ne sommes plus des  
» jeunes gens, mon ami, nous avons passé  
» la cinquantaine tous les deux...

» — Je le sais bien : c'est ce que je répète  
» souvent à Euphémie.

» — Et tes enfants, vont-ils bien ?

» — Ils vont...ils poussent ; mon fils, mon-  
» sieur Hippolyte, qui a près de treize ans,  
» continue à ne vouloir rien faire, mais il a  
» les plus belles dispositions... il s'agit seu-  
» lement qu'il veuille les employer. Quant à  
» ma fille Amanda, elle aura un nez, mon  
» cher, il lui en vient un ; je crois qu'il sera  
» toujours fort petit ; mais enfin pour une  
» personne seule... Ah ! mon Dieu... ce cha-  
» peau que j'aperçois là-bas... comme il res-  
» semble à celui de ma femme... Adieu, mon  
» ami... adieu, je me sauve. »

Et Théophile s'éloigne en courant, laissant son ami Badinet qui hausse les épaules, et

rentre chez lui conter à sa femme ce qu'il vient d'apprendre.

Un soir que madame Tamponnet avait été un peu plus calme que de coutume, et que la journée s'était passée sans qu'il y eût de scène entre les époux, ce qui devenait rare dans leur ménage, Théophile propose à sa femme d'aller voir une pièce nouvelle que l'on donne au théâtre du Palais-Royal. Euphémie veut bien aller au spectacle, mais elle penche pour la Comédie-Française. Théophile insiste pour le Palais-Royal, en disant :

« — Ma chère amie, je serais bien aise de  
» rire, moi, c'est si bon, c'est si sain de rire.  
» Aux Français on joue parfaitement, j'en  
» conviens, mais les pièces ne valent pas  
» toujours le talent des acteurs : au Palais-  
» Royal quelle différence ! les acteurs sont  
» eux-mêmes la pièce : *Grassot, Sainville,*  
» *Ravel!*.. voilà des acteurs... ou plutôt voilà  
» des auteurs ! »

Euphémie cède en disant :

« — Vous voyez, monsieur, que je fais  
» toutes vos volontés. »

Les époux se rendent au spectacle ; ils se placent dans une loge ; il y a à peine dix minutes qu'ils y sont, lorsque dans une loge, positivement en face d'eux, viennent se placer M. et madame Badinet.

Lorsque Théophile aperçoit en face de lui son ami et sa femme, il pâlit, il tremble, il n'ose plus lever les yeux, car il prévoit que cela va lui faire avoir une scène.

Euphémie, qui n'a pas encore aperçu les personnes qui sont en face, dit à son mari :

« — Qu'avez-vous donc, monsieur?...  
» vous semblez mal à votre aise... On dirait  
» que vous n'osez plus vous tourner... que  
» vous êtes devenu en bois.

» — Moi... j'ai... je ne sais pas ce que  
» j'ai... c'est-à-dire... je crois que c'est mon  
» dîner qui... »

En ce moment, Euphémie aperçoit le couple Badinet qui souriait en regardant Théophile; à son tour elle pâlit, elle crispe ses doigts et s'écrie :

« — Ah ! je vois maintenant ce que vous  
» avez, infâme... monstre... elle est là... elle  
» est devant nous, cette femme... Je ne m'é-  
» tonne plus si monsieur a voulu venir abso-  
» lument à ce théâtre, lui qui ordinairement  
» va où je veux... C'était un rendez-vous  
» concerté entre eux...

» — Je t'assure, Euphémie, que j'ignorais  
» totalement... Et si je l'avais su, je ne se-  
» rais pas...

» — Taisez-vous, je ne suis pas une imbé-  
» cile, moi... Ah ! vous vous entendez avec  
» elle... Vous venez ici pour la voir... sous  
» le nez de son jobard de mari... Mais je  
» vous défends de la regarder... je vous le  
» défends, entendez-vous?... »

Théophile reste immobile et n'ose plus

détourner ses regards fixés sur le théâtre ; mais, tout à coup, un enfant ayant poussé un cri aux secondes, Théophile regarde involontairement par là. Aussitôt sa femme lui applique un soufflet en lui disant :

« — Ah ! traître ! tu l'as regardée ? »

Le pauvre mari en a bien assez, il quitte la loge et renonce au spectacle. A dater de cette soirée sa femme ne veut plus qu'il mette le pied dans un théâtre.

Un soir, Théophile est sorti après le dîner pour aller acheter des livres élémentaires pour sa fille. Sa femme a froncé le sourcil en le voyant prendre son chapeau, mais elle n'a rien dit. Après avoir fait ses achats, Théophile éprouve le besoin d'entrer un moment dans une de ces maisons à cabinets inodores, si parfaitement tenus dans la capitale. Lorsqu'il quitte cette maison, et au moment où il met le pied dans la rue, une femme l'arrête en le saisissant au collet.



C'est Euphémie, qui lui dit d'une voix stridente :

« — Ah! perfide!... tu en viens... tu en sors, cette fois je t'y prends... tu ne peux plus le nier... Tu ne m'attendais pas là...

» — Ma foi non... Eh bien, après, quel mal y a-t-il à aller... là?..

» — Traître!... c'est de chez ta maîtresse que tu viens. Et tu as le front de t'en vanter...

» — Je viens de chez ma maîtresse...

» — Oui, et je vais la poignarder... Oh! je la trouverai cette femme... Je veux savoir ce qu'on fait là-dedans! »

Et Euphémie pénètre dans l'intérieur de l'établissement, tandis que Théophile s'éloigne en se disant :

« — Je voudrais bien savoir ce qu'elle va poignarder dans l'endroit où elle est entrée. Elle n'a donc pas remarqué la lanterne qui est devant la porte et ce qui est



- » écrit dessus... C'est pourtant bien visible. .
- » Mais décidément, la jalousie touche à la
- » folie. C'est une vilaine infirmité. »

Quelques années plus tard, une fluxion de poitrine emportait madame Euphémie Tamponnet, et Théophile restait veuf, ayant un garçon de dix-sept ans et une fille de treize qui commençait à avoir un nez.

## XVIII

### **Un Père et ses Enfants.**

Lorsque Théophile se voit veuf, il recommence à lever la tête, à se tenir plus droit, à jouer avec sa canne en se promenant, et il se dit de nouveau :

« — Pour cette fois, me voilà donc mon  
» maître, libre de ne plus faire que mes vo-  
» lontés, d'aller, de venir comme bon me  
» semblera, sans trembler, sans avoir peur  
» qu'en rentrant chez moi on ne me fasse  
» une scène... Ah ! que c'est bon, tout cela...  
» quel plaisir d'être libre... Cette position  
» après laquelle je cours toujours, et que je

» n'avais pas encore attrapée, je la tiens  
» cette fois... je suis veuf... J'ai deux en-  
» fants ; mais mon fils est presque un hom-  
» me... je lui trouverai une bonne place... ;  
» ma fille grandira, son nez commence à  
» être suffisant, je la marierai... oh ! je la  
» marierai de bonne heure... Tout cela ira  
» comme sur des roulettes. »

Mais le jeune Hippolyte Tamponnet, qui avait toujours été gâté ou grondé mal à propos, qui avait vu son père et sa mère presque sans cesse en désaccord à son sujet, avait pris l'habitude de n'écouter personne et de n'obéir ni à l'un ni à l'autre ; car lorsque son père lui défendait quelque chose, c'était une raison pour que sa mère le lui permît ; quand celle-ci refusait à son fils ce qu'il lui demandait, son père le lui accordait en secret.

Triste exemple pour les enfants, que celui des parents qui ne vivent point en bonne harmonie. M. Hippolyte Tamponnet n'était pas

positivement un mauvais sujet , mais cela y ressemblait beaucoup. Il savait un peu de tout , mais si peu , que c'était comme s'il ne savait rien ; en revanche, il ne songeait qu'au plaisir, et commençait déjà à lorgner les femmes avec l'aplomb d'un tambour-major.

Quant à mademoiselle Amanda, âgée alors de treize ans et quelques mois, c'était un tout autre caractère. Elle avait appris de sa mère à se tenir bien droite , à avoir un maintien réservé et à ne point rire à tout propos. Elle étudiait assez facilement, et comme elle avait déjà beaucoup de prétention à l'esprit et au savoir, elle s'appliquait à s'instruire et se mêlait de bonne heure à la conversation ; enfin à treize ans , c'était déjà une petite raisonneuse, qui parlait d'un ton décidé et donnait son opinion sur tout , comme aurait pu le faire une femme de quarante ans.

Plus d'une fois , Théophile , qui ouvrait de grands yeux en écoutant sa fille , s'était dit :

« Je crois que j'ai donné le jour à une petite  
» fille qui deviendra une femme bien remar-  
» quable... c'est déjà un puits de science,  
» d'érudition... elle sait une foule de choses  
» que je n'ai jamais pu me fourrer dans la  
» tête... et quel aplomb dans la conversa-  
» tion... quand elle cause, on croirait en-  
» tendre un vieillard... Ce sera une *Staël*,  
» ou tout au moins une *Sévigné*... si ce n'est  
» pas mieux... Quant à Hippolyte, il est un  
» peu écervelé, un peu joueur, mais c'est de  
» son âge... Je l'aurais bien été, moi, si j'a-  
» vais pu... »

Peu de temps après la mort de sa femme, Théophile commence à consulter sa fille sur une foule de petits détails de ménage ; puis il cause avec elle d'affaires d'intérêt, et toujours émerveillé de la puissance de ses raisonnements, il en vient bientôt à ne plus faire la moindre chose sans avoir auparavant consulté mademoiselle Amanda.

Et comme les enfants s'aperçoivent bien vite de l'ascendant qu'ils prennent sur l'esprit de leurs parents, et qu'ils ont l'habitude d'en abuser, au bout de peu de temps, mademoiselle Amanda agit et commande comme la maîtresse de la maison ; c'est elle qui ordonne le dîner, compte avec la domestique, invite de la société..., fait acheter ce dont on a besoin, et règle l'emploi du temps.

Théophile est enchanté ; il s'écrie : « Je » n'ai plus besoin de me mêler de rien, c'est » ma fille qui fait tout... elle tient ma maison... et il faut voir comme ça marche ! »

Mais lorsque le papa veut sortir, sa fille lui dit : « Je veux aller avec toi..., tu ne vas pas » me laisser à la maison toute seule avec la » bonne... ce ne serait pas convenable ; em- » mène-moi. » Et Théophile emmène sa fille en disant : « C'est juste ; je ne dois pas la laisser seule à la maison.., ce n'est pas convenable.

Si on l'invite à dîner sans inviter sa fille, Amanda lui dit :

« — Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-  
» là... comment, ils t'engagent à dîner, et  
» ne te parlent pas de moi... c'est bien mal-  
» honnête de leur part... Ils croient donc que  
» je ne sais pas me tenir en société ; je m'y  
» conduis mieux qu'eux, peut-être !... »

Quelquefois le papa, qui ne serait pas fâché de dîner en garçon, répond à sa fille :

« — Ma chère amie, je t'assure que tu te  
» méprends sur les motifs... sur les raisons...  
» pour lesquelles on m'a invité sans toi...

» — Il ne peut pas y en avoir de bonnes...

» — Vois-tu, c'est un dîner de garçon...

» — Qu'est-ce que cela veut dire, de garçon?... Tu n'es pas garçon, toi, tu es veuf.

» — Oui ; mais quand on dit : un dîner de garçon, cela veut dire : un dîner où il n'y  
» aura que des hommes...

» — Cela ne doit pas être gai.



• — Si fait, au contraire... c'est quelque-  
» fois très-gai... c'est même d'une gaieté qui  
» fait que... tu ne peux pas bien comprendre  
» cela... mais, vois-tu, on chante... on dit  
» des bêtises... à l'usage des hommes... cela  
» ne conviendrait pas aux oreilles d'un en-  
» fant.

» — D'abord, je ne suis plus une enfant,  
» je suis une demoiselle...; ensuite, je ne  
» comprends pas comment mon papa, qui  
» est un homme raisonnable, un père de fa-  
» mille, peut vouloir dîner avec des gens qui  
» disent des bêtises... Si on savait cela, on  
» dirait : M. Tamponnet a une singulière  
» conduite... Vois-tu, je t'assure que cela  
» n'est pas convenable pour toi d'aller à ce  
» dîner. »

Alors, Théophile se gratte le nez... se mouche... et se dit : « Au fait, elle a raison...  
» un dîner de garçon... à mon âge... ce ne

» serait pas convenable... je ferai mieux de  
» n'y point aller. »

Hippolyte ne gênait aucunement les volontés de son père, mais il l'occupait d'une autre façon : déjà il passait des journées entières dehors, il ne revenait pas dîner, puis quelquefois il oubliait de revenir coucher ; alors, l'inquiétude de son père était au comble. Théophile courait dans tous les endroits que monsieur son fils avait l'habitude de fréquenter, c'est-à-dire qu'il lui fallait visiter les cafés, les restaurants, les spectacles, les bals plus ou moins champêtres ; et quand il n'y trouvait pas Hippolyte, il revenait chez lui harassé, éreinté, dire à sa fille :

« — Impossible de trouver ton frère ! Il ne  
» t'a pas communiqué ce qu'il avait le projet  
» de faire avant-hier... s'il comptait aller à la  
» campagne...

» — Par exemple ! est-ce que mon frère  
» me dit quelque chose... est-ce que je lui

» demande quelque chose... Beau sujet , que  
» mon frère ! un âne... à son âge , il ne sait  
» pas seulement sous quel roi de France les  
» femmes ont porté des paniers...

» — Ah ! il ne sait pas... dam !... écoute  
» donc... il n'est peut-être pas le seul... Mais  
» tu le traites bien sévèrement.

» — Et vous pas assez, papa ; vous lui laissez faire tout ce qu'il veut... vous voyez bien qu'il en abuse. »

Théophile levait les yeux au ciel , en murmurant : « Ah ! c'est que je n'ai jamais fait  
» tout ce que j'ai voulu , moi... et je désire  
» que mes enfants soient plus heureux que je  
» ne l'ai été. »

Lorsque M. Hippolyte revenait enfin au domicile paternel , son père voulait le gronder, il fronçait les sourcils, faisait une grosse voix et tapait de son talon sur le parquet, en s'écriant :

« — Saprelotte ! monsieur mon fils... sa-

» vez-vous bien que vous menez une con-  
 » duite qui commence à me déplaire fort...  
 » Sapristi !... qu'est-ce que cela signifie, à vo-  
 » tre âge... un blanc-bec de dix-huit ans...  
 » passer des journées dehors... courir... je  
 » ne sais où... avec des... je ne sais qui... ne  
 » point rentrer coucher... ceci passe toutes  
 » les bornes... fichtre !... et vous dépensez  
 » un argent fou... cela ne peut pas durer  
 » comme cela. »

Mais Hyppolyte, sans s'émouvoir, prenait  
 son père sous le bras et lui répondait d'un  
 air câlin :

« — Je te promets, papa, qu'il n'y a pas  
 » de ma faute... je me suis trouvé à un dîner  
 » d'amis.

» — On ne dîne pas toute la nuit, mon-  
 » sieur.

■ » — Non, mais après le dîner... nous avons  
 « dansé un peu.

» — Vous avez dansé entre hommes.

» — Le soir, il est venu quelques dames...  
» très-comme il faut, sauter un peu avec  
» nous.

» — Des dames... comme il faut... qui  
» viennent sauter avec des jeunes gens...  
» c'est bien louche.

» — La danse s'est prolongée jusqu'au  
» matin... ensuite on a joué un peu.

» — Ah ! voilà le bouquet, jouer, perdre  
» son argent... il ne te manquait plus que  
» cela...

» — Mais pas aux cartes... fi donc... au  
» billard... j'y suis très fort...

» — Ah ! si c'est au billard... alors...

» — Figure-toi qu'avec ma bille collée  
» sous bande, j'ai un moyen infailible de ca-  
» ramboler, en sautant, par un effet de  
» queue.

» — Ah bah !... tiens, tiens... tu m'ap-  
» prendras ce coup-là. »

Théophile aurait été heureux, lorsque

chez lui il se trouvait à sa table, entre ses deux enfants, si ceux-ci avaient été d'accord entre eux ; mais bien loin de là, le frère et la sœur passaient presque tout le temps du dîner à se chamailler. Hippolyte se moquait des airs prétentieux de sa sœur ; Amanda de l'ignorance de son frère, qui, disait-elle, ne savait pas même parler sa langue.

Un jour Hippolyte dit tout en dinant :

« — Je me suis bien amusé hier avec deux  
» de mes amis : d'abord nous fûmes aux  
» Champs-Élysées, où... »

Mademoiselle Amanda interrompt son frère en s'écriant :

« — D'abord on ne dit pas nous *fûmes* aux  
» Champs-Élysées... on dit nous *allâmes*...

» — Ah ! qu'est-ce que cela fait : nous  
» fûmes ou nous allâmes ; je vous demande  
» un peu si ce n'est pas la même chose.

» — Mais non, ce n'est pas du tout la  
» même chose... quel âne tu fais pour ton



» âge... ne pas connaître la différence du  
» verbe être, et du verbe *aller*. C'est hon-  
» teux.

» — Je ne sais pas si je suis un âne, mais  
» toi, tu as l'air d'un vieux maître d'école...  
» une jeune fille qui fait le pédant... Tu ver-  
» ras comme cela te fera trouver des ma-  
» ris.

» — C'est bon, cela ne te regarde pas...  
» si j'en trouvais qui te ressemblaient, je  
» n'en voudrais pas.

» — Voyons, mes enfants, dit Théophile,  
» ne vous disputez pas sans cesse... Que  
» voulais-tu nous conter, Hippolyte... con-  
» tinue.

» — Eh bien ! donc... *nous étions allés...*  
» Ah ! c'est français, ça, j'espère ?

» — Pas trop.

» — Ne l'écoute pas, Hippolyte... va tou-  
» jours.

» — Nous avons été aux Champs-Élysées,



» et nous comptions bien faire un tour au  
» bal de Mabile, lorsque tout à coup il se mit  
» à brouillasser... alors...

» — Ah ! ah ! ah ! voilà qui est encore  
» joli... *brouillasser*... ah ! ah ! ah !

» — Eh bien ! oui, brouillasser... quoi...  
» qu'est-ce que j'ai encore dit de mal... cela  
» veut dire qu'il pleuvait un peu... qu'il tom-  
» bait une petite pluie fine... alors on dit : il  
» brouillassait.

» — Ce sont des ignorants de ta force qui  
» disent cela ; cherche un peu *brouillasser*  
» dans le dictionnaire, et tu verras si tu  
» trouves ce mot là.

» — Qu'est-ce que cela me fait, qu'il soit  
» ou ne soit pas dans le dictionnaire... du  
» moment que ça se dit.

» — Cela se dit quand on parle mal, quand  
» on ne sait pas sa langue... n'est-ce pas,  
» papa ? »

Théophile qui, lui-même, avait plus d'une

fois employé le mot *brouillasser*, secoue la tête en balbutiant :

« — Dame... il est certain... il y a comme  
» cela des mots... certainement on ferait  
» mieux de... et quand on a l'habitude...  
» passez-moi donc le pain...

» — Alors, mademoiselle la savante, dit Hippolyte, « puisque vous prétendez qu'on  
» ne doit pas dire il *brouillasse* quand il  
» tombe du brouillard, comment diriez-  
» vous lorsqu'il tombe une petite pluie très-  
» fine ?

» — Je dirais, il bruine, monsieur ; voilà  
» le véritable mot... regarde dans le diction-  
» naire.

» — Ah! çà, tu marches donc avec un dic-  
» tionnaire dans ta poche, toi!... Quelle  
» pédante!...

» — Voyons, mes enfants, en voilà bien  
» assez sur ce mot-là ; Hippolyte, poursuis  
» ton histoire...

» — Vous voyez que le professeur Amanda  
» m'interrompt toujours !... Je disais donc  
» que dans les Champs-Élysées nous avons  
» été surpris par une petite pluie... Il... il...  
» Non, je ne dirai jamais ce mot là... Enfin,  
» il ventait très-fort...

» — Ah ! voilà qui est beau... Je te con-  
» seille d'employer le verbe venter pour dire  
» qu'il pleut...

» — Fais-moi le plaisir de me laisser par-  
» ler. Il faisait de l'orage... Ah ! sacrebleu !  
» tu ne vas pas reprendre ce mot-là ?

» — Non, mais je trouve que tu pourrais  
» bien ne pas jurer devant papa!... Si tu  
» crois que c'est convenable... est-ce qu'on  
» jure en bonne compagnie...

» — Est-ce que tu es de la compagnie,  
» toi !...

» — Et papa, tu le comptes donc pour un  
» zéro ? Papa, Hippolyte vous manque de  
» respect !...

- » — Ma fille, je suis au-dessus de cela...
- » Achève donc ton histoire, Hippolyte.
- » — Où en étais-je... est-ce qu'on peut
- » parler avec cette petite peste !...
- » — Ah ! papa, il m'appelle peste...
- » — Ma fille, c'est un mot d'amitié qu'il
- » aura voulu dire.
- » — J'en étais donc... aux Champs-Ély-
- » sées avec mes deux amis, et il... ventait
- » une petite pluie fine. Nous n'avions qu'un
- » parapluie pour trois... Je me dis il faut
- » jouer un tour à Alexandre... mais Alexan-
- » dre se méfiait... et puis il se fâche pour un
- » rien ; il est très-rancuneux...
- » — *Rancunier*...
- » — Il est extrêmement rancuneux...
- » — *Rancunier*, imbécille ! cherche donc
- » si tu trouveras *rancuneux* dans le diction-
- » naire.
- » — Ah ! tu m'ennuies à la fin !... Ça de-
- » vient trop fort ! il n'y a plus moyen de par-

» ler devant mademoiselle... Va donc voir  
» les *Précieuses ridicules*, petite sotte !

» — C'est toi qui es ridicule ; mais tu n'es  
» pas précieux.

» — Tu devrais bien t'occuper toute la  
» journée à tirer ton nez pour qu'il soit pré-  
» sentable, cela te vaudrait mieux que de le  
» fourrer dans les dictionnaires. »

Du moment qu'on lui parlait de son nez, mademoiselle Amanda devenait furieuse ; alors, le père était encore obligé de s'interposer pour empêcher le frère et la sœur d'en venir à des voies de fait, et il levait la séance en quittant la table sans pouvoir prendre son dessert et son café tranquillement.

Le temps, loin d'apporter du remède aux nouveaux tourments de Théophile, ne faisait que les augmenter encore. Chaque jour, mademoiselle Amanda devenait plus revêche, plus prétentieuse ; elle trouvait toujours quelques motifs pour empêcher son père de sor-

tir lorsqu'il en avait envie ou de rester lorsqu'il ne voulait pas sortir.

Hyppolite, au lieu de devenir sage, se livrait à mille folies; il se battait, jouait et faisait des dettes; le peu de temps que Théophile avait de libre était toujours employé par l'infortuné père à courir après son fils; à aller le délivrer de chez un traiteur où on le retenait comme nantissement; à le réclamer au corps-de-garde lorsqu'il avait couché au violon; enfin, à aller chercher le médecin lorsqu'on lui ramenait son fils hors d'état de se tenir sur ses jambes.

Théophile se disait : Cela ne peut pas durer ainsi. Mes enfants ne me laissent plus un moment de repos, il faut que je prenne un parti violent. Il faut que je me montre.

Et lorsque son fils était en état de l'entendre, il lui disait :

« — Hyppolite, tu as vingt-et-un ans; tu » ne peux continuer l'existence que tu mè-



» nes... ta santé y périra et ma bourse aussi.  
» Voyons, mon fils, il faut faire choix d'un  
» état. Que veux-tu faire?

» — Tout ce que vous voudrez, mon père,  
» ça m'est égal.

» — Ah! à la bonne heure! c'est gentil,  
» cela; tu es docile. Voyons, veux-tu être  
» avocat?

» — Je le voudrais bien; mais je n'ai pas  
» fait mon droit, il serait trop tard pour  
» commencer.

» — C'est juste, passons à autre chose:  
» as-tu envie d'être médecin?

» — Je ne serais pas fâché d'être médecin,  
» mais je n'ai jamais suivi de cours. Je ne  
» sais pas seulement faire un cataplasme.

» — En effet, tu ne pourrais pas écrire une  
» ordonnance. Ah! veux-tu te mettre dans  
» le commerce?.. C'est séduisant, cela; on  
» peut faire fortune!



» — Mais il faut savoir calculer, et je ne  
» possède pas la bosse du calcul.

» — C'est vrai. Dans le commerce, il faut  
» calculer. Ah ! quelle idée ! si tu te faisais  
» militaire?..

» — Mais il n'y a pas moyen, papa,  
» je suis trop délicat... j'ai la poitrine trop  
» faible. Vous savez que je tousse pour un  
» rien ; je ne pourrais pas supporter la vie  
» de garnison.

» — Diable, cela devient embarrassant...  
» Veux-tu être artiste, alors ? Les artistes  
» sont très recherchés, très courus mainte-  
» nant. Dans ma jeunesse on ne leur rendait  
» pas la même justice. Mais aujourd'hui, on  
» est exempt de préjugés, comme disait ce  
» pauvre *Alcide* dans un *Bon Enfant*. Une  
» pièce qu'on jouait jadis au Palais-Royal.

» — Artiste, mon cher père... ça me va  
» beaucoup, j'adore la vie d'artiste...

» — Alors, fais-toi artiste.

» — Oui... mais dans quel genre ? Je ne  
» sais ni la musique, ni le dessin , ni la scul-  
» pture.

» — Mets-toi au théâtre.

» — Il faut avoir de la mémoire pour ap-  
» prendre des rôles ; je ne puis pas appren-  
» dre deux lignes par cœur.

» — Ah ! j'ai ton affaire , fais des pièces ,  
» fais-toi homme de lettres, tu peux arriver  
» à l'Académie... c'est en face du pont des  
» Arts.

» — Oh ! je sais bien où c'est... la question  
» n'est pas là ; mais on ne se fait pas homme  
» de lettres comme on se ferait tailleur... il  
» faut être né avec les moyens, avec la vo-  
» cation.

» — Je crois bien que tu te trompes, je  
» connais beaucoup de gens qui se sont faits  
» auteurs, poètes , écrivains, et qui n'ont pas  
» de moyens du tout... ils accrochent un peu  
» d'un côté, un peu d'un autre ; ils fouillent

» dans les vieux bouquins ; ils sont à l'affût  
» des nouvelles, des anecdotes, des actuali-  
» tés. Oh ! les actualités surtout, voilà leur  
» fort. Une mode excentrique se déclare, ils  
» courent chez un directeur demander, re-  
» tenir une lecture, ils disent : j'ai fait une  
» pièce sur ce sujet-là, ils n'ont pas écrit  
» une ligne ! mais ils courent ensuite chez de  
» véritables auteurs leur dire : j'ai un sujet  
» de pièce, je vous apporte un sujet de vau-  
» deville... c'est reçu d'avance ! Travaillez,  
» je ferai les courses ; et l'auteur écrit, et  
» ils sont de la pièce, et ils finissent quelque-  
» fois par avoir la réputation d'hommes d'es-  
» prit. Pourquoi n'en aurais-tu pas comme  
» ces hommes de lettres-là ?

» — Merci, mon père, il y a déjà trop de  
» ceux-là, je ne veux pas en augmenter le  
» nombre.

» — Saprستي ! il me semble alors que tu  
» n'es bon à rien...

» — Ce n'est pas ma faute, mon père;  
» vous voyez bien que je ferai tout ce que  
» vous voudrez. »

Théophile revoyait quelquefois son ami Badinet, qui était devenu veuf aussi. Après avoir eu cet entretien avec son fils, il va lui conter ses ennuis en s'écriant :

« — Tu as des enfants, toi, tu as deux gar-  
» çons et une fille; est-ce qu'ils ne te font pas  
» damner les trois-quarts du temps? est-ce  
» qu'ils te laissent une journée en repos?

» — Mes enfants, me faire damner!.. quel  
» blasphème, répond Badinet. Mes enfants  
» sont ma joie, mon bonheur; grâce à eux,  
» je forme encore des projets pour l'avenir,  
» car un père revit dans ses enfants... Tous  
» les plans que je fais pour eux, n'est-ce pas  
» comme si c'était pour moi?

» — Est-ce que ta fille n'est pas répon-  
» deuse, orgueilleuse, impérieuse?

» — Ma fille est douce, bonne, docile. 21

» — Est-ce qu'elle te permet de sortir  
» quand tu en as envie... d'aller dîner en gar-  
» çon, quand on t'invite sans elle?

» — Ah! mon vieil ami... je ne comprends  
» rien à tes questions. Depuis quand un père  
» demande-t-il à ses enfants la permission  
» de sortir... où diable as-tu vu ces choses-  
» là?

» — Mais chez moi... et tes fils ne font pas  
» le diable... ils ne courent pas les bastrin-  
» gues, les cafés, les orgies, la pretentaine  
» enfin?

» — Mes fils travaillent, étudient ; chacun  
» d'eux a fait choix d'une profession, et j'es-  
» père qu'ils seront en état de parvenir, de  
» se faire un nom.

» — Ah! Badinet... tu es bien heureux en  
» enfants!...

» — Tu appelles encore cela heureux...  
» mon pauvre vieux!... Je pourrais te

» dire que c'est ta faute si tu ne l'as pas été,  
» toi.

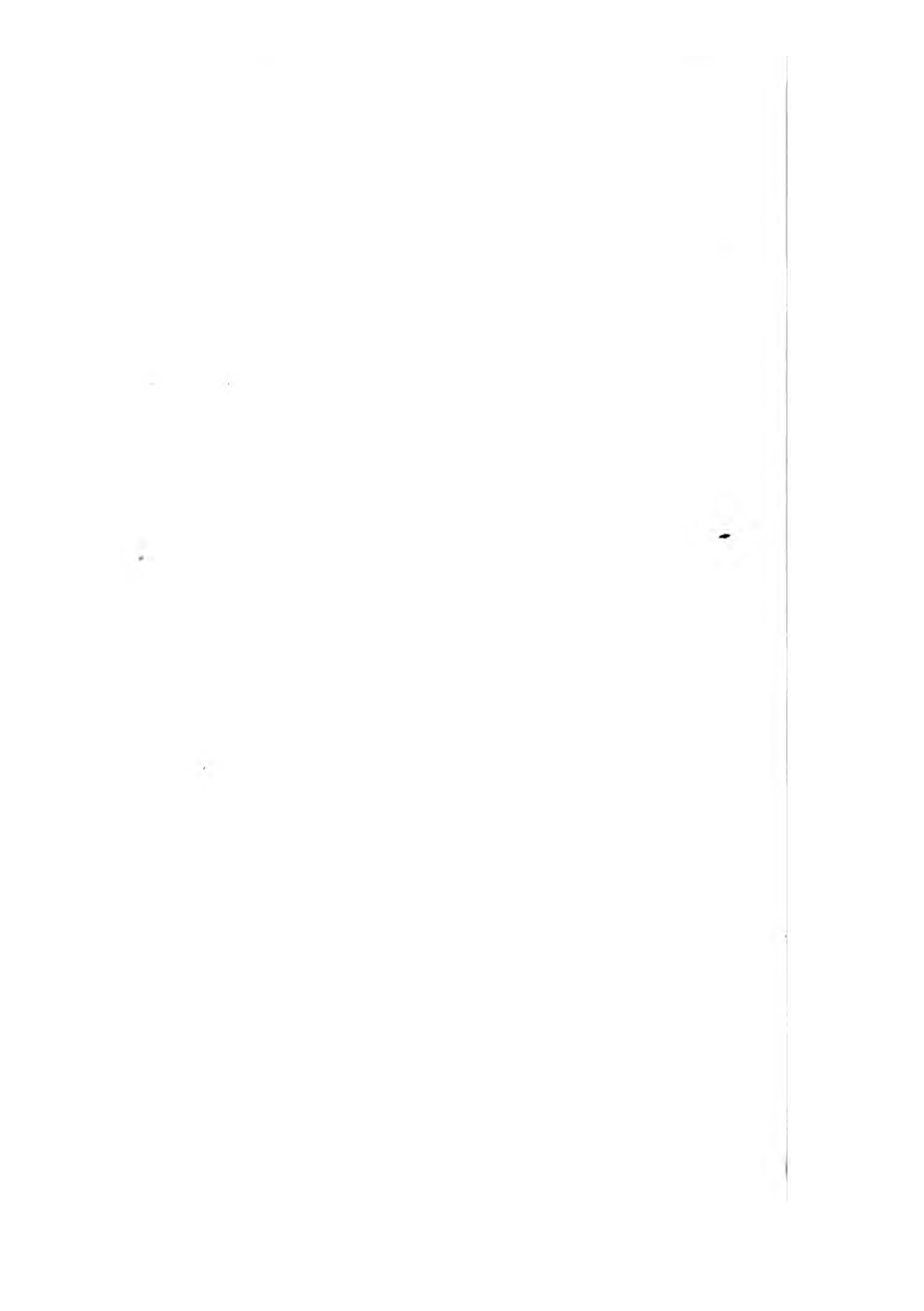
» — Laisse-moi donc tranquille... ma  
» faute ! jamais!... c'est le guignon qui  
» me poursuit... qui m'a toujours pour-  
» suivi... »

Au bout de quelque temps, Théophile ne pouvant trouver un moment de paix chez lui, se décide à faire de grands sacrifices ; en se dépouillant d'une partie de sa fortune, il achète à son fils une belle pacotille, et celui-ci, qui commence à se fatiguer des plaisirs de Paris, et n'est pas fâché d'aller en chercher à l'étranger, se décide à partir pour les grandes Indes. Ensuite, en donnant à mademoiselle Amanda une grosse dot, Théophile parvient à lui trouver un mari, ce qui aurait été difficile autrement.

Lorsqu'il a terminé tous ces arrangements, il ne reste à Théophile que trois mille francs de rente, mais il s'en contente ; loin

de se repentir de ce qu'il a fait, il est enchanté d'avoir assuré l'avenir de ses enfants... et de ne plus être obligé de les garder avec lui.





## XIX

### Les Bonnes.

Lorsque son fils est embarqué et sa fille mariée, Théophile se met à danser dans son appartement en s'écriant :

« — Plus de femme... plus d'enfants...  
» plus de tracas... plus de scènes... plus de  
» tourments... enfin ! enfin... *Tandem deni-*  
» *què*, comme disait autrefois ce bon M. Mu-  
» séum, mon précepteur... Je crois que c'est  
» là tout ce que j'ai pu retenir du latin qu'il  
» voulait m'apprendre, et encore c'est parce  
» qu'il s'écriait toujours : *Tandem!* quand on  
» annonçait que le dîner était servi.

» Ah ! maintenant, si je ne suis pas mon  
» maître, je me demande qui est-ce qui le  
» sera... Je pourrai sortir, aller, venir, me  
» lever, me coucher à l'heure qu'il me  
» plaira... je pourrai même déjeuner dans  
» mon lit, quand ça me fera plaisir... et je  
» me souviens qu'étant enfant, c'était pour  
» moi une très grande jouissance. Quand  
» j'avais été bien sage, ma pauvre mère me  
» disait : Je te donnerai demain à déjeuner  
» dans ton lit. Et cela me rendait très heu-  
» reux. Quel bonheur de pouvoir, à soixante  
» ans, se procurer les mêmes plaisirs qu'à  
» huit ou neuf ans... si cela pouvait être  
» comme cela pour tout... si on avait la fa-  
» culté de recommencer sa carrière. Ma foi,  
» si c'était pour éprouver les mêmes en-  
» nuis, les mêmes tourments qui m'ont assié-  
» gé, je ne voudrais pas recommencer la  
» mienne, et je crois que bien des gens de  
» mon âge en diraient autant que moi.

» Mais j'y songe, pour déjeuner dans mon  
» lit, il faudra que quelqu'un me l'apporte,  
» mon déjeuner ; car s'il fallait moi-même  
» me lever, me le faire et me le porter, ce  
» ne serait plus amusant du tout. Je prendrai  
» une bonne, oui, une bonne, qui tiendra  
» ma maison propre, qui saura faire la cui-  
» sine, qui me fera mon dîner, car cela m'en-  
» nuierait de dîner tous les jours chez le  
» traiteur ; qui allumera du feu dans ma  
» chambre... qui me préparera mes pantou-  
» fles ?.. Tiens cela me rappelle la chanson  
» de Béranger : *Allons, Babet, un peu de*  
» *complaisance, mon lait de poule et mon bon-*  
» *net de nuit.* Au fait, pourquoi ne prendrais-je  
» pas une *Babet*... une petite bonne alerte et  
» gentille ?.. Eh ! eh !.. cette idée me sou-  
» rit... Après tout, puisque je suis mon maî-  
» tre, je puis bien prendre une bonne à ma  
» guise... non pas que j'ai le projet de ja-  
» mais... ah ! par exemple... je suis un hom-

» me trop sage pour avoir de ces pensées-là ;  
» mais enfin je choisirai une bonne gentille,  
» parce qu'il est plus agréable d'avoir sans  
» cesse devant les yeux une figure jeune et  
» riante, qu'un visage laid et une physiono-  
» mie renfrognée. »

Voilà donc Théophile qui se met en quête d'une bonne ; il s'adresse à des bureaux de placement. Bientôt les bonnes lui arrivent à la file. Une place chez un homme veuf à son aise , et sans enfants , c'est l'*Eldorado* de ces demoiselles.

Théophile choisit une jeune Lorraine, à la figure candide, à l'air doux et modeste, qui déclare n'avoir ni *cousins* ni *pays* à recevoir. Mademoiselle Madeleine (c'est le nom de la Lorraine) se présente comme arrivant de son village ; elle séduit son maître par son air décent, réservé, ses yeux baissés et son parler mielleux. Elle ne sait pas trop bien faire la cuisine, elle n'est pas d'une extrême

propreté, et elle casse tout ce qu'elle touche, mais Théophile se dit : « Cela se fera... elle » arrive de son pays, elle n'a pas encore » l'habitude de servir, il faut être indulgent » et passer quelque chose à une jeune fille » honnête et sage... ces qualités-là doivent » faire excuser bien des défauts. »

Et Théophile était tellement persuadé de l'innocence de sa bonne, que devant elle il n'aurait pas osé changer de gilet et qu'il mettait le verrou pour ôter son pantalon.

Un jour, ayant trouvé moins mauvais qu'à l'ordinaire le potage que la jolie Madeleine lui avait servi, il lui avait doucement caressé le bras en lui disant :

« — C'est bien, Madeleine, vous faites des » progrès... je ferai quelque chose de vous, » mon enfant. »

Mais, en se sentant touchée au bras, la petite bonne avait fait un saut en arrière, comme si elle eût aperçu un serpent. Alors,

Théophile s'était empressé de la rassurer, en lui disant :

« — Ne craignez rien, ma chère amie, »  
» n'ayez aucune mauvaise pensée... En vous »  
» touchant le bras, je n'ai voulu que vous té- »  
» moigner ma satisfaction.

» — Ah ! dam, mosieu, » répond la jeune Lorraine en se dandinant, « c'est que je ne »  
» sommes pas habituée à ce que jamais un »  
» homme me touche tant seulement du petit »  
» bout du doigt, voyez-vous.

» — Je le crois, ma chère, je le crois.

» — Dans mon village, moi, je fuyais les »  
» garçons ni plus ni moins que les guêpes... »  
» Ah ! mais !.. Quand j'allions à la danse, je »  
» ne dansais qu'avec les petites filles, comme »  
» ça, gnia pas de danger qu'on ait dit : elle a »  
» un amoureux, Madeleine..... c'est son »  
» amoureux qui la fait danser... comme on »  
» disait des autres... Ah ! ouiche, des amou- »  
» reux !.. le plus souvent.



» — Je n'ai pas besoin que vous m'affir-  
» miez cela, Madeleine, cela se voit... il ne  
» faut que vous regarder un moment, pour  
» être certain que vous êtes l'innocence mê-  
» me... oh ! c'est que je m'y connais.

» — Ah ! mais oui.

» — Et cette innocence-là ; Dieu me garde  
» de jamais avoir la pensée de la flétrir...  
» vous pouvez dormir en paix sous mon  
» toit... je ne vous caresserai plus le bras...  
» j'ai eu tort, c'était sans intention ; mais  
» c'est égal, j'ai eu tort. »

Et Théophile est sur le point de se mettre à genoux devant sa bonne pour s'excuser de lui avoir tapotté le bras.

Mais quelques jours après cet entretien, Théophile, qui aime beaucoup le spectacle et y va souvent, sort le soir et prend la clef, comme c'est son habitude en pareil cas, en disant à sa petite Lorraine :

« — Madeleine, il est inutile que vous

» m'attendiez... le spectacle finit toujours  
» après minuit... vous pouvez vous coucher,  
» mon enfant.

» — Si monsieur me le permet... moi,  
» j'aime ben dormir.

» — Oui, couchez-vous. Je n'ai pas be-  
» soin de vous, quand je reviens. »

Au moment de prendre son billet de spectacle, Théophile aperçoit une bande sur l'affiche. L'indisposition d'un acteur est cause que l'on a substitué une pièce à une autre. Notre veuf, qui a déjà vu la pièce que l'on donne, s'arrête, remet son argent dans sa poche et se dit : « Je n'ai pas envie de revoir  
» ce que je connais... Irai-je ailleurs ?...  
» non... j'ai vu toutes les pièces que l'on  
» joue ce soir. Rentrons... Je dirai à Made-  
» leine de me faire du thé... elle ne doit pas  
» savoir ce que c'est... elle est encore igno-  
» rante sur tant de choses... je lui montrerai  
» comment on fait le thé. »

Théophile reprend le chemin de chez lui. Il arrive, monte son escalier, met la clef dans sa serrure et pénètre dans sa salle à manger. Il n'y trouve personne ; mais, du côté de la cuisine, il entend rire, chanter, il entend même que l'on s'embrasse. Ne pouvant en croire ses oreilles, il s'approche doucement de la porte, qui est entr'ouverte... L'innocente Madeleine est assise sur les genoux d'un pompier et chante en ce moment une chanson très-décolletée. Après son couplet, le pompier dit :

« — Il me semblait avoir entendu quelque bruit dans la salle à manger ? »

La Lorraine lui répond :

« — N'aie donc pas peur, mon Isidore, je n'attends que toi. Ce soir, mon vieux serin de maître est au spectacle ; il ne rentre qu'à minuit, et il croit que je me couche comme les poules... Ah ! quelle hûtre ! »

Théophile n'y tient plus ; il entre dans la

cuisine. Sa présence produit un changement à vue digne de l'Opéra : le pompier reprend son casque, saute par-dessus les verres, les bouteilles, et disparaît en renversant deux chaises et une table ; mademoiselle Madeleine rajuste son bonnet et roule des yeux effarés en balbutiant :

« — Monsieur... c'est un cousin... éloi-  
» gné... que je ne savais pas... à Paris... et  
» alors... il m'apprenait une chanson... pour  
» mes dimanches...

» — Assez, répond Théophile, je n'ai pas  
» besoin de vos histoires. Faites votre pa-  
» quet ; demain matin, vous vous en irez.

» — Mais, monsieur, pourtant...

» — Pas de raison, faites votre paquet. »

Le lendemain, mademoiselle Madeleine est mise à la porte ; mais comme Théophile est très vexé d'avoir été dupe d'une jeune fille de dix-huit ans, il est décidé à prendre, cette fois, une femme d'un âge raisonnable.

« Comme cela, se dit notre veuf, elle ne  
 » recevra point d'amoureux en mon absen-  
 » ce... Ah! cette Madeleine!... qui aurait  
 » jamais cru... moi qui lui ai presque de-  
 » mandé pardon de lui avoir touché le  
 » bras.., aussi, elle me traitait de vieux se-  
 » rin... ah! je l'étais, en effet... je croyais  
 » qu'elle fuyait les garçons comme les guê-  
 » pes... »

Les bonnes se présentent de nouveau. Théophile refuse celles qui sont jeunes et jolies ; mais il interroge une femme qui semble avoir la cinquantaine, qui est bâtie comme un échalas et a une figure en lame de couteau.

« — De quel pays êtes-vous ?

» — Je suis de la Champagne, monsieur.

» — Vous vous nommez ?

» — Adélaïde.

» — Vous savez faire la cuisine ?

» — Si je sais faire la cuisine ?.. ah ! pour

» ça je me flatte que personne ne peut me  
» *dégotter*... et des liqueurs, et de la pâtis-  
» serie.

» — Oh ! je n'ai pas de four... je n'en de-  
» mande pas tant.

» — C'est égal, on aime à avoir un cordon  
» bleu.

» — Aimez-vous à sortir ?

» — Jamais.

» — D'où venez-vous, maintenant ?

» — De *dechez* des Anglais où j'ai été  
» un an.

» — Pourquoi en êtes-vous sortie ?

» — Ils sont retournés en Angleterre, ils  
» voulaient m'emmener... oh ! ils voulaient  
» même augmenter mes gages pour que je  
» les suive; mais, moi, je n'ai pas voulu  
» aller en Angleterre... on a ses idées.

» — Et avant d'être chez ces personnes-  
» là, où serviez-vous ?

» — Chez des gens très-riches du fau-



- » bourg Saint-Honoré, j'y suis restée trois  
» ans... ah ! que j'y étais bien.
- » — Et pourquoi les avez-vous quittés ?
- » — Ils sont partis pour l'Italie.
- » — Quel âge avez-vous ?
- » — Trente-huit ans.
- » — Trente-huit ans, se dit Théophile,  
» c'est impossible... elle en paraît plus de  
» cinquante... en tous cas elle est trop laide  
» pour craindre qu'elle ait des amoureux,  
» même des troupiers. »

Et il arrête mademoiselle Adélaïde, qui commence par lui faire un dîner pour six personnes, quoiqu'il dîne tout seul, et lui fait payer huit francs un canard, et douze sous un bouquet de persil.

« — Vous me faites de trop beaux repas, » dit Théophile à sa domestique, « vous me  
» faites à manger pour quatre.

» — N'ayez pas peur, monsieur, je me



» charge des restes , vous ne les reverrez  
» jamais.

» — Il faudrait aussi tâcher de ménager  
» un peu ma bourse.

» — Quand on achète ce qu'il y a de meilleur,  
» leur, ce n'est jamais trop cher. »

Théophile n'osait pas gronder une bonne qui lui faisait d'excellents dîners ; mais il remarquait que son vin disparaissait avec une vitesse extrême, il allait lui-même à sa cave ; mais un panier de quatre bouteilles ne lui faisait pas deux jours. Il est décidé à interroger mademoiselle Adélaïde.

« — J'ai été à la cave hier... comment se  
» fait-il qu'il n'y ait plus de vin de monté,  
» Adélaïde.

» — Dam!... vous l'aurez bu apparemment.

» — Est-ce que je bois quatre bouteilles  
» par jour... je n'en bois pas une entière.

» — J'ai mis du vin dans le salmis... j'en

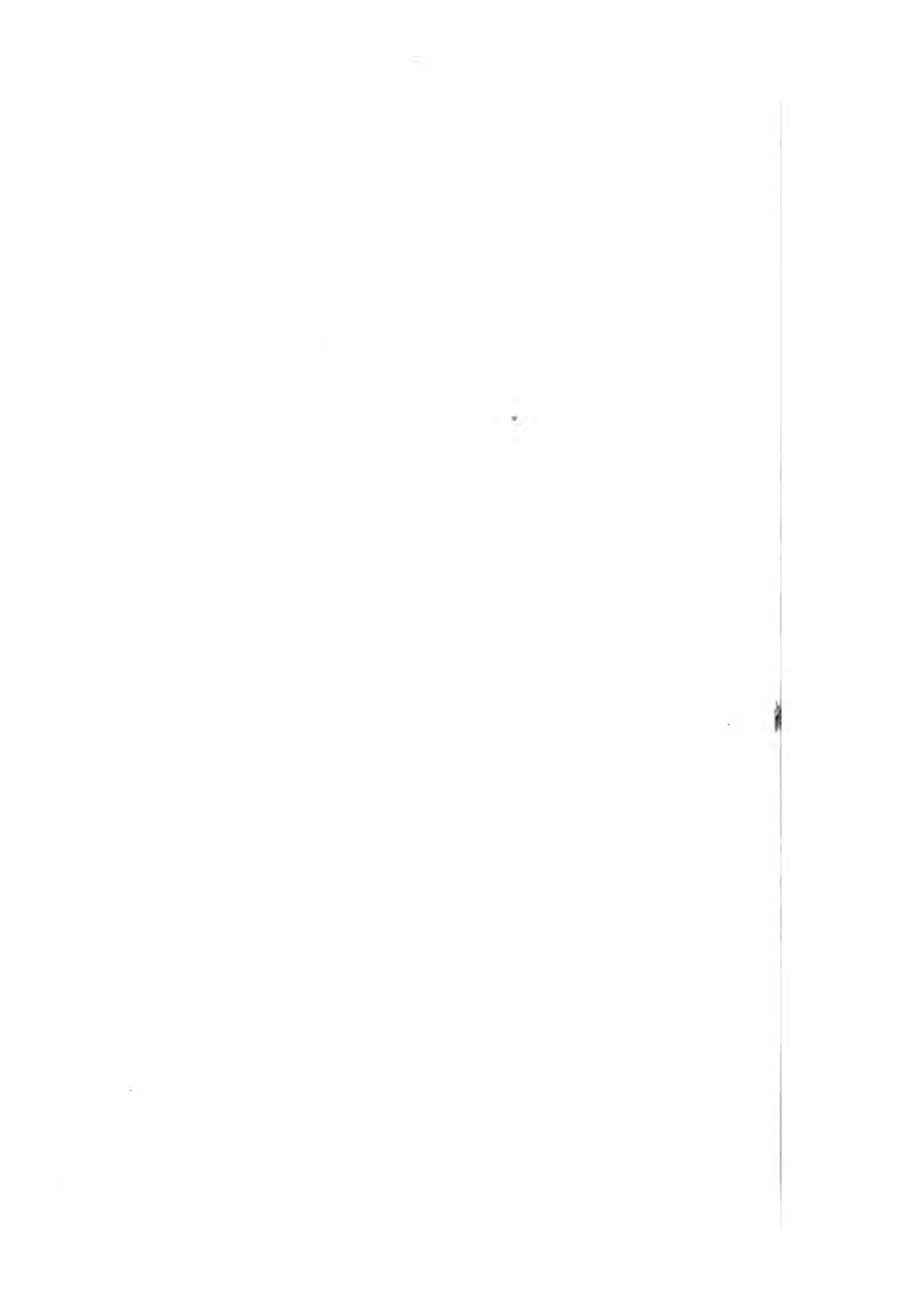
» ai mis dans la matelotte... j'en ai mis dans  
» les pruneaux...

» — Ah ! c'est différent... si vous faites  
» tout au vin. »

Et Théophile va à la cave. Le lendemain il reste du vin dans le panier, il se dit : « Ma » remarque a profité, elle met moins de vin » dans ses ragoûts. »

Après son potage, Théophile veut boire comme à son ordinaire un coup de vin pur, et il fait la grimace en s'apercevant qu'il ne s'est servi que de l'abondance. On a jugé à propos de baptiser son vin, mais on y a été trop largement ; c'est l'eau qui domine.

Cette fois Théophile ne dit rien ; mais il rentre encore le soir sans être attendu, et il trouve mademoiselle Adélaïde grise à se rouler. Le lendemain il met sa cuisinière à la porte.



## XX

### **Mademoiselle Marie.**

Il faut de nouveau chercher une bonne, Théophile se dit : « Décidément je ne la » prendrai plus vieille et laide ; si elles ont » toutes des défauts, donnons-nous au moins » l'agrément d'avoir devant nous une figure » agréable. »

Et il arrête mademoiselle Marie, qui a vingt-six ans, qui est gentille sans être jolie, qui a une tournure assez agaçante, l'air gai, la parole vive, et se présente pour tout faire.

Mademoiselle Marie, qui n'est pas sotté, ne tarde pas à s'immiscer dans les bonnes grâces

de son maître ; dans les premiers temps, elle le mijote, le cajole, elle est remplie de petits soins, de prévenances ; et puis mademoiselle Marie n'est pas une bégueule, et ne se donne point positivement pour une rosière ; elle veut bien que l'on plaisante avec elle ; elle ne se fâche pas lorsqu'on lui caresse le bras ; au contraire, elle n'en est que de meilleure humeur, et avec une servante si accorte et qui ne demandait qu'à rire, il était bien difficile à un maître de conserver son sérieux.

Lorsque mademoiselle Marie a complètement séduit Théophile, qui, à soixante ans, trouve très agréable de se laisser séduire, elle commence alors à établir son empire dans la maison. Elle se lève plus tard, elle ne sert le dîner qu'à l'heure qui lui convient ; elle se fait mener au spectacle par son maître ; elle fait prendre un frotteur, pour ne plus se fatiguer à faire les

chambres ; elle s'occupe beaucoup de sa toilette et infiniment moins de son ouvrage.

Quand Théophile veut manger du poulet, elle met le pot-au-feu ; s'il fait une observation, elle répond :

« — Le bouilli, c'est bien plus économique, monsieur, on a du bouillon pour deux jours. »

» — Oui, mais je n'aime pas le bœuf, moi. »

» — Bah ! vous vous y ferez... je vous donnerai de la moutarde, si vous êtes gentil. »

Lorsque Théophile désire une julienne pour son déjeuner, mademoiselle Marie lui apporte une panade.

« — Je t'avais demandé une julienne, » murmure le vieux veuf.

« — Ah ! oui, c'est vrai... mais c'est très embêtant à faire une julienne... éplucher un tas de légumes... ça m'abîme les mains, »



» moi... d'ailleurs la panade c'est bien meilleur pour l'estomac. »

Après son dîner, Théophile avait l'habitude de prendre du café et de faire du gloria. Mademoiselle Marie juge à propos de supprimer le café, et lorsque son maître en demande, elle répond avec un grand sang-froid :

« — Il n'y en a pas.

» — Comment, il n'y en a pas ? Mais il fallait en faire. Tu sais bien que j'ai l'habitude d'en prendre tous les jours.

» — Oui, mais je n'en ai pas fait, justement parce que je veux vous faire perdre cette habitude-là.

» — Qu'est-ce que cela signifie, Marie ? Vous savez bien que j'aime beaucoup le café.

» — Oui, mais je ne veux plus que vous en preniez ; c'est mauvais pour votre santé... ça vous empêche de dormir.



» — Par exemple !.. Je dors comme une  
» marmotte toute la nuit !

» — Je vous dis que vous ne prendrez plus  
» de café. C'est fini, c'est décidé. N'en par-  
» lons plus. »

Théophile trouve que sa bonne est moins complaisante qu'autrefois, mais il n'ose pas encore se plaindre. Bientôt, lorsqu'il a le projet de sortir, mademoiselle Marie, qui n'a pas ciré les souliers de son maître, lui dit :

« — Vous n'avez pas besoin de sortir au-  
» jourd'hui, vous êtes sorti hier ; c'est bien  
» suffisant pour deux jours.

» — Je t'assure, Marie, que cela me fera  
» du bien de prendre l'air.

» — Mettez-vous à la fenêtre.

» — Ce n'est pas la même chose ; l'exer-  
» cice m'est salulaire.

» — Promenez-vous dans la chambre.

» — Marie, il me semble que lorsque j'ex-  
» prime un désir, vous devriez...

» — Eh bien ! et moi, donc ? Quand je dé-  
» sire quelque chose, il ne faut donc pas m'ê-  
» tre agréable. Vous n'êtes guère gentil au-  
» jourd'hui ?

» — Mais, Marie, j'avais affaire à sor-  
» tir...

» — Quelle affaire ?.. Vous n'en faites pas  
» d'affaires.

» — J'avais une visite à rendre... à quel-  
» qu'un.

» — A qui ?

» — A mon ami Badinet.

» — Ah ! laissez-nous donc tranquille avec  
» votre ami Badinet !.. Il ne me revient pas à  
» moi, ce monsieur-là ; il a un air moqueur  
» en me regardant ; on dirait qu'il ricane ;  
» et puis il ne me salue pas ; il garde son  
» chapeau sur sa tête quand il entre... Ah !

» fi..., on voit bien que c'est du petit  
» monde. »

Théophile, pour avoir la paix, et ne pas être obligé de sortir avec des souliers crottés, reste chez lui, au lieu d'aller se promener comme il en avait l'envie.

Quelques jours après, ayant la permission d'aller prendre l'air, Théophile se rend chez son ami Badinet ; celui-ci lui dit :

« — Ah çà, il paraît que tu t'en donnes  
» maintenant, que tu te promènes toute la  
» journée.

» — Moi, je ne sors presque pas, au con-  
» traire. Pourquoi donc me dis-tu cela ?

» — Parce que je suis allé plusieurs fois  
» chez toi sans te rencontrer.

» — Tu es venu chez moi... depuis peu ?

» — Encore hier... Ce n'est pas vieux.

» — Tu es venu me voir hier?.. Je ne  
» suis pas sorti ni dans la journée, ni le  
» soir.

» — Alors, mon vieil ami, c'est que pro-  
» bablement ta bonne ne veut pas que tu re-  
» çoives mes visites, car c'est elle qui m'a  
» ouvert et refermé presque aussitôt la porte  
» sur le nez, en me criant : M. Tamponnet  
» n'y est pas ; il ne rentrera pas de la jour-  
» née. Je t'avoue que j'ai même trouvé fort  
» malhonnête sa manière de recevoir tes  
» amis.

» — Il serait possible !.. Comment, Marie  
» a osé... Je n'en reviens pas !..

» — Dis donc, Théophile, il me semble  
» qu'elle est bien maîtresse chez toi, ta  
» bonne ?

» — Non ! maîtresse, maîtresse, n'est pas  
» le mot. Certainement, je suis le maître, je  
» fais mes volontés, quand elle n'y met pas  
» d'obstacle ; mais comme elle a... beau-  
» coup d'agréments... Est-ce que tu ne pas-  
» ses point bien des choses à ta Jeannette,  
» toi ?

» — A ma domestique !.. Je ne fourre pas  
» mon nez dans sa cuisine, et elle y fait ce  
» qu'elle veut. Je lui permets aussi de sortir  
» quelquefois, d'aller danser le dimanche, si  
» cela l'amuse.

» — Oh ! Marie ne va pas danser !.. Fich-  
» tre ! je voudrais bien voir cela !

» — Quel mal y a-t-il ? Il faut bien que ces  
» jeunes filles s'amuse un peu ! Mais  
» moyennant ces concessions, je suis bien  
» servi, on ne raisonne jamais, et on m'obéit  
» ponctuellement. »

Théophile se tait et pousse un gros sou-  
pir. Badinet reprend :

« — Mais qu'il plaise ou non à ta bonne,  
» j'ai, jeudi, plusieurs bons amis à dîner ;  
» j'espère bien que tu seras du nombre ;  
» nous rirons, nous chanterons, nous boi-  
» rons à nos souvenirs de jeunesse. Puis-je  
» compter sur toi, vieux ?

» — Oh ! tu peux y compter. Je viendrai,

» je serai des vôtres. Je me fais d'avance une  
» fête de ce dîner.

» — A cinq heures précises.

» — C'est convenu... Je ne me ferai pas  
» attendre.

» — Alors tape-moi dans la main, que j'aie  
» ta parole.

» — Très volontiers... , de tout mon  
» cœur. »

Et Théophile tape dans la main de son ami. Badinet la lui serre de toutes ses forces et le quitte en lui répétant :

« — A jeudi.

» — A cinq heures.

» — Plutôt avant qu'après. »

On était au lundi, et tout en rentrant chez lui, Théophile se dit :

« — Je n'ai pas besoin de prévenir d'a-  
» vance Marie que je dîne en ville jeudi : ce  
» serait encore des histoires, des réflexions,  
» des observations, à n'en plus finir ; je lui

» annoncerai cela jeudi matin ; ce sera bien  
» assez tôt ; mais alors, si elle se permettait  
» de vouloir entraver ma volonté, je l'enver-  
» rais joliment promener. Mademoiselle  
» Marie commence à trop se mêler de ce  
» qui ne la regarde pas. S'il le faut, j'y met-  
» trai ordre. »

En attendant, pour ne point mettre sa bonne de mauvaise humeur, Théophile se montre d'une docilité parfaite et se laisse mener comme un enfant jusqu'au jeudi où il compte s'en donner.

Le jour si désiré arrive, et, après le déjeuner, Théophile, qui a eu soin d'acheter en secret un joli foulard pour sa bonne, le sort de sa poche et le lui présente en disant :

« — Tiens, Marie, voici un foulard qui m'a  
» semblé joli. Je l'ai acheté pour toi. Les pe-  
» tits présents font les grandes rivières...  
» Non, je veux dire : les petits ruisseaux en-



» tretiennent l'amitié... Non, ce n'est pas  
» ça... N'importe... Es-tu contente ?

» — Oui, monsieur, je vous remercie ; il  
» est très beau, ce foulard. Je le mettrai en  
» fichu, en sautoir, et pour que vous soyez  
» content aussi, aujourd'hui, pour dîner, je  
» vous ferai des beignets... Je les aime beau-  
» coup. »

Théophile se caresse le menton, fait semblant de tousser et murmure :

« — Des beignets, tu veux faire des beignets aujourd'hui, à quoi bon ?

» — Comment ! à quoi bon... pour vous  
» régaler ; je viens de vous dire que je les  
» aimais beaucoup.

» — Si tu les aimes, c'est différent, tu  
» es bien libre d'en faire... Ah ! je me rap-  
» pelle aussi... Tiens, n'est-ce pas aujourd'hui  
» d'hui jeudi ?

» — Oui, monsieur.

» — Je l'aurais cependant oublié, sans les  
» beignets.

» — Et qu'est-ce que cela vous fait que ce  
» soit jeudi ?

» — C'est que je me souviens à présent  
» que je dîne en ville aujourd'hui... et ça  
» m'était sorti de la tête. »

Mademoiselle Marie fait la grimace, regarde son maître dans le blanc des yeux et s'écrie :

« — Vous dînez en ville aujourd'hui... en  
» voilà une sévère ! et vous me le dites seulement ce matin.

» — C'est que je n'y pensais plus... ce sont  
» tes beignets qui m'ont fait songer au dîner... Et alors.

» — Et chez qui dînez-vous ? s'il vous  
» plaît.

» — Chez... chez Badinet...

» — Ah ! c'est chez M. Badinet ?... j'aurais  
» dû m'en douter...

» — Badinet réunit aujourd'hui quelques  
» anciens amis... des camarades de jeu-  
» nesse... tous hommes... Oh! il n'y aura  
» pas de femmes, je puis te garantir qu'il n'y  
» aura aucune femme...

» — Je m'en moque pas mal qu'il y ait ou  
» non des femmes! D'ailleurs, vous n'irez  
» pas à ce dîner.

» — Comment! je n'irai pas à ce dîner...  
» et pourquoi n'irais-je pas, Marie?

» — Parce que je ne le veux pas... parce  
» que l'on n'attend pas que le jour en soit  
» arrivé pour dire à sa bonne : « Je dîne en  
» ville... » On la prévient plusieurs jours  
» d'avance... et alors, elle voit ce qu'elle a à  
» faire; mais monsieur me fait des mystères,  
» des cachoteries... et pour aller chez son  
» Badinet... un homme que je ne puis pas  
» souffrir... un manant, un grossier; mais  
» vous n'irez pas, je ne veux pas que vous y

- » alliez... il me semble que cela doit suffire...
- » cela me déplait, c'est fini... »

Théophile relève la tête et se met à crier à son tour :

- » — Et moi, je vous dis que j'irai dîner
- » chez Badinet, parce que je le lui ai pro-
- » mis... il a ma parole, je ne veux pas y man-
- » quer... D'ailleurs, cela me convient à moi,
- » d'aller dîner en ville... Je n'entends pas
- » être obligé de vous demander la permis-
- » sion... Vous abusez de ma bonté, Marie,
- » mais cela me lasse à la fin...

- » — Ah ! j'abuse de votre bonté... Ah !
- » cela vous lasse... C'est-à-dire que je suis
- » trop bonne... trop complaisante pour
- » vous... c'est votre canaille de Badinet qui
- » vous monte la tête contre moi... mais qu'il
- » se présente encore ici... je le recevrai,
- » moi... je lui casserai une marmite sur le vi-
- » sage...

- » — Marie, vous dites des sottises...

» — Ah ! c'est pour aller dîner en ville...  
» pour courir la pretontaine, que monsieur a  
» voulu m'amadouer, en me faisant cadeau  
» d'un méchant foulard... mais je n'en veux  
» plus, vous pouvez bien le garder votre  
» foulard... tenez, voilà le cas que j'en  
» fais.

Et Marie fait une pelotte du mouchoir de soie et le jette au nez de son maître, puis elle sort de la chambre en fermant la porte de façon à faire casser les carreaux.

» — Quelle mauvaise tête ! » se dit Théophile. « C'est égal, je me suis montré... elle  
» ne s'attendait pas à me voir lui résister,  
» ce sera une leçon pour l'avenir ; sa colère  
» se passera, et désormais, elle ne se per-  
» mettra plus de mettre un obstacle à mes  
» volontés. »

La journée se passe. Mademoiselle Marie reste dans sa chambre ou dans sa cuisine ; Théophile, de son côté, se tient dans son ca-

binet. Lorsqu'approche l'heure de son dîner, il songe à faire sa toilette, mais craignant de s'attirer encore une scène en s'adressant à sa bonne, il va lui-même chercher ses souliers, son habit, du linge blanc, enfin tout ce dont il a besoin pour s'habiller, puis, il procède à sa toilette sans réclamer l'aide de personne.

Enfin, Théophile est prêt, il est cinq heures moins un quart, et il se dit :

» — J'arriverai à temps. » Il passe dans la salle à manger, décroche son chapeau qui était à une patère et veut lui donner un coup de brosse, mais la brosse n'est point à sa place; il la cherche inutilement et se décide à entrer dans la cuisine pour la demander à sa bonne.

La cuisine est déserte; Théophile jette un coup-d'œil dans la chambre de Marie, il n'y a personne non plus.

«— Elle est sortie par dépit, » se dit Théo-



phile, en essuyant son chapeau avec son mouchoir : « Elle n'aura pas voulu me voir »  
» partir pour aller à ce dîner, ma foi, je n'en »  
» suis pas fâché, je dirai plus... j'aime mieux »  
» cela... cela évite toutes les discussions... »  
» mais hâtons-nous de partir avant qu'elle »  
» revienne. »

Et Théophile court à sa porte d'entrée; il tire le pêne et la porte ne s'ouvre pas. Il s'aperçoit alors qu'on a fermé à deux tours en sortant, et s'écrie :

» — Ah ! bon... voilà qui est bien... elle a »  
» fermé à double tour... sans songer que j'é- »  
» tais ici... Heureusement, il y a deux clefs, »  
» sans cela je serais gentil, moi... je serais »  
» prisonnier chez moi... courons prendre »  
» l'autre clef... »

Et Théophile court chercher dans un tiroir du buffet, où est toujours la seconde clef, mais il l'y cherche en vain, on l'a emportée. Alors, l'infortuné convive de Badinet devine



toute la vérité ; il se laisse aller sur une chaise en s'écriant :

» — Elle a pris l'autre clef.., et elle m'a  
» enfermé... enfermé exprès ! pour que je  
» ne puisse pas sortir... pour que je n'aille  
» pas dîner chez Badinet... Oh ! ceci est trop  
» fort... c'est indigne... c'est épouvantable...  
» Ayez donc des bontés pour vos bonnes...  
» voilà ce qu'elles vous réservent...»

Pendant quelque temps, Théophile espère encore que Marie n'a voulu que lui faire une niche, qu'elle va venir le déprisonner. Mais cinq heures sonnent, puis six, puis sept. Alors Théophile ôte son bel habit et se décide à dîner avec du bœuf et des confitures, en songeant à Badinet et à ses amis qui se régalent sans lui.

Mais cette fois, mademoiselle Marie avait dépassé le but au lieu de l'atteindre. Le lendemain de cette journée, Théophile se lève de bonne heure, s'habille et sort en disant à

sa bonne d'un ton qu'elle ne lui avait jamais connu :

» — Votre argent est sur la table ; faites  
» votre paquet et allez-vous-en bien vite, que  
» je ne vous retrouve plus à mon retour, ou  
» j'envoie chercher le commissaire pour  
» vous faire déguerpir.

Mademoiselle Marie veut essayer de répliquer, mais cette fois son maître lui ferme la porte sur le nez et sort sans l'écouter.

## XXI

### **Le plus cruel des tyrans.**

Lorsque Théophile rentre chez lui et qu'il n'y trouve plus de bonne, il lui semble avoir un poids énorme de moins sur la poitrine ; il s'étend dans un fauteuil, il parcourt des yeux son appartement, il arrête avec bonheur ses regards sur ses meubles ; on croirait que c'est la première fois qu'il se sent le maître de faire chez lui ce qu'il veut. Pour en avoir la conviction, il dérange plusieurs chaises et les met au milieu de la chambre en se disant :

« — A présent, si je veux qu'elles soient

» comme cela... personne ne viendra les  
» ôter de là et me dire : Laissez donc ces  
» chaises où elles étaient... Plus de bonnes !...  
» c'est-à-dire plus de tyrans ou de filles qui  
» mettent de l'eau dans votre vin et le font  
» boire pur à leurs connaissances ; qui bour-  
» rent leurs amoureux de bouillons et de li-  
» queurs ; vous comptent un canard huit  
» francs et le reste à l'avenant ; qui essuient  
« vos meubles à moitié, laissent les araignées  
» former leur toile dans les coins du plafond,  
» ne balayent que le milieu de la chambre,  
» cassent votre vaisselle, vos porcelaines,  
» vos cristaux, en vous disant effrontément :  
« Je n'y ai pas touché.. » ; qui vous font  
» dîner à six heures quand vous désirez dî-  
» ner à cinq ; qui disent que vous n'y êtes  
» point quand vous y êtes ; qui, lorsque vous  
» allez au spectacle, donnent des *raoût* dans  
» leur cuisine , en invitant leurs parents,  
» leurs cousins, leurs pays, et toutes les

» bonnes du voisinage ; qui, en gagnant trois  
» cents francs de gages, trouvent moyen de  
» porter au bout de l'année cinq cents francs  
» à la caisse d'épargne ; qui se font faire  
» des remises par vos fournisseurs et vont  
» crier partout dans le quartier qu'elles sont  
» dans une baraque, dans une cassine où on  
» les traite comme des nègres ! Mais je n'en  
» finirais pas si je voulais énumérer tout ce  
» dont les bonnes sont capables... je n'en  
» prendrai plus, oh ! non, je le jure bien !...  
» car je suis trop bon, trop faible... je com-  
» mence à m'en apercevoir... il est temps...  
» et comme je ne veux plus qu'on m'enferme  
» chez moi lorsqu'un ami m'attendra à dî-  
» ner, je supprime les bonnes... et nous ver-  
» rons qui est-ce qui m'empêchera d'être  
» mon maître et de faire mes volontés...  
» mais comme je ne veux plus tenir de mai-  
» son, ni manger chez moi, je ne vois pas  
» pourquoi je garderais un grand apparte-

» ment qui est fort cher... je vais me louer  
» un joli petit logement de garçon, bien gai,  
» bien coquet... J'aurai un frotteur qui fera  
« mon ménage, j'y gagnerai du côté de la  
» propreté et de l'économie. C'est décidé,  
» cherchons-nous un logement. »

Théophile se met en course pour trouver un appartement de garçon ; il le veut dans un quartier agréable ; il le veut au midi ; il ne le veut pas plus haut qu'un troisième. Il parvient enfin à découvrir ce qui lui convient sur le boulevard Beaumarchais, dans une de ces nouvelles maisons qui font maintenant de ce quartier l'un des plus agréables de Paris. Théophile fait le sacrifice d'un demi-terme pour s'installer tout de suite dans son nouveau domicile ; et lorsqu'il est emménagé, il se dit :

« — Espérons que c'est ici que je trouve-  
» rai le repos, le bonheur, que je ne serai  
» plus tourmenté... »

Mais le portier de la maison où habite maintenant Théophile a cru, en louant à un homme seul, qu'il serait chargé, lui ou sa femme, de faire son ménage ; lorsque le nouveau locataire refuse ses services, le portier devient hargneux, impoli ; il égare le journal ; il monte un matin chez Théophile et sonne comme un crocheteur.

« — Que voulez-vous, portier ? » demande le nouveau locataire, surpris de voir à son concierge un air furibond.

« — Vous avez secoué des tapis par la » fenêtre... Le propriétaire ne le veut » pas...

» — D'abord, je ne secoue pas moi-même » mes tapis, c'est mon domestique qui est » chargé de cette besogne.

» — Vous ou votre laquais... ça m'est égal, » on en a secoué que même j'ai *t'été* inondé » de poussière !

» — Je ne sais pas si vous avez reçu de la



» poussière, mais je sais qu'en faisant mon  
» appartement il faut bien qu'on secoue les  
» tapis. Or, comme il est défendu de rien se-  
» couer du côté du boulevard, il faut bien  
» qu'on les secoue dans la cour.

» — Ça ne se fait pas... on bat ses tapis  
» chez soi...

» — Ah ! voilà du nouveau... ce serait très-  
» propre.

» — Tâchez toujours de ne point recom-  
mencer...

» — Portier, fichez-moi le camp et laissez-  
» moi tranquille... »

Et Théophile ferme sa porte sur le nez du portier ; il croyait en être quitte pour cette altercation, mais il ne savait pas ce que c'est qu'un portier dont on a encouru la haine...

Quelques jours après, le concierge remonte sonner, toujours comme s'il voulait casser la sonnette.

- « — Que voulez vous encore, portier ?
- » — D'abord, monsieur, pourrait bien dire
- » concierge, ça ne lui écorcherait pas la
- » bouche.
- » — Je dirai comme il me plaira. Que
- » voulez-vous ?
- » — Vous mettez des pots, des bouquets,
- » un tas d'ordures sur votre balcon... D'a-
- » bord, ça n'est pas propre... ça déshonore
- » la maison... Le propriétaire n'aime pas ça,
- » et puis en arrosant vous jetez de l'eau et
- » ça tombe sur les personnes du second qui
- » s'en plaignent.
- » — Portier, je mets sur mon balcon de
- » fort jolies fleurs et non pas des ordures,
- » comme vous avez la malhonnêteté de le
- » dire. J'ai le droit de mettre des pots de
- » fleurs là, le commissaire n'y trouve rien à
- » redire, parce que tout cela est garanti par
- » une balustrade de fer et que cela n'offre
- » aucun danger pour les passants. Quant aux

» voisins du second, qui se plaignent que je  
» leur jette de l'eau, vous m'étonnez, car  
» j'arrose toujours avec beaucoup de soin ;  
» au reste, dites-leur que je ferai atten-  
» tion.

» — Attention ! attention !... On vous fera  
» bien z'ôter vos pots !...

» — Quel vilain homme que ce portier, » se  
dit Théophile en refermant sa porte. « Je suis  
» sûr qu'il prend tout cela sur lui ! Il n'est  
» pas possible qu'un propriétaire soit assez  
» ridicule pour trouver mauvais que l'on  
» mette des fleurs sur son balcon. Au lieu  
» d'enlaidir sa maison, cela l'embellirait  
» plutôt... Est-ce que des fleurs peuvent en-  
» laidir quelque chose ! Mais je suis bien bon  
» d'écouter ce que dit ce portier... Ce que  
» j'ai de mieux à faire, c'est de ne jamais lui  
» adresser la parole ; ça le vexera bien da-  
» vantage. »

Mais Théophile ne songeait pas qu'il est

presque impossible à un locataire de ne point avoir quelquefois affaire à son portier.

Le jour suivant, un de ses amis vient le voir et s'écrie en entrant :

« — Si je ne vous avais pas aperçu contre  
» votre fenêtre, je ne serais pas monté, votre  
» concierge me soutenait que vous étiez sorti..  
» J'ai vu le moment où il faudrait me colleter  
» avec lui pour grimper l'escalier.

» — Ce portier est un âne, un animal, il  
» ne sait quelle sottise faire.

» — Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu  
» hier à notre soirée, nous vous avons at-  
» tendu...

» — Votre soirée?... Quelle soirée?... J'i-  
» gnorais si vous en donniez une.

» — Cependant, je vous l'ai écrit il y a  
» trois jours...

» — Je n'ai reçu aucune lettre.

» — Je suis bien sûr qu'elle a dû vous

» parvenir, je l'ai affranchie et mise à la  
» poste moi-même.

» — Est-ce qu'il y aurait encore du por-  
» tier là-dessous... il faut que je m'en as-  
» sure. »

Théophile descend, il va à la loge du por-  
tier qui est en train de donner du gâteau à  
sa pie.

« — Portier, vous avez dû recevoir une  
» lettre pour moi...

» — De quoi... un paquet?

» Une lettre, par la poste, il y a déjà trois  
» jours...

» — J'ai rien reçu.

» — Monsieur, que voilà, l'a mise lui-  
» même à la poste... il est impossible qu'elle  
» n'ait pas été apportée ici...

» — Ah!... il y a trois jours.. une lettre!..  
» Eh bien, on vous l'a donnée.

» — On ne m'a rien donné, puisque je  
» la réclame.

» — Elisabeth, est-ce que t'as pas remis la  
» lettre qui était sur le poêle... il y a trois  
» jours...

» — Non... J'ai cru que tu la monterais.  
» J'ai vu Romuald jouer avec un papier,  
» c'est peut-être ça...

» — Romuald, où as-tu fourré le papier  
» que t'as trouvé sur le poêle ? »

Monsieur Romuald est un jeune garçon de sept ans ; il va ramasser, dans un coin de la loge, un papier tout crotté et l'apporte à son père. C'est la lettre qui était venue pour Théophile ; celui-ci la froisse avec dépit dans sa main, en s'écriant :

« — Ah ! voilà ce que vous faites des lettres  
» qui arrivent pour vos locataires... Savez-  
» vous bien, portier, que cela pourrait avoir  
» des conséquences très graves !

» — De quoi... !... est-ce qu'il y a de ma  
» faute... un enfant *jousse* avec un papier,  
» v'là-t-il pas un grand crime.



» — Mon ami, » dit à Théophile le monsieur qui lui avait écrit la lettre, « vous » avez de bien mauvais portiers. »

Et Théophile remonte chez lui en murmurant :

« — Quelle canaille !... garder mes lettres... c'est le bouquet. »

Quelque temps après, Théophile revenant le soir d'un théâtre où l'on avait donné une représentation extraordinaire, n'arrive devant sa demeure qu'à minuit et demie.

Il sonne à la porte, on n'ouvre pas; il sonne de nouveau, rien ne bouge. Enfin, il se décide à crier, à appeler le portier, et celui-ci lui répond d'une voix de stentor :

« — Il est *ménuit* passé, je n'ouvre plus...

» — Mais, portier, c'est moi,.. Tamponnet... du troisième... Je viens du spectacle... »

» Il est *ménuit* sonné... je suis couché, je » ne me relèverai pas...



» — Mais, portier, je ne puis pas coucher  
» à la porte, cependant...

» — Fallait rentrer avant *ménuit*, c'est l'or-  
» dre de ma maison...

» — Ouvrez-moi, toujours. »

Le portier ne répond plus, et Théophile criait, appelait et sonnait inutilement, lorsque quelqu'un vient à lui; c'était encore le vieil ami Badinet.

« — Et à qui diable en as-tu donc, mon  
» pauvre ami ?

» — Ah ! c'est toi, Badinet. Tu vois un  
» homme bien malheureux... Comme à l'or-  
» dinaire, du reste... Je ne peux pas rentrer  
» chez moi... mon portier refuse de m'ouvrir  
» parce qu'il est plus de minuit... Il veut que  
» je couche dehors.

» — Ton portier est un gredin, viens au  
» corps de garde chercher main-forte et tu  
» te feras bien ouvrir la porte... à moins que

» tu n'aimes mieux accepter pour cette nuit  
« l'hospitalité chez moi...

» — Ma foi, je choisis ce dernier parti...  
» parce que, aller chercher la garde, cela  
» n'en finirait pas... Mais, c'est égal, dès de-  
» main je donne congé à mon propriétaire...  
» Il n'y a pas moyen que je reste dans cette  
» maison... Je suis trop tourmenté par cet  
» infâme portier... Ah ! Badinet, tiens, je t'a-  
» voue que je commence à perdre courage...  
» A soixante ans bien sonnés, n'avoir pas en-  
» core trouvé le moyen de vivre heureux...  
» d'être son maître... de faire ses volontés...  
» sais-tu bien que c'est désolant.

» — Eh ! non, d'abord il ne faut jamais se  
» désoler et se laisser aller au chagrin...  
» mauvais système... Il faut rire au nez des  
» évènements... s'en moquer... car, vois-tu,  
» en cherchant bien, ceux qui d'abord nous  
» semblent les plus malheureux, finissent  
» toujours par avoir leur bon côté.

» — Fais-moi le plaisir alors de me dire  
» où est le bon côté en ce moment, que je ne  
» puis pas rentrer chez moi? que je suis à la  
» porte.

» — Ah! cela ne se trouve pas tout de  
» suite; je suis fâché que tu ne veuilles pas  
» que nous allions chercher la garde... je se-  
» rais enchanté de faire le siège de ta mai-  
» son.. de forcer ce misérable portier à ouvrir.

» — J'aime mieux aller coucher chez toi...  
» ton portier t'ouvrira-t-il à toi?

» — Oh! oh! je voudrais bien voir qu'il ne  
» m'ouvrît pas.. je réveillerais toute la maison.

» — C'est qu'il est bien tard; tu as  
» donc été aussi à une représentation ex-  
» traordinaire?

» — Moi, pas du tout... j'ai été en soi-  
» rée chez des amis, faire ma partie de  
» trictrac; mais je n'aime pas à me cou-  
» cher de bonne heure, aussi je ne rentre  
» jamais avant minuit.

» — Tu es bien heureux... tu as donc  
» des portiers modèles.

» — Non, mais j'ai un propriétaire qui  
» veut que son concierge soit poli et com-  
» plaisant pour les locataires, et qui ne  
» donne point tort à ceux-ci quand ils  
» ont quelque altercation avec le portier...  
» c'est que, vois-tu, les propriétaires aimables,  
» c'est presque aussi rare que les  
» portiers polis; et cependant, lorsqu'on  
» paie tous ses termes *recta*, il me semble  
» que l'on aurait bien droit à des égards.  
» Donne-moi le bras et allons nous cou-  
» cher... sois tranquille, je suis un ancien  
» avoué, demain je porterai plainte pour toi.

» — Bah! tu veux que je fasse un procès  
» à mon portier.

» — Je veux qu'on ne te laisse pas im-  
» punément à la porte... Mon cher ami,  
» quand on ne punit pas les méchants,  
» ce n'est pas être bon, c'est être bête.

## XXII

### **Une Maison à allée. — Conclusion.**

Le lendemain de cette nuit mémorable, le portier reçut son assignation, il fut condamné à une amende, qu'il paya en rugissant; mais alors, en rentrant chez lui, Théophile trouvait des ordures devant sa porte, et lorsqu'il allait pour l'ouvrir, il était quelquefois une heure avant d'en venir à bout, parce qu'on avait fourré de la sciure de bois, du charbon ou autre chose dans sa serrure.

La place n'était plus tenable pour le pauvre locataire, et tout cela parce que

le propriétaire, qui avait dû être instruit de la conduite de son portier, n'avait pas jugé convenable de le renvoyer. C'est donc Théophile qui donne congé. Badinet lui a dit : « Puisque tu es si malheureux en » portiers, prends un appartement dans » une maison où il n'y en ait point, une » maison à allée ; elles sont rares à présent... car ce n'est pas gracieux... cependant il y en a encore... mais on y est » moins en sûreté que dans une maison » où il y a un concierge... c'est à toi à » faire tes réflexions. »

Théophile, qui a les portiers en horreur, trouve un logement convenable dans une vieille maison de la rue des Tournelles, qui a une allée et pas le moindre suisse. L'entrée de cette maison n'est pas séduisante, l'allée qui reste ouverte dans le jour est à peine assez large pour une personne seule ; elle est longue, noire, sale et



souvent boueuse. Au fond de cette allée, sur la droite, on trouve un escalier de bois, de ces escaliers qui rappellent le vieux Paris avec ses maisons dont les poutres n'étaient point recouvertes de plâtre. Cet escalier a une balustrade également en bois, et tellement massive et large, que l'on pourrait à la rigueur monter les étages en marchant sur la balustrade au lieu de marcher sur les degrés. A chaque étage, cela se termine par un angle droit, et, pour palier, vous ne trouvez qu'un petit espace où peuvent à peine tenir deux personnes. Tout cela ne recevant du jour qu'à travers les vitres imprégnées de poussière d'une horrible fenêtre à guillotine, que l'on n'ouvre jamais, car les toiles d'araignées y ont pris la consistance et l'épaisseur de rideaux.

Ces dehors peu gracieux n'arrêtent point Théophile, il ne voit dans cette maison



qu'une chose : c'est qu'elle est sans portier. Il loue un logement au second étage; il fait encore le sacrifice d'un demi-terme pour emménager sur-le-champ.

Et lorsqu'il se voit établi dans son nouveau logement, il le parcourt avec amour... et il recommence ces phrases qu'il a déjà dites si souvent : « Cette fois... je suis mon » maître... je suis libre de rentrer à l'heure qui me sera agréable... de ne pas » rentrer du tout même, si cela me fait » plaisir... Point de portier ! point de » ces figures attrabilaires qui mouchardent » vos moindres actions... qui font d'infâmes » cancons sur votre compte... qui vous » gardent vos lettres... et qui vous jouent » tous les mauvais tours possibles si vous » ne leur graissez pas tous les jours la » patte... ce qui finit par augmenter beau- » coup votre loyer. Ah ! comme je vais » m'en donner maintenant... j'irai tous

» les soirs à des représentations extraor-  
» dinaires... je veux mener, comme on  
» dit, une vie de polichinelle. »

La joie de Théophile dure peu ; lorsqu'il rentre chez lui le soir, il ouvre la porte de son allée par un secret fort simple, connu de tous les locataires ; mais il faut avancer sans voir clair et gagner son escalier à tâtons, car les quinquets sont totalement inconnus dans la maison. Théophile, qui n'a jamais été bien brave, éprouve alors un certain frémissement qui ressemble infiniment à de la peur ; il fait deux pas dans son allée et s'arrête ; il écoute, car il a cru entendre quelque bruit du côté de l'escalier ; il tousse très-fort, il tape du pied, il chante ; mais il ne sait pas s'il doit avancer. Enfin, il s'y décide en se disant : « J'ai été obligé de  
» coucher dehors une fois, parce que mon  
» portier n'a pas voulu m'ouvrir... mais à

» présent... si j'allais encore demander  
» l'hospitalité à Badinet... il faudrait donc  
» que je dise : « Je ne suis pas rentré chez  
» moi, parce que je n'ai pas de portier...  
» et que je ne voyais pas clair... » il me  
» rirait au nez ; il me dirait : « alors va  
» te percher comme un oiseau sur une  
» branche d'arbre, et n'en bouge plus dès  
» que viendra la nuit. « Allons, sapristi !... un  
» peu de courage... traversons cette allée...  
» qui me fait l'effet de la forêt de Bondy...  
» si j'avais une arme au moins... mais  
» je n'ai pas seulement une canne... c'est  
» une faute, demain j'aurai une canne. »

Théophile se lance en avant, dans sa précipitation il se cogne plusieurs fois la tête contre la muraille, mais il atteint l'escalier ; il serait difficile de le monter quatre à quatre, parce que chaque marche a un pied et demi de haut ; il le gravit sans reprendre haleine, arrive à sa porte,

l'ouvre, la referme vivement, et arrivé chez lui, se jette sur un siège et respire comme un homme qui viendrait d'échapper à un grand danger.

Après s'être procuré de la lumière, Théophile, devenu plus calme, se dit : « Ça ne » serait pas fort agréable, si chaque soir, » pour rentrer chez moi, je devais éprou- » ver les mêmes émotions... je crois que » ma santé en souffrirait, sans compter » que je me suis fait plusieurs bosses à » la tête. Mais j'ai un moyen bien simple » pour ne plus voir se renouveler mes ter- » reurs ; j'aurai toujours sur moi un rat » de cave et une petite boîte d'allumettes » chimiques... de ces allumettes dont se » servent les fumeurs. Avant d'entrer dans » mon allée, j'allumerai mon rat de cave, de » cette façon j'aurai de la lumière pour » monter mon escalier ; et quand j'y vois » clair, je suis très brave... c'est l'obscurité

- » seule qui m'inspire de vilaines idées...
- » et je me cogne la tête. »

Théophile , enchanté d'avoir trouvé ce moyen pour rentrer chez lui sans crainte, se couche plus satisfait. Mais lorsqu'une fois la frayeur est entrée dans un logement , il est bien difficile de la mettre à la porte.

Dans la nuit, Théophile dort mal. Plusieurs fois il s'éveille ; il lui semble entendre du bruit dans l'escalier ; ensuite, ce sont les portes qui ont l'air de remuer, de s'agiter.

Le nouvel emménagé se dit :

- « — C'est le vent... , ce ne peut être que
- » le vent... , car , s'il y avait du monde dans
- » l'escalier , ce serait bien inquiétant... Au
- » milieu de la nuit, ce ne pourrait être que
- » des voleurs qui posséderaient le secret
- » pour ouvrir l'allée... Il n'est pas bien ma-
- » lin ce secret là... Si on forçait ma porte...,
- » je ne vois pas trop qui viendrait à mon se-
- » cours... Au premier étage loge une vieille

» dame paralytique avec sa vieille bonne qui  
» est sourde... Appelez donc ces personnes  
» là à votre aide ! Au second, c'est moi. Au-  
» dessus, il y a un ménage...; le mari bat  
» sa femme, à ce qu'on m'a déjà dit..., et la  
» femme... a des allures, à ce qu'on a encore  
» dit ; enfin, au dernier étage, il y a plusieurs  
» chambres habitées soi-disant par des ou-  
» vriers... Je ne les ai pas encore rencon-  
» trés... Je ferai mettre un gros verrou à ma  
» porte. »

Théophile se rendort lorsqu'il voit paraître le jour. Mais le lendemain, le frotteur, qui lui sert de domestique, lui dit :

« — Vous avez loué dans un triste quar-  
» tier, monsieur, et vous êtes dans une rue...  
» bien solitaire le soir... J'ai connu deux per-  
» sonnes qui y ont été volées... Ensuite, une  
» maison sans portier... c'est bien dange-  
» reux ! Moi, monsieur, on me donnerait un



» logement pour rien dans votre maison que  
» je n'en voudrais pas. »

Théophile feint de rire des réflexions de son frotteur, mais, en lui-même, il en est vivement impressionné. Il va chercher un serrurier et fait poser deux verroux à sa porte; à moins de la briser, il serait impossible d'entrer chez lui. Cependant il ne dort pas mieux la nuit; il lui semble sans cesse entendre des bruits sourds; il craint maintenant qu'on ne s'introduise chez lui par les cheminées; il a entendu dire que cela était arrivé quelquefois.

Un jour, en descendant son escalier, il rencontre deux hommes en blouse, qui ont des barbes énormes et des moustaches à l'avenant. Théophile les salue jusqu'à terre, en se serrant contre le mur. Puis il se dit :

« — Si ce sont là de mes voisins d'en haut,  
» ils ont des mines bien rébarbatives... A près  
» cela, ce sont peut-être de bien honnêtes



» gens... On peut porter une grande barbe  
» et être très honnête ; mais cela donne tou-  
» jours un aspect sauvage. »

Une nuit , Théophile entend distinctement des cris , des gémissements au-dessus de sa tête ; il se dit :

« — C'est probablement le voisin qui est  
» en train de battre sa femme. Si j'allais met-  
» tre le holà?... Non pas... Il y a un proverbe  
» qui dit : « Entre l'arbre et l'écorce.. » Et  
» puis, il y a aussi le *Médecin malgré lui*, de  
» Molière... C'est égal, c'est un voisinage fort  
» peu agréable... Il me semble qu'on ouvre  
» la fenêtre... Ah ! mon Dieu , est-ce qu'il va  
» jeter sa femme par la fenêtre... Non, non,  
» on a jeté quelque chose , mais ce n'est pas  
» une femme. »

Quelques jours plus tard, le frotteur arrive chez Théophile, en s'écriant :

« — Eh bien, monsieur, que vous ai-je dit?  
» Elle est gentille, votre rue ?...

» — Comment, mon garçon... Qu'y a-t-il  
» donc de nouveau?

» — Vous ne savez donc pas l'évènement  
» de cette nuit, monsieur?

» — Je ne sais rien du tout. Comment  
» veux-tu que je sache quelque chose?... Il  
» est neuf heures et demie, je ne suis pas en-  
» core sorti... Je n'ai vu personne... Qu'est-  
» il arrivé cette nuit?

» — Madame Profitant..., une vieille dame  
» qui demeure trois maisons après vous, une  
» ancienne fruitière retirée, qui passe pour  
» riche..., et qui, par économie, n'a pas de  
» domestique.

» — Eh bien, madame Profitant?

» — Elle a été trouvée morte ce matin  
» chez elle..., assassinée par des brigands  
» qui l'ont brûlée..., elle et sa chaufferette...,  
» et qui sans doute ont volé beaucoup d'ar-  
» gent... On ne sait pas encore..., mais la jus-  
» tice prend des formes, comme on dit...

- » — Ah ! mon Dieu ! cette pauvre dame...
- » Et a-t-on arrêté l'assassin, au moins ?
- » — Eh, mon Dieu, non... Mais, voyez-
- » vous, il faut que ce soit quelqu'un du quar-
- » tier..., qui connaît la maison; car on n'a
- » vu aucune *infraction* aux portes, ni aux
- » meubles... C'est égal, on soupçonne déjà
- » plusieurs individus..., entre autres un gar-
- » çon marchand de vin, qui depuis longtemps
- » n'avait pas le sou, devait à tout le monde,
- » et qui, ce matin déjà, s'est acheté un cigare
- » de cinq sous !...
- » — C'est bien effrayant tout cela... Est-ce
- » qu'il n'y a point de portier dans la maison
- » où demeurerait cette pauvre dame ?
- » Si, monsieur, il y a un portier..., et qui
- » n'a rien vu. Voilà ce qui rend le crime plus
- » étonnant... Oh ! s'il n'y avait pas eu de por-
- » tier à la maison, vous comprenez que les
- » brigands auraient tout dévalisé. »

Théophile est fort inquiet, lorsqu'il songe

qu'un assassinat a été commis tout près de chez lui ; il pense qu'on pourrait bien aussi vouloir le piller, lui dont les dehors annoncent l'aisance ; il se reproche de sortir toujours trop bien mis, et ce jour-là il défend à son domestique de cirer ses bottes et de brosser son habit.

Cependant, pour rentrer chez lui, Théophile avait toujours de quoi se procurer de la lumière : un rat de cave et des allumettes phosphoriques ; avec cela, il entra dans son allée, non pas sans éprouver encore une certaine émotion, mais enfin il ne se cognait plus la tête à la muraille.

Il y avait quatre jours à peine que son frotteur lui avait conté l'évènement arrivé à madame Profitant, lorsque Théophile, qui a voulu se distraire, va à une représentation extraordinaire à un théâtre du boulevard du Temple, et le spectacle ne finit qu'à près d'une heure du matin.

Notre veuf, qui s'amusait, n'a pas regardé l'heure ; mais en sortant , lorsqu'il consulte sa montre , il est pétrifié , désolé d'être dehors si tard , et il se met à courir sur les boulevarts pour arriver plus tôt chez lui , en se disant : « Je sais bien que mon portier ne » me grondera pas... que je puis rentrer à » l'heure que je veux... c'est égal , c'est imprudent... Les boulevarts , on y rencontre » du monde... mais la rue des Tournelles est » très déserte. »

Théophile arrive enfin chez lui , tout en sueur , tout en nage , quoi qu'on fût au mois d'avril. Il s'arrête devant son allée et s'apprête à s'éclairer ; il se tâte , se fouille ; il trouve bien son rat de cave , mais il n'a pas sa boîte d'allumettes : il refouille en vain dans toutes ses poches. A-t-il oublié sa boîte ou, ce qui est probable , l'a-t-il fait tomber en prenant plusieurs fois son mouchoir ? Ce qu'il y a de positif , c'est qu'il ne l'a pas , et

qu'il lui faut entrer dans son allée sans y voir clair.

Il ouvre le secret, puis il hésite ; ce qui est arrivé à sa voisine lui revient à la mémoire. Cependant, il ne veut pas coucher dans la rue, car il est en sueur, la nuit est froide, et il sent bien que cela lui ferait du mal. Le pauvre Théophile prend, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains. Il se décide ; il pénètre dans l'allée, il marche très vite ; il arrive à l'escalier, il monte quelques marches... Tout à coup il s'arrête, il a entendu du bruit au-dessus de lui ; il attend, il écoute... plus rien. Cependant, il est certain d'avoir entendu quelque chose. Il monte encore quelques marches et arrive au premier ; mais alors un bruit très distinct a lieu au-dessus de sa tête : c'est quelqu'un qui descend, mais qui s'arrête quand Théophile cesse de monter. Celui-ci sent les forces qui lui manquent ; il s'adosse dans



l'encognure de l'escalier et balbutie : « Qui  
» est là... qui va là ? »

On ne répond pas ; mais Théophile entend un petit froissement , comme si on s'adossait aussi à la muraille , il se dit : « C'est un voleur... un assassin... peut-être le même qui a tué madame Profitant... il m'attend devant ma porte pour entrer avec moi dans mon logement et me tuer ensuite... quelle horrible situation... si j'avance , je suis mort... »

Et Théophile murmure encore : « Qui est là?... répondez... ou je fais feu. »

Mais on ne lui répond rien ; seulement , il entend de nouveau un bruit sourd dont il lui est impossible de se rendre compte : ses forces l'abandonnent , il se laisse glisser sur ses genoux , et , blotti dans le coin de muraille qui lui sert d'appui , il demeure là sans bouger , sans remuer , jusqu'au point du jour.

Mais enfin les ténèbres se dissipent. Théo-



phile, qui ressent des douleurs horribles dans tous les membres, et qui ne sait pas s'il aura la force de quitter la position qu'il a gardée toute la nuit, attend qu'il fasse tout à fait jour pour regarder au-dessus de lui. Lorsqu'enfin ce moment est venu, il lève les yeux et aperçoit, à huit marches au-dessus de lui, dans une encoignure pareille à celle qu'il occupe, un gros caniche noir qui s'est blotti là, comme lui, mais qui s'y est profondément endormi.

« — C'était un chien ! s'écrie Théophile en tâchant de se relever ; » c'était un chien !...  
» Je ne m'étonne pas s'il n'a pas répondu  
» quand j'ai dit : Qui est là?... Mais à qui  
» peut-il être ce caniche ?

» — A moi ! dit une grosse voix. Et un homme en blouse et à barbe descend alors l'escalier et vient caresser le caniche en lui disant : « Ah ! polisson de Turc... vous avez  
» été gourmand hier... vous avez volé le sou-  
» per à votre maître... aussi, vous avez cou-

» ché dehors... c'est bien fait , cela vous apprendra... « Je suis sûr, monsieur, qu'il ne vous a pas fait de mal, car il est doux comme un mouton. »

» — Non ! oh ! il ne m'a point fait le moindre mal , » répond Théophile en montant chez lui.

» — Bonjour , monsieur... Turc , faites le beau devant monsieur.

» — Oh ! merci, ce n'est pas la peine... je n'y tiens pas. »

Théophile rentre chez lui en se disant : « Mais il a l'air d'un fort brave homme cet individu à barbe... Et dire que j'ai passé la nuit dans l'escalier... croyant qu'un voleur me guettait... Ah ! décidément , il est écrit que je passerai ma vie à faire des bêtises. »

Le frotteur, en arrivant dans la journée faire le ménage de Théophile, lui dit d'un air tout penaud :

« — Monsieur... vous savez sans doute

» qu'on a découvert l'assassin de madame  
» Profitant...

» — Eh ! non, je ne sais rien, » répond Théophile, qui se sent fort mal à son aise. « Vous  
» m'ennuyez avec vos histoires... vous savez  
» toujours des nouvelles alarmantes... laissez-moi en repos, je suis malade.

» — Monsieur, l'assassin de madame Profitant, c'est sa chaufferette... On a eu  
» la preuve que c'est sur sa chaufferette que  
» cette pauvre dame a trouvé la mort... en  
» brûlant sa chemise.

» — Que le diable vous emporte, frotteur, vous et vos crimes imaginaires !  
» Vous m'avez encore mis martel en tête  
» avec vos récits... et vous êtes cause... que  
« j'ai une fièvre de cheval. »

Le pauvre homme disait vrai ; car lorsqu'on a eu extrêmement chaud, qu'on a couru, qu'on est en sueur, on ne passe point

impunément une nuit froide blotti dans un escalier.

Théophile s'est mis au lit très en colère contre son frotteur, qu'il se promet de renvoyer aussitôt qu'il sera guéri ; mais la fièvre augmente, et le médecin qu'on a fait appeler reconnaît une fluxion de poitrine.

Théophile a fait prévenir son ami Badinet, qui accourt le voir et qui, le trouvant très malade, veut faire avertir mademoiselle Amanda, qui est devenue madame Dupuis.

» — Ne dérange pas ma fille, dit le malade,  
» elle n'est pas à Paris ; il faudrait qu'elle  
» quittât la campagne qu'elle habite... et elle  
» arriverait trop tard... Quant à mon fils...  
» il est aux grandes Indes... il arriverait beau-  
» coup plus tard... »

Badinet essaie de rassurer son ami sur son état. Mais dans la soirée le pauvre Théophile sent bien que ses forces l'abandonnent.

Alors, il presse encore la main de son vieil ami, en lui disant :

« — Ne me plains pas, Badinet ; tu sais que  
» je n'étais pas né sous une heureuse étoile..  
» Le bon Dieu me rappelle à lui, tant mieux ;  
» car je vais dans le seul endroit où l'on ne  
» soit plus tourmenté. »

FIN.

## TABLE.

CHAP. I. Dans l'escalier. . . . .	4
II. Le choix d'un nom. . . . .	45
III. Monsieur Muséum. . . . .	49
IV. Education de Théophile. . . . .	33
V. L'excès en tout est un défaut. . . . .	43
VI. Deux Dames au spectacle . . . . .	57
VII. Le Tabac et les petits Chiens . . . . .	73
VIII. Une Maîtresse . . . . .	85
IX. Madame Potiche. . . . .	101
X. Une petite Loge. . . . .	119
XI. Une Tentation . . . . .	133
XII. Portraits d'après nature . . . . .	147
XIII. Une Soirée chez Badinet . . . . .	171
XIV. Théophile se marie. . . . .	195
XV. Théophile dans son ménage. . . . .	205
XVI. Envies de femme grosse. . . . .	224
XVII. Une femme jalouse. . . . .	239
XVIII. Un père et ses enfants. . . . .	263
XIX. Les Bonnes. . . . .	291
XX. Mademoiselle Marie. . . . .	307
XXI. Le plus cruel des tyrans. . . . .	327
XXII. Une maison à allée. — Conclusion. . . . .	343

75761114



11



